

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

KISTEMAECKERS Henry Fils, *Lit de cabot : moeurs de coulisses*, Bruxelles : H. Kistemaeckers, 1892.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Lit-de-cabot_abbyy.pdf

HENRY KISTEMAECKERS FILS

Lit de Cabot

(MŒURS DE COULISSES)

2^{me} MILLE



A BRUXELLES

chez HENRY KISTEMAECKERS PÈRE, éditeur

73, RUE DUPONT, 73

Tous droits réservés

1892

DU MÊME AUTEUR :

Morale du Siècle, pièce en 1 acte.

Pierrot amoureux, » »

Idylle nocturne, » »

HENRY KISTEMAECKERS FILS

Lit de Cabot

(MŒURS DE COULISSES)



A BRUXELLES

chez HENRY KISTEMAECKERS PÈRE, éditeur

73, RUE DUPONT, 73.

—
Tous droits réservés

—
1892

A M. Victor Hallaux

Rédacteur en chef de *La Chronique*.

Vous avez été, cher Monsieur Hallaux, mon parrain dans le métier des lettres. — Vous m'avez instruit, éclairé, encouragé, soutenu ; et, plus spécialement, je vous dois d'avoir trouvé le champ de l'observation que j'ai tenté de mettre dans ces pages.

Faime à me prévaloir d'une telle protection ; me voici à même de la revendiquer publiquement et de vous témoigner ma reconnaissance. Laissez-moi vous dédier ce premier roman, acceptez jusqu'au bout votre charge de tutelle. Et je tiendrai ce patronage littéraire, — qui doit me porter bonheur ! — pour couronnement de vos bienfaits.

KIST.



Lit de Cabot

I

COMME une mince clarté soleilleuse —
Cappâlie encore par le filtre des fougères
argentées qui mataient les fenêtres —
s'alanguissait dans la chambre, Louise
s'éveilla la première, ce jour-là, très lasse
et tout énervée par le sommeil. Précisé-
ment, tandis qu'elle s'étirait, les yeux fous
du réveil, la pendule de cuivre sonna onze
heures sous le globe, à petits coups de

timbre clair, nettement espacés dans le silence. Louise eut un sursaut...

A sa gauche, le nez dans la ruelle, Sary ronflait toujours, le dos rond, le corps tassé, — dormant de plomb en dépit de l'heure avancée. Et, sans doute, avait-il été nuitamment hanté par quelque cauchemar odieux, car, sur son front, perlaient de grosses gouttes de sueur, faisant relief.

Louise se pencha sur lui, et, doucement, avec d'infinies précautions, se mit en devoir de l'éveiller. Car elle éprouvait un regret de l'enlever ainsi à ce somme lourd et heureux, heureuse aussi, elle, de le voir comme cela, d'entendre le souffle dur et fort s'exhaler, sonore, de sa puissante poitrine. C'était un petit chagrin de l'arracher à cette béatitude, son mâle cuvant les ivresses charnelles de la veille, saoulé par les repues-franches de sensualité dont elle sentait encore, en réminiscences, frémir ses entrailles. Pendant de longues heures, hier, ils s'étaient perdus en une orgie de leurs désirs, enfiévrés par les excès, la sève plus irritée par l'épuisement, jusqu'à ce que, peau contre peau, vaincus enfin par la

nature rebelle, le sang figé, les membres battus, ils se fussent assoupis avec les derniers hoquets de la lampe entièrement consumée.

Chateminaude, Louise coula son bras sous la tête de Sary, et lui baisa les yeux. Il souffla plus fort, cligna des paupières, eut un grognement indécis. Alors elle lui murmura à l'oreille, comme si elle eût craint de lui faire mal en parlant haut :

— Georges... c'est l'heure de la répétition...

Il ne bougeait toujours point, éveillé pourtant, mais inconscient encore des choses. Elle répéta, avec des inflexions consolantes :

— C'est l'heure, Georges... tu seras à l'amende!..

— Déjà! articula-t-il enfin avec ennui.

— Tu devrais y être, Georges... onze heures viennent de sonner...

Il s'assit sur le matelas, les bras en arc, luttant encore contre la lassitude. Puis il jeta un regard sur la pendule.

— Fichtre! onze heures cinq!.. C'est vrai... je vais me faire coller au tableau!..

Il avait dit cela très vite, dans le premier effroi. Mais il ajouta, se parlant autant que parlant à sa maîtresse :

— On ne met pas les régisseurs au tableau... On n'oserait pas m'y mettre... D'abord, c'est moi qui le fais, le tableau... Ça serait drôle de se mettre à l'amende soi-même...

La chambre recérait un air enfermé, vicié de vapeurs fades, ranci des haleines échauffées. Il y avait là un relent vague de sueurs humaines, mitigé de moisissures, portant lui-même à la lassitude. Et Sary, sur son séant, troublé par la transition du rêve à l'éveil, l'esprit paresseux, les membres gourds, ne pouvait se décider à abandonner la couche. Et puis, il redoutait aussi la sortie des draps, cette fraîcheur d'hiver, qui passe sous les persiennes, sous les portes, entre de partout, et vous électrise de frissons après la bonne chaleur moite des couvertures. Cependant, Louise, très courageuse, le voyant bien éveillé, avait quitté le chevet, mis ses petons dans les pantoufles, et, grelottante un peu sous la robe de nuit froissée, avait couru au

feu, — un petit « diable » prêt à se faire rouge en un clin d'œil.

— Veux-tu que j'allume ? dit-elle.

Alors il prit une belle résolution, sauta du lit, passa ses pantalons vivement, avec une hâte fébrile, et il déclara :

— Non...laisse...Ouvre plutôt la fenêtre... Ça sent le renfermé ici...

— Es-tu fou ! déclara Louise. Pour prendre froid ? Voyons, mon chéri, sois raisonnable ! Tu vas te faire mal, et puis tu ne pourras plus parler, comme dernièrement...

Elle s'était approchée de lui, insistait de l'intonation, par crainte qu'il ne se départît pas de sa volonté, le sachant têtu dans les moindres choses, à propos de rien, volontaire dans ses affirmations. Mais il répéta, d'un ton qui n'admettait point de réplique :

— Non... non... ouvre !

— Il gèle, tu sais... hasarda Louise.

Une fâcherie lui passa dans le regard :

— Ouvre, te dis-je !..

Elle se décida, à regret. Mon Dieu, soit, elle ouvrirait, mais quoi?... Ce n'était pas pour elle... Elle se fichait bien d'attraper mal ! Un rhume, que lui importait ! Mais

s'il allait, lui, s'affliger d'un enrouement, un bon mal de gorge, comme le dernier dont il avait eu tant de peine à se défaire, il allait encore souffrir quand il lui faudrait, avec ça, produire des effets le soir, derrière la rampe... Enfin! puisqu'il l'exigeait!..

Par la fenêtre ouverte, une irruption d'air matinal, pinçant sec, se fit — que Sary huma à pleins poumons, tandis que Louise bleussait un peu, dans la première douche glacée.

— C'est bon... Ça dessille les yeux, dit Sary.

Ils s'habillèrent en hâte; elle, dans un obsédant froufrou de jupes rapidement froissées; lui, plus silencieux, dans l'endos muet de ses vêtements masculins. Il traînait, d'ailleurs, flou, une paresse latente au corps après les énervements de la nuitée : il s'attardait aussi à contempler sa maîtresse, joliette dans l'impromptu du lever, avec ses petits cheveux en frisons fous, encadrant un visage pâle, cerné de langueur aux yeux. Et la moue de Louise, marrie-encore de l'incident passé, ne seyait

pas mal, avec ce pli sérieux qu'elle lui mettait au front.

Au reste, elle fut vite prête, déjà coiffée, le chapeau — un petit chapeau coquet — sur la tête, la mante emmanchée, alors que Sary laçait longuement ses souliers. Louise eut une impatience : — Pour sûr il y aura du tapage... tu verras !... Une demi-heure de retard !... — Ah ! zut, laconisa indifféremment Sary. Je m'en fiche pas mal !...

— C'est pas la peine de se faire attraper quand il peut en être autrement... Voyons... mon petit homme !

Il haussa les épaules, mais se hâta. Quand il eut fini, ils descendirent vivement les cinquante marches de l'escalier tournant, et se trouvèrent, après avoir enfilé le corridor étroit, allongé en boyau, dans la rue de la Montagne.

Il faisait clair. Un soleil anémique de décembre jetait dans les vitrines des luisances folles, des blondeurs pâles vaguaient dans l'air, et le ciel avait un teint frais, de nuances bleues et blanches indéfiniment brouillées. Les passants allaient vite, légers dans le frisquet matinal, qui pinçait

ferme et dégourdisait les jambes. Et des brouillards fins d'haleines rôdaient autour des visages, des buées frêles se dessinaient dans la mateur de l'air. Louise avait pris le bras de Sary, serrée contre son amant en chatte frileuse, s'appuyant fort, et soudain égayée par cette joyeuseté sortant de tout, enveloppant tout, corps et âmes, dans cet hivernal retour de printemps, dans cette clarté fugace éclatant d'aventure, ce matin-là, en la suite des jours tristes et gris. C'était comme une éphémère résurrection de la vie ambiante, assombrie hier et demain par les brouillards et les bises sèches, — alerte aujourd'hui sous une généreuse lubie de la température. Ce timide soleil, doré à peine, survenant là en compère aimable dont on n'espérait plus guère la visite, mettait dans les veines une coulée de sang chaud, provoquait des montées de vive sève longtemps contenue. Cela engendrait, chez tout ce monde actif du Bruxelles effaré — courant aux affaires — une jouissance infinie, rayonnant sur les faces épanouies, qui mettait de l'acier dans les regards, et du robur aux membres.

Après les gloutonneries sensuelles de la veillée, qui les avaient affalés en chiens battus, dans un abandon définitif, Sary et Louise se sentaient revivre ainsi, sous les fouets du froid vif, faisant circuler en eux une vie intense. Ils marchaient hardiment, lestes dans l'allée et venue du mouvement général, la lèvre plissée d'un sourire, sans savoir quoi... Heureux enfin, heureux du bonheur animal, — la bête satisfaite dans le renouveau fugitif de la nature ; et ils goûtaient leur part de la grande joie de vivre qui se manifestait partout à cette heure de clémence.

Le théâtre de l'Alhambra, ouvrant sa gueule d'entrée — une sorte de préau à colonnades, aux vents de la rue — sur le boulevard de la Senne, semblait assoupi, avant le grand train de tout à l'heure, quand, à la tombée du soir, se formerait la queue de spectateurs, annonçant la mise en action de la grande fournaise théâtrale. Seulement, par intervalles, un quidam ouvrait-il le battant d'huissierie, tapissé de rouge, pour se rendre à la location :

honnêtes pères de famille redoutant la poussée inévitable à l'heure du spectacle, et voulant avoir leurs « places d'avance », Gens quiets, se payant rarement le luxe d'un fauteuil au théâtre, mais tenant alors, par on ne sait quel sentiment de tranquillité mêlée d'égoïsme, à se savoir, pour ce soir-là, propriétaires absolus de ce fauteuil, — ce fauteuil bien à eux, numéroté, retenu, dont ils gardent en portefeuille, avec sollicitude, le contrat de cession — le petit papier rose aux caractères d'imprimerie.

En dehors du léger mouvement — imperceptible — provoqué par ces entrées et sorties espacées, les abords de l'Alhambra demeuraient impassiblement calmes, et le grand bâtiment, dans cette tonalité placide, prenait un air majestueux et souverain... C'était, au reste, le maître du quartier, auquel, seul presque, il donnait la vie, le soir, faisant bénéficier de ses travaux tout le petit commerce local, en bon, en juste dispensateur des choses. Mais si, durant le quart de jour sacrifié aux plaisirs, il transformait le boulevard de la Senne en foyer d'activité, — du moins, par

contraste, apparaissait-il, dans la matinée, d'un calme désolant, — lui-même décontenancé, eut-on dit, à se savoir si grand et si large, si fort et si massif — et si froid d'inaction diurne...

Par l'entrée des artistes, dans la rue confluente, s'agitait à peine, aux heures de répétition, un grouillis de personnages ; c'était alors un défilé assez rapide d'acteurs et d'actrices arrivant essoufflés, partis trop tard toujours et craignant l'amende. Quelquefois la cloche d'appel, agitée par le garçon de théâtre en un mouvement mécanique, jetait-elle l'émoi parmi les petites Vénus, de tous degrés, restées au coin de la rue avec l'amant, pour faire la causerie cinq minutes encore. Drelin ! drelin ! Dans ce cas, il y avait de rapides serremments de mains, des séparations brusques, — et elles accouraient, de leur trot de souris, les plumes du chapeau au vent, tout haletantes. Mais le vieux Caverlat, le second régisseur, les guettait déjà à l'entrée, et pestait, édenté, en claquant des paumes :

— Allons ! mesdames... en scène !...

en schène !... Quand vous cherez là à vous peloter avec des meschieurs, comme des petites chiennes, devant toute la ville... ça ne fera pas avancher la répétichion !... En schène... mesdames !... Allons ! en schène !...

Et il grommelait.

Les petites femmes riaient, connaissant la sauce, s'engouffraient dans l'escalier, se poussant et répétant en chœur :

— En schène !... mesdames... en schène !...

Caverlat, alors, agitait ses vieux membres en gestes désordonnés... En haut, la répétition commençait.

Quand Sary et Louise parurent, ils jugèrent aussitôt de l'émoi qui régnait. A la porte, les artistes s'étaient groupés, et ce qu'on avait fait de gorges chaudes !... Sary en retard ! de plus d'une demi-heure ! Sary ! Pensez donc, si les régisseurs allaient se mettre à n'être point exacts !... Eh bien non, là, vrai ! pourquoi les artistes viendraient-ils à l'heure dans ce cas ? C'est aux chefs à donner l'exemple, sans doute ? Plus souvent qu'une autre fois on attendrait encore ! Ah ! non alors !... Et on allait voir si monsieur Sary serait au tableau...

Quand c'est une pauvre utilité qui se paie cinq minutes de retard, elle est sûre d'avance de son fait... Mais M. Sary, le beau M. Sary, Monsieur le régisseur!... c'est pas lui qui se ferait retenir un sou, pour sûr ! Enfin, on verrait !...

Madame Véga, la duègne, s'en donnait du ratelier, pérorant et mimant au milieu du groupe, secondée d'importance au reste par le jeune premier, un bellâtre à cheveux gras, M. Albert. Ce dernier prenait du ton, ne s'emballait pas comme la duègne, faisait moins étalage d'indignation bruyante, mais, en beau raisonneur, ébauchant des physionomies entendues, il chargeait ferme le réquisitoire. Sans doute Monsieur le régisseur avait-il dû faire la toilette de sa gaupe, la petite rien du tout, là... sajeune « toupie »... On comprend alors que Monsieur le régisseur soit en retard, avec ces fonctions nouvelles. Ça lui prend du temps, à cet homme ! Et tout le groupe se gaussait, si heureux de casser le sucre ainsi — à bon droit — sur celui qui avait le pouvoir, consacré par les traditions administratives, de

dire tout haut, en scène, les vices de chacun, d'abîmer les talents, de conseiller et de sermonner. Ah ! la bonne jouissance qui les pâmais tous, à la pensée de la tête qu'il ferait, en faisant son entrée, hautement, publiquement, indéniablement fautif. D'autant que Sary en imposait à la troupe, non point seulement par ses fonctions, mais aussi par sa robustesse de ruffian, sa musculature d'hercule défiant tout, lui donnant le prestige de la brute ; aux femmes par son encolure de mâle, ce torse sur lequel les étreintes devaient broyer un corps en des voluptés puissantes. Les uns s'en voulaient de n'oser répondre par le moindre mot aux coups de gueule dont il était si prodigue ; les autres, de la gent féminine, jalousaient les caprices de ce beau gars... Madame Véga elle-même, fanée depuis des ans aux amours de contrebande, ayant épuisé la mille et unième métamorphose du rut initial, — se voyait encore, par instants, buvant au calice des pâmoisons suprêmes dans les bras de cette nature exubérante, taillée pour l'amour. Un regret lui venait, fielleux, à Madame

Véga, de n'avoir jamais peut-être rencontré dans son alcôve un homme comme celui-là, — un vrai, un homme quoi !

— C'est-il permis, disait-elle, de s'aller flanquer d'une petite mazette comme Louise! Ça, une femme! Une pimbêche, frêle, anémique au dernier degré, qui ferait mieux de têter le biberon qu'autre chose !...

— Comme s'il n'y avait pas de femmes au théâtre, déclara Léonce, la jeune première, qui n'était pas plus qu'une autre dégoûtée « de la chose », avait dit, autrefois, Madame Véga...

— Plus souvent qu'on en voudrait !... fit ironiquement Jane, la grande coquette. C'est une brute, c'est un paysan !...

— Oh ! ce n'est pas pour dire, mais moi je ne voudrais pas un amant comme celui-là, se hâta d'affirmer Madame Véga.

On n'osa pas rire, puisqu'à cette heure une entente générale les unissait tous devant l'ennemi. Mais cependant M. Albert ne put s'empêcher d'étouffer un éclat de joie significatif, que Madame Véga comprit, car elle cria, très fâchée, toute rouge, exagérant son maquillage :

— Ce n'est pas de vous non plus que je voudrais... Tiens!... dirait-on pas?...

— Oh! vous auriez beau vouloir... dit M. Albert, avec un sourire.

On ne se retint plus alors, et ce fut une générale sauterie de ris, qui mit hors d'elle, tout à fait, la duègne. Mais elle prit un air digne, mordit sa langue furibonde, prête à partir, et haussa les épaules avec un grand air indifférent.

— Très bien, le geste!... très bien!... c'est d'une bonne mère noble, insista Albert, avec méchanceté.

Le vieux Caverlat s'était glissé parmi tous, et écoutait sans mot dire. Soixante ans de planches lui avaient donné une expérience sage: il connaissait les potins de coulisses et se méfiait des compromissions. Aussi n'avait-il garde de placer son mot dans la gifflée générale; mais ce qu'il avait bon d'entendre « taper » son régisseur, ce Sary qui ne le traitait pas toujours avec des gants non plus! Et ses yeux clignotaient de bonheur derrière les lunettes, sa bouche se plissait, il grimaçait sa figurine en traits de satisfaction, et, sous son antique,

sa proverbiale calotte grecque, poisseuse, qu'on lui connaissait depuis toujours, ses quatre cheveux — les derniers de son dôme capillaire, hélas! désagrégé par le temps — se hérissaient de joie.

— Qu'en dites-vous, père Caverlat? avait interpellé Léonce après une réflexion désobligeante pour Sary.

Le père Caverlat, renfermé dans son mutisme comme un sage qu'il était, s'était borné à un hochement de tête qu'il était impossible d'interpréter justement, — qui voulait dire oui peut-être, et peut-être non. Il était bien trop réservé, le père Caverlat, pour exprimer son opinion. C'est lui qui avait dit naguère : « Au théâtre, une opinion, ch'est une amende, deux opinions, ch'est une regiliachion, trois opinions, ch'est la migère... » Et il respectait son principe, en vieux bonhomme appris, craignant bien trop, d'ailleurs, pour les quatre-vingt-dix francs par mois qui, seuls, lui donnaient à manger, maintenant qu'il était vieux, usé, mis au rancart de la scène, comme les accessoires hors d'usage gisant dans les encoignures du magasin aux décors...

C'est lui qui, le premier, vit déboucher dans la rue Sary et Louise, et il se contenta alors, trahissant ainsi sa sympathie pour les parlottes du moment, d'avertir, à voix basse :

— Meschieurs... chilenze..... allons... chilenze... voichi le régicheur!...

Du coup on se tut, — un gros silence pesa dans le groupe, brusquement, en une transition gênante qui les humilia tous intérieurement; chacun sentait que son voisin l'estimerait poltron, et chacun rougissait de sa propre couardise. Mais il n'y eut pas un mot, pas une allusion, pas un chuchot, quand Sary passa devant tous, vivement, ennuyé aussi, lui, de se voir en défaut. Il avait lâché le bras de Louise, qui se tenait en arrière, et qui laissa passer les autres devant elle, discrètement.

— En schène!...en schène!...fit Caverlat, l'air affairé.

Perdue dans le noir, la vaste scène s'éclairait seulement de trois petites flammes de gaz clignotantes à l'avant plan, devant la table du régisseur. Ouvrant ses flancs par de petites portes de fer dissi-

mulées dans les murailles énormes, s'élevant aux cintres, elle donnait l'impression d'un immense tombeau, dont on n'eût pu percevoir les limites dans l'infini des ténèbres. Les petites lumières luttaien, de leurs lueurs impuissantes, contre l'opacité, projetaient sur le plancher l'ombre malingre des piliers roulants, plaquaient d'or pâle les premiers plans et faisaient vaguer, de-ci de-là, des tons follets, tout indécis, allant caresser le visage des artistes, fouillant des coins perdus, teintant le tout d'intensive mélancolie. Le rideau levé ouvrait, sur la salle de spectacle, la gueule béante du théâtre, et l'on percevait les premiers rangs de fauteuils aux crêtes de dossiers reluisantes ; plus loin, c'était le gouffre, ce formidable vide noir qui rendait l'écho mourant des voix, agité seulement par le murmure des bruits de la scène se répercutant dans les profondeurs insondables. Il s'en venait une impression triste et forte, l'émotion du sépulcre au silence trompé par l'activité humaine. On eût dit, en entrant là, que l'on profanait le mutisme absolu de quelque catacombe dormant,

depuis des siècles, de la grande paix sereine, la paix du néant.

On répétait *Patrie*; depuis huit jours, et l'on chauffait ferme, la pièce devant passer la semaine suivante : il restait neuf fois vingt-quatre heures pour que tout fût au point ; la date de la première était irrévocablement fixée.

Tous les artistes, la brochure ouverte, suivaient ; Sary allait et venait à la table, nerveux, sa mise en scène en mains, détaillant avec rage. On entendait la diction monotone des interprètes de la pièce, par dessus laquelle, de temps à autre, les éclats de voix de Sary montaient, coléreux :

— Mais, N... de D..., passez à droite ! Est-ce qu'il va falloir que je vous dise cela chaque fois, et le soir de la première encore !...

Puis, s'interrompant, plus furieux, s'adressant aux artistes inoccupés qui causaient à voix basse derrière les montants, à gauche et à droite de la scène :

— Est-ce qu'on va se taire ! Tas de chameaux !... Allez gueuler à la porte, mais pas ici... Caverlat ! Caverlat !... F...-moi ces

bougres et ces bougresses à l'amende!... Est-ce un salon de causette ici?...

Alors, soudain, on eût entendu voler une mouche dans cette immensité : aucun n'osait plus bouger, et tous fixaient, avec crainte, Sary hors de lui, la face rageuse, gesticulant à l'avant-scène.

— Je vous en f...traï, moi, des causettes!... Tas de N... de D... !

La répétition reprenait, Sary gueulant toujours, irrité davantage à mesure qu'il lui fallait faire des observations.

— Remontez!. . je vous dis qu'il y a un passage ici... Mais nom de nom... C'est impossible, ça, enfin... On se f... de moi dans ce b...!

Il tapait sa mise en scène sur la table, courait aux artistes, les prenait par le bras, violemment, pour leur indiquer les mouvements calculés. Quelquefois, il serrait fort, de sa poigne d'hercule, et personne n'osait protester. Devant ce mâle prestigieux, tous s'inclinaient, courbant la tête, inconscients de leur indépendance, subissant volontiers cette brutale maîtrise.

Sary n'était à peu près poli qu'avec

M. Chaltin, un premier rôle marqué, qui s'accommodait cette fois des noblesses du comte de Rysoor, — et la sœur de cet artiste, grand premier rôle, dans *Patrie*: Madame la comtesse de Rysoor.

Ces Chaltin, frère et sœur, tenaient bien le plus étonnant ménage qui se pût concevoir. Jadis marié à une petite bourgeoise décrochée à la force du poignet dans une famille où il avait été honni, conspué comme Satan en personne, — Chaltin avait vu, après deux années de conjungo, mourir sa femme, lui laissant sur les bras une fillette de quelques mois...

Après l'anéantissement moral des tristesses aiguës, l'artiste, rappelé au présent, s'était trouvé fort gêné, avec, comme compagne, sa fillette, cet embryon d'être humain hurlant et pleurnichant sans cesse, réclamant des soins qu'il ne pouvait lui donner. Il allait mettre l'enfant en nourrice, quand des circonstances rares se présentèrent, qui changèrent la face des choses.

Chaltin, au hasard d'un engagement, retrouva sa sœur, artiste aussi, pensien-

naire du même théâtre que le sien. Un gros chagrin d'amour, l'abandon du premier et unique amant, accablait à ce moment la pauvre fille. Chaltin tarit ses pleurs, sécha ses larmes, tant bien que mal, sans parvenir à cicatriser toute la morsure qu'elle avait au cœur. Puis il parla de ses ennuis, à lui, exposant sa situation, et d'un mutuel échange d'amitiés fraternelles s'engendra une étrange union. La sœur de Chaltin, décidée à ne plus contracter aucune liaison, voulant considérer la trahison dont elle était victime comme un veuvage ; Chaltin ne songeant guère à se mettre encore en ménage, légitimement ou illégitimement, gardant pour lui le souvenir d'une première expérience tragiquement dénouée ; tous deux blessés par des mémoires vivantes, trouvèrent très naturel de s'unir, de vivre ensemble, frère et sœur, comme au temps de la prime jeunesse, sous le toit paternel. De méchantes langues, tout d'abord, osèrent bien dire des choses... Mais cela prit vite fin, et l'on resta au contraire stupéfié devant ce ménage unique, extraordinaire ! Les Chaltin vivaient à la

fois comme frère et sœur, et comme mari et femme. La sœur élevait la petite comme si c'eût été son propre enfant et toute cette amitié reportée sur le même petit être donnait au couple une allure maritale, comme aussi la popote faite ensemble, la communauté de logement et de meubles, la vie en commun de tous les jours. D'autre part, Chaltin se cachait de sa sœur comme il l'eut fait de sa femme lorsque, l'homme sentant poindre le bourgeon de sa virilité, il juponait quelque part, discrètement, en père de famille qui craint les jalousies et les scènes de sa légitime. Et jamais il ne découchait, ne sachant au reste pas trop pourquoi il avait de ces pudeurs inexplicables. Quand la gamine était toute petite il ne pouvait invoquer la raison du bon exemple, qu'il se donna plus tard, alors que l'enfant, devenue grande, commença de mettre en action sa petite intelligence curieuse, toujours en éveil.

Les Chaltin s'étaient tenu parole. — L'homme ne s'était pas remarié, se contentant d'ébaucher de petites liaisons de coulisses; — la femme, tenant pour unique

la première désillusion amoureuse avait fui les sollicitations éventuelles. Et ainsi, continuant la vie à deux, cherchant des engagements en double expédition, ils avaient tenu la paix — une indissoluble paix dans leur ménage original; ils avaient su en imposer à tous par leurs mœurs, leurs façons de vivre, une honnêteté transcendante que Sary lui-même respectait d'instinct. En somme, c'étaient de braves gens, des bourgeois au théâtre, vivant d'une existence familiale, avec *leur* enfant. Car, à la longue, la sœur de Chaltin s'était tenue pour vraiment la mère de sa nièce, la petite l'appelait « maman »; — et autour d'eux on disait : « le père et la mère Chaltin ». — On semblait avoir oublié leur parenté au bénéfice de leur mode d'existence.

Le paquet rouge, hurlant, bavant et urinant, que Chaltin avait autrefois confié à sa sœur, était maintenant devenu une belle jeune fille, d'intelligence vivace, de tempérament artistique par essence; pour son éducation que ne s'étaient-ils sacrifiés, d'ailleurs! Et ils en récoltaient un intérêt de fierté, parlant toujours et toujours, à

quiconque, de Marguerite, exaltant ses qualités, exagérant ses louanges.

Pour l'instruire, l'élever, en faire une « demoiselle » en même temps qu'une artiste, « père et mère » Chaltin, depuis seize ans, avaient gratté tous les reliefs de leurs appointements, avec d'autant plus de courage et de cœur que l'enfant en profitait. Naguère encore, elle avait remporté un premier prix au Conservatoire, émerveillant le jury par la souplesse de sa voix et les résultats d'un travail facilité par une précoce intelligence, une extraordinaire compréhension des choses.

Mettant ainsi toute leur satisfaction dans « leur » fille, les Chaltin vivaient doucement, autant que possible hors le potin et le monde des coulisses, n'arrivant là que pour répéter et jouer. Pas dédaigneux de personne, cependant, — excellents camarades, et toujours prêts à rendre service, aimables pour la figurante comme pour le premier emploi, avec une grande largesse de cœur et d'esprit. Chaltin, honnête et ferme, sa sœur riieuse et bonne enfant, le visage toujours réjoui, très drôle par son

esprit alerte de méridionale. En outre, d'une bonne naïveté, Madame Chaltin, une naïveté qui ne croit pas au mal, l'excuse toujours, l'explique parfois, avec un fond de sagesse, de sens commun très droit.

On les aimait; on les respectait d'intuition, parce qu'ils comprenaient et admettaient tout, en restant cependant meilleurs que les autres, incontestablement. Et, dès les premiers abords, Sary lui-même s'était laissé aller à cet esprit de considération, sans se raisonner la chose. Toujours commun dans ses expressions, grossier par innéité, il avait cependant, vis-à-vis de Chaltin et de sa sœur, des nuances, très perceptibles. Personne ne s'en étonnait, personne ne s'en faisait même la réflexion ; c'était logique....

— Voyons, mon petit chat.... voyons ... ch'est votre entrée..... ch'est à vous ! avertissait Caverlat en s'adressant à Berville, une ingénuité canaille qui, au fond du théâtre, était toute aux caresses d'un jeune Roumain, son amant de trois mois, qu'elle n'eût pas échangé contre un trône, disait-elle.

Depuis le début de la répétition ils étaient là, tous deux, Tavasco, le Roumain, assis sur un escabeau d'accessoire, Berville à ses côtés, minaudant, — très chauds encore d'une lune de miel au second quartier, et s'abandonnant d'aventure à des licences de gestes qui scandalisaient Madame Véga.

— Cela s'appelle prostituer un théâtre, affirmait la vieille à des figurants groupés à droite. Est-ce permis de s'«attoucher» ainsi en public?... Quelle horreur!.... Dans le temps ça ne se faisait pas ainsi, bon Dieu de bois! On se respectait.... C'est pas moi qui ferais des manières pareilles... Oh! mes enfants, quelle décadence!....

Berville, tout juste, attrapait de Sary une bourrade verbale bien conditionnée. Malgré la sollicitude du vieux Caverlat, ses avertissements réitérés, elle avait manqué son entrée.

— Sacrée garce! hurlait Sary.... On va vous attendre jusqu'au soir, sans doute, tandis que vous vous frotterez dans les coins!.... Fichez chez vous ce qu'il vous plaît, mais faites attention quand vous êtes ici! ..

— Il a raison, murmura Madame Véga.

— C'est indigne! dit tout haut le Roumain.

— Hein?..

Ce fut une affaire! Sary, qui avait entendu, dégouлина en charrées tout son vocable sur ce N... de D... de galopin qui venait se fourrer dans les actrices et déranger les répétitions au lieu d'aller à l'Université. La répétition interrompue, tout le monde causait dans le bruit; le Roumain, voulant, par bravade devant ces dames, se donner une allure crâne et répondre à Sary, il y eut une empoignade. En un clin d'œil le godelureau grimaçant, tenaillé au collet par l'énorme main boucanée de Sary, fut mis dehors; très courageuse, la petite Berville, hurlant, avait voulu défendre son amant et gratter le régisseur au visage. Mais Sary, d'un mouvement de corps, l'avait envoyée rouler sur les planches. Il y eut un gros émoi... Louise, très pâle, avait eu un mouvement indécis, prête à sauter, elle aussi, sans doute, sur Berville, si cette dernière faisait encore la moindre tentative... Mais, par

un contraste violent, un calme plat succéda soudain à la tempête. La porte de fer, à droite, violemment ouverte, puis fermée, puis ouverte de nouveau, dans le tohu-bohu général, avait laissé passage à Sary qui rentrait, seul, après avoir flanqué Tavasco à la porte. Berville, échevelée, sortit aussi, criant : « Je vous ferai un sale tour ! » Calmé, Sary, haussa les épaules, et déclara :

— Caverlat ! vous la mettez au tableau... pour avoir interrompu la répétition... une autre amende pour avoir manqué son entrée... une troisième amende pour avoir quitté la répétition sans y être autorisée... Là ! mille millions ! ce sera un exemple !..

La répétition continua. Par groupes, les artistes se remirent à causer très bas, entre eux, pas trop émus de cette scène qui n'était point la première du genre. Et on commentait ; c'étaient des susurrements discrets passant comme des souffles de bouche en bouche, d'oreille en oreille. Assurément, Berville avait eu tort. D'abord, elle se gênait peu, Berville... Çe n'était vraiment pas propre de se lécher ainsi

devant le monde ! On n'était pas bégueule, mais enfin... il fallait un tout petit peu de convenances tout de même... Tiens, on n'était pas des animaux sans doute... Seulement Sary n'aurait pas du l'appeler garce. Il était trop grossier, Sary. S'il ne l'avait pas appelée garce, il n'y aurait pas eu tout ce tapage.

— Mon Dieu ! disait Madame Chaltin, toute retournée encore de cette scène de violence, mon Dieu !... j'en ai les jambes qui tremblent !

Et moi donc, disait Madame Véga, affectant une forte émotion, vous ne sauriez croire... Je suis comme une sensitive... une vraie sensitive !

Pour prouver qu'elle était une sensitive, elle s'assit sur une armure de carton, s'efforça, en pompant l'air, de faire palpiter sa poitrine qui s'affaissait en outre vide, tira un linge de sa poche, se tamponna le fard et se moucha bruyamment.

Mais le père Caverlat venait passer sa calotte grecque dans le groupe :

— Mesdames ! mesdames !.. Voyons... taigez vous... Cha va recommencher... Taigez vous donc... par grâche, mes petits

chats... mes poupoules... On fera la caugette dehors, mes loulous!..

Il ridait sa vieille face fripée, avec des physionomies craintives, redoutant de nouveaux éclats.

Louise s'était retirée en une encoignure. Non point qu'elle ne connût pas tout le monde au théâtre, mais elle sentait autour d'elle des antipathies jalouses, dont sa liaison avec Sary était la cause. Et puis elle devinait qu'en ce moment les propos allaient bon train, qu'on savait son amant... Elle préférait rester à l'écart, la gorge contractée d'émotion après ce qui venait de se passer.

En avait-elle eu, depuis six mois, des émotions, la pauvre Louise! Cette demi-année était tout un roman, qui la hantait aux heures de solitude, lui travaillant l'imagination, prenant des proportions fantastiques. Depuis juillet, elle avait vécu toute une vie, une vie de larmes et de joies rapides, de souffrances et de satisfactions, qu'à cette heure, comme à tant d'autres, elle revoyait nettement dans un décor houleux...

Son père, le notaire Berrand, poursuivi pour détournements et faux en écriture, disparaissant soudain de la circulation, parti on ne sait où, avec sa femme, laissant au logis ses deux filles esseulées, Louise et Jeanne, pleurant des larmes de honte et de douleur. Louise et Jeanne étaient majeures. Louise venait précisément d'entrer dans sa vingt-unième année. Jeanne allait avoir vingt-trois ans.

Par une de ces coïncidences bizarres, constituant le sort humain d'heur et malheur, un petit héritage échéait aux jeunes filles au plus fort de leur navrance. Jeanne était partie pour Paris avec son patrimoine et n'avait donné à sa sœur que des nouvelles évasives, sans définition. Louise avait compris : Jeanne, à peine arrivée là-bas, avait pris un amant. C'est alors que la cadette, cherchant un dérivatif aux plaies encore vives, avait suivi l'exemple de l'autre : des fréquentations louches l'avaient amenée au théâtre, dans la salle d'abord, au foyer ensuite, dans les coulisses enfin. Elle s'était violemment éprise de Sary, le gars puissant, le mâle

voluptueux, qui lui apparaissait comme un Dieu dans ses multiples transformations théâtrales. Elle s'était grisée de ses succès, avait admiré ses allures de brute, s'était donnée toute, consciemment d'ailleurs, à ce cabot de réputation mauvaise, choyé par le public comme artiste, — méprisé au dehors pour ses aventures galantes où toujours il avait joué quelque rôle interlope, dissimulant une casquette à trois ponts sous son chapeau de soie. C'est elle qui avait fait les avances, et lui l'avait prise comme il en prenait tant, quitte à la laisser là demain, même avec cette intention bien ferme. Mais Louise tenait quelques milliers de francs qui l'avaient séduit... Depuis trois mois cela durait : et, chose étonnante, Sary était fidèle ! Peu à peu, il s'était pris d'une sympathie pour sa maîtresse, et il se trouvait tout juste dans une de ces périodes de calme, suivant les orgies et y mettant un terme éphémère. Gavé, repu, las des fastes récentes, ce lui avait été une sorte de repos goûté entre les bras de cette petite femme fluette et suffisamment amoureuse, recélant un léger

fond vicieux auquel il prenait charme, qui était juste assez pour le retenir momentanément, et pas assez pour lui donner les nausées de l'excès. Elle le fatiguait, elle ne le tuait pas... Louise aimait son amant de toute sa petite âme souffrante, éprouvée aux premiers pas du Calvaire.

Sary en avait obtenu, au reste, sans le lui demander, ce qu'il n'avait pas encore eu ailleurs, dans ses innombrables fugues à Cythère. Elle lui était d'un dévouement absolu, sans au-delà, ne vivant que par lui et pour lui, dans la constante préoccupation de lui-même. Et sûrement elle le tiendrait ainsi du temps... un peu?... beaucoup?... Que savait-il ? et que savait-elle?... Mais elle le tiendrait.

Sans nul doute, Louise savait n'être pas aimée de lui. Aimée du moins comme elle l'eût voulu... Elle n'ignorait pas qu'il lui échapperait un jour, pour aller ailleurs. Une immense désespérance intime l'étreignait à cette pensée, et ses yeux restaient fixes, un pli lui barrait le front, un nuage douloureux l'assombrissait. Mais cachant sous des dehors chétifs une dose d'énergie

insoupçonnée, elle se jurait bien de faire tout pour garder son amant, son Georges, longtemps... longtemps... Et elle serrait les dents à l'idée du rapt de ses illusions, de ses désirs, de son amour, de tout ce qui était elle, — à se dire que cet homme qu'elle adorait, qu'elle idolâtrait, pour qui elle se fût damnée, ne devait pas être son bien à jamais, de par l'injustice des choses ! A la suite de ces crises intérieures, une réaction se faisait toujours, se trahissant par une larme qui venait humecter ses paupières. Et c'était tout... Louise soupirait une grosse fois, s'arrachait au passé et à l'avenir, — et se donnait au présent, avec des appétances goulues de vite jouir, de bien jouir, selon les préceptes d'Epicure, — de ce qui était à elle aujourd'hui, de ce qui ne le serait peut-être plus demain !

La répétition venait de terminer, et, dans la joie bruyante du départ, les artistes se poussaient vers la petite porte de sortie, tandis que Caverlat, se bourrant le nez de tabac, criait par habitude :

— Meschieurs et dames artichtes...

choyez bien à l'heure du spectacle... hein!..
bien à l'heure!...

Le silence tombal avait envahi derechef la grande scène. Sary et Louise sortirent, au moment précis où un gazier éteignait la dernière flamme vacillante, brusquement anéantie dans le noir.



II

UNE tête de garçon coiffeur, avec une raie blanche à gauche et des cheveux lissés au saindoux, se montra dans l'entrebâillement de la porte :

— Monsieur Ricaudet, s'il vous plaît ? dit Sary.

— Au second, la porte de devant, — dit la tête, qui disparut aussitôt, tandis que l'huis se refermait avec un petit claquement lâche.

— Drôle de cabaret ! pensa tout haut Sary.

Ils se trouvaient, Louise et lui, dans le corridor de l'entrée — dite particulière — d'un bousingot de la rue des Bouchers. Louise avait voulu entrer par la salle publique : elle se trouvait fermée au loquet, inaccessible aux passants. Comme ils avaient secoué la porte un peu vivement, la fenêtre du premier s'était ouverte, une femme s'était penchée sur le balcon et leur avait crié :

— C'est fermé dans la journée!... On n'ouvre qu'à l'heure du concert, le soir, à sept heures !...

Puis la fenêtre s'était refermée, — dreliant de ses vitres mal serties et minces, — avant que Sary eût pu riposter de la phrase qu'il avait sur les lèvres :

— Mais nous venons pour visiter un locataire.

A tout hasard, ils ne s'étaient point tenus pour battus : l'entrée particulière était là. Ils avaient tourné la clichette et s'étaient trouvés dans un vestibule en boyau, étroit et sale, dont les murs affichaient le placard brun de deux portes de bois.

Après avoir frappé vainement à l'une, — ils étaient allés à l'autre qui avait fini par s'entr'ouvrir : la tête de coiffeur avait fait son apparition.

-- Au second... la porte de devant, répéta machinalement Sary.

Ils grimpèrent une sorte d'escalier tortueux, criant aigre sous les pas. Sary jura : en suivant la rampe il avait mis la main dans un crachat glaireux qui s'était égaré là, venu des combles.

— Faut-il qu'il y ait des saligauds ici !

Il se frottait de son mouchoir, et Louise le suivait, silencieuse, trouvant qu'il faisait bien sale dans cette maison-là. Ils arrivèrent enfin au second. Sur le palier, Louise remarqua un seau en zinc, rempli d'ordures.

— Entrez ! dit une voix.

En même temps, le battant s'ouvrit. Louise et Sary entrèrent.

Ils virent d'abord, tenant la clichette, une femme en cheveux, vêtue d'une robe de chambre grasseuse, poissée sur la poitrine et le bas des manches, — et qui avait été rouge vraisemblablement. Près de là

fenêtre, au fond, dans un fauteuil étriqué, dont le crin s'échappait par boules, comme des grosseurs d'hernies, un homme, en bras de chemise, était assis, le dos reposant sur l'appui disloqué du meuble. Une de ses bottines gisait, couchée au milieu de la pièce, et montrait une semelle bâillante. L'autre était allée se nicher dans un coin.

Sur la table tailladée, deux jattes de faïence, avec un fond de café au lait, attendaient la lessive, — et, près d'elles, une bouteille de genièvre tendait le cou. Devant la cheminée, un poêle mourait sa flamme, sans aliment, et dans un coin, à droite, une malle ouvrait la gueule, bavant deux jambes d'un pantalon de femme, en toile écrue. Adossé au mur, un lit de bois jaune découvrait ses draps sales, graissés à la place des têtes, sur les oreillers. — Ce détail intime écoœura Louise, qui demeura toute bête dans le chambranle de la porte, empêchant la femme de refermer celle-ci.

L'homme, fourré dans le fauteuil, avait tourné la tête. Il s'exclama, sans bouger :

— Ah! mon vieux Sary, tu es venu, tout de même; ça c'est gentil...

Puis, remarquant Louise :

— Tiens, tu es accompagné?... Tant mieux, tant mieux!... les amis de nos amis!... et les amies de nos amis... tu connais le proverbe, hein, ma vieille branche? . . Mais entrez donc, asseyez-vous!

Il n'y avait qu'une chaise. Sary et Louise ne la prenaient pas, un peu désorientés.

— C'est vrai, dit Ricaudet, ça manque de meubles ici! Fais pas attention! Tiens, ferme la malle, là... c'est ça! et mets ton postérieur dessus. Mademoiselle aura la chaise : Place aux femmes!...

Louise pensa que la femme à la robe de chambre ne pourrait pas s'asseoir, si elle prenait la chaise, et elle dit, en regardant d'une façon significative :

Mais... et Madame?...

— Merci, faites toujours!... répondit la femme.

Elle avait une horrible voix de rogomme. Louise en eut presque peur.

Dans la chambre régnait une odeur fade, indéfiniment mêlée de relents féminins, de senteurs de linge malpropre et de pissat de chat, d'ail aussi — tout cela formant

une pestilence nauséabonde qui faisait tourner le cœur. Sary lui-même était mal à l'aise. Décidément, c'était infect ici!...

Il hasarda cependant :

— Mon vieux Ricaudet, te voilà donc ! Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de te voir, hein !

— Dame ! dit Ricaudet. — Vois-tu, je vais te dire...

Il s'interrompit, voyant le chat s'accroupir près de la cheminée, fermer les yeux, se préparant à satisfaire un besoin qui n'était pas douteux.

— Elvyre, dit-il à la femme, mets donc Pitou sur le palier... Il va encore faire ses saletés ! Il y en a dans tous les coins de la chambre, maintenant ! Ça va finir par sentir mauvais...

Puis, tandis que la femme prenait le matou et le jetait dehors, Ricaudet fit cette réflexion :

— Et on ose dire que les bêtes valent mieux que les hommes ! Nous faisons cela dans un seau au moins, nous autres.

Louise eut la vision du seau qui se trouvait à la porte. Elle eut un haut-le-cœur, et pâlit.

Ricaudet reprenait :

— Vois-tu, ma vieille branche, quand nous nous sommes quittés, il y a quatre ans, à Tournai, j'ai attrapé une guigne de tous les diables. Veste à St-Quentin, veste à Namur, veste à Liège... Toujours flanqué à la porte au moment du ballottage... La déveine, quoi! Alors, j'ai lâché mes troisièmes rôles, j'ai essayé de faire les comiques. Encore une veste, mon vieux, et carabinée! Pourtant, tu sais que j'ai un fameux talent, hein?... Mais enfin, les traîtres me réussissaient encore mieux que les cocus...

Il se moucha dans une loque. La femme, après avoir mis le chat dehors, était rentrée et s'accoudait sur la table de marbre de la cheminée, près du feu, qu'elle tisonna un tantinet.

Le cabot continua :

— Bref, je t'épargne mes histoires! Tu sauras seulement que j'ai connu toutes les pannes! Mince de déjeuners sans viande et même sans fromage! J'ai serré le ceinturon plus d'une fois. — Enfin, j'ai échoué à Bruxelles il y a quinze jours, pour débiter

à l'Alcazar, dans la chansonnette. Ah! mon vieux! toujours ce maudit guignon! J'ai cru que j'allais attraper des pommes cuites sur la devanture... Et des sifflets! et des hurlements!... Ces gens-là ne comprennent rien à l'Art...

Il se moucha encore, se passa la langue sur les lèvres et se remit à dévider sa bobine :

— J'ai donc résilié... Figure-toi : plus un clou pour me gratter la plus belle figure... Rien de rien! J'ai eu la veine de venir ici voir au beuglant... J'ai fait la connaissance d'Elvyre que tu vois... Tiens, j'ai oublié de te la présenter, au fait!...

Il se leva, la femme à la robe de chambre fit un pas :

— Elvyre, chanteuse de genre, — ma femme! Monsieur Sary, un copain, et un rude gars!

La femme s'inclina, fit une révérence de café-concert de bas étage, et, en souriant, laissa voir une surdent noire, un chicot qui lui soulevait la lèvre.

Ricaudet oublia Louise — qui s'en trouva presque heureuse, aimant mieux ça. Il se cala bien dans son fauteuil :

— Ma façade lui a donc plu, à Elvyre. Je lui ai dit que j'étais dans la purée... C'était une bonne fille...

Elvyre fit une moue modeste.

— C'était une bonne fille... En échange de mes charmes, elle m'a offert : *primo* de grignoter la moitié des six sous de roquefort qu'elle avale tous les jours, et *secundo* une place dans son lit... Tu vois que j'ai accepté, en attendant...

— Comment, en attendant? fit la voix de rogomme.

— Oh! n'aie pas peur, j'te lâcherai pas, mon petit chat bien aimé, s'empressa d'ajouter Ricaudet, mais je veux dire que... que... que je voudrais travailler aussi pour augmenter les revenus dont nous crevons...

» Car, vois-tu, dit-il en s'adressant de-rechef à Sary, Elvyre se fait tout au plus quarante sous par soirée... C'est maigre! Dix sous de loyer, pense ce qui reste!... J'étais habitué à trois sous de tabac par jour. Maintenant le paquet doit aller quarante-huit heures.

Il soupira, roula une cigarette, l'alluma. Sary crut nécessaire de dire :

— Mon pauvre vieux !

— Tu peux le dire ! C'est pas rose... Moi, je voudrais mes aises... J'ai du talent qui vaut bien ça. Enfin, j'y arrive : j'ai vu ton nom sur l'affiche, et j'ai su que tu étais régisseur... C'est pourquoi que je t'ai envoyé un mot : paraît que tu as reçu ma lettre... Ah ! à propos : tu m'excuses si je n'ai pas mis de timbre, n'est-ce pas ? Tu auras payé double taxe, mais je te rendrai ça...

— Oh ! c'est pas la peine, murmura Sary en ébauchant un geste vague de protestation.

— Si ! si ! Je te rendrai ça... plus tard. En un mot, je t'ai fait venir pour te demander si tu n'as pas un moyen de me faire entrer dans ta boîte... J'suis pas difficile et, tu sais, j'ai du talent... Elvyre, ouvre un peu au chat, qui gratte à la porte...

Elvyre ouvrit, et le matou rentra, la queue raide en l'air, en miaulant bas, pour remercier.

— Tu as fini tes affaires, mon petit Pitou ? dit la voix de rogomme.

Elvyre se baissa et caressa l'horrible bête qui se frotta voluptueusement à ses paumes.

Louise n'en pouvait plus ; elle faisait à Sary des signes désespérés. Il finit par se lever et dit :

— Eh bien, écoute, Ricaudet... Je ne te promets rien, je ne suis pas maître... Mais je ferai mon possible, et s'il y a moyen...

— Oh ! il y aura moyen, pour sûr, affirma Ricaudet avec sûreté.

— Enfin, nous verrons. Tout ce qui est en mon pouvoir... comptez-y !

La jeune fille était déjà à la porte et tenaillait la clichette avec impatience. Sary rompit en arrière. La femme à la robe de chambre fit une nouvelle révérence. Ricaudet se leva, avec des mouvements las, s'approcha de Sary :

— Je ne vous reconduis pas, hein... Ainsi, ma vieille branche, merci de ta visite ! Tu es un vrai copain et je compte sur toi. Gare à l'escalier... il fait noir. Treize marches par étage. Treize, un sale nombre... C'est toujours ma guigne !...

Il était tout près d'eux et leur parlait au

visage. Louise pensa se trouver mal : cette bouffée d'haleine, qu'elle reçut au nez, puait le genièvre et la vidange.

— Quelle boîte! dit Sary, lorsqu'ils furent dehors.

Louise regarda une dernière fois la maison. La façade était aussi sale que l'intérieur. Au bas, elle montrait deux glaces matées de blanc d'Espagne dans lequel un doigt avait tracé des caractères entourés de fioritures : « Ce soir, débuts de miss Mary, dans son répertoire ! » — « Karabit, chanteur de genre, dit le second Paulus. » — « La petite Hélène, diseuse, des Variétés. » — Autour des majuscules, se ramifiaient des crolles et des traits ondulés majestueusement. Sur la porte, des montants de bois faisaient lire les affiches manuscrites qu'on y avait accolées, et trois portraits dévernés par le temps : celui d'une grosse matronne, très impudique dans la nudité de ses mamelles forçant le corset; celui d'une maigre gaupe, toute frisée, dont la photographie, en dépit de son âge, rendait bien la cernure s'élargissant autour des yeux; enfin, celui de la femme de Ricaudet, Elvyre, que

Louise reconnut, et qui, malgré la retouche, laissait voir le pli en relief de sa lèvre soulevée par la surdent noire.

Toutes les fenêtres des étages, ouvrant l'œil sur la rue, n'avaient point été lavées depuis belle lurette, et, à travers leur transparence trouble, on distinguait des morceaux de rideaux mal ajustés, retenus par des embrasses effiloquées, — et des stores percés à jour. Contre la façade, jadis peinte en blanc, les vents avaient collé de la poussière et de la suie; — dans la poussière et la suie, la pluie, dégoulinant de chanlattes vermoulus, avait creusé des rigoles éparpillées en arabesques. Tout cela puait la misère et la malpropreté. Louise et Sary, écoeurés, pressèrent le pas.

— Il était temps que nous sortions, fit Louise. Moi, j'en serais devenue malade!

Sary se tut. Il pensait. Pourtant, lorsqu'ils furent arrivés aux Galeries-St-Hubert, il se mit à parler :

— Tout ça, c'est lamentable!... Tiens, j'ai connu ce Ricaudet propre, soigné, ayant un certain talent, toujours engagé, gagnant de beaux appointements... Je le retrouve

aujourd'hui dans un ignoble taudis, vivant sur la poche d'une pouffiasse de beuglant, sale, affamé, dégoûtant! Pourquoi cela?... On ne sait pas! Le public, ce maudit, ce foutu public! Aujourd'hui on vous applaudit, demain on vous tape des œufs; aujourd'hui vous avez des pièces de cent sous en poche, demain vous êtes dans la crotte, et vous partagez la literie malpropre d'une beuglante! Le public, les correspondants, voilà la mort des artistes. Le public passe sur vous son caprice; les correspondants mangent les quelques sous que vous gagnez... Et puis, un beau jour, va te faire fiche, et fouille-toi. Il vous reste à crever de faim ou à vous flanquer à la rivière, pour prendre un dernier bain et s'enlever la crasse, avec la consolation de la Morgue qui vous attend. Et nous sommes des artistes! Chouette les artistes! Ah! le sale métier!... le sale métier... Videz les cabinets d'aisance, courez la nuit à califourchon sur une pompe de vidange, mais ne vous mettez pas derrière la rampe à gaz, avec de la couleur sur la trompette. Malheur de chien!...

Louise vit que l'intérieur de Ricaudet lui avait donné des idées noires, qu'elle voulut chasser. Et lui pressant le bras :

— Allons, mon petit homme, n'y pense plus, et voilà tout... Tu n'es pas dans sa position, toi, hein! Eh bien, alors... Nous sommes bien heureux, nous deux. Tu m'aimes bien, dis?

Il haussa brusquement les épaules, avec ennui. Elle le rasait à la fin, avec, toujours, ses mêmes antiennes : des douceurs fades, des aveux et des questions de gamine courtisée par un écolier. Aimer! une jolie blague! Pour sûr que non, qu'il ne l'aimait pas! Aimer, lui! ce serait farce... Il l'avait prise, parce qu'il faut une femme, parbleu! Vivre ensemble, se donner de l'amour quand il faut, voilà. Mais qu'elle ne vînt pas éternellement avec ses caresses de langue bonnes pour les poètes et les gode-lureaux!

Il ne se souvenait pas d'avoir aimé : des fureurs de chair, c'est tout ce qu'il avait éprouvé. Ça, oui, parfois il avait désiré rageusement une femme qui lui portait aux sens. Mais alors il l'avait possédée, et

il n'en voulait pas plus. Manger de la jouissance jusqu'à satiété, c'est tout ce qu'il connaissait et concevait en fait d'amour. Quant aux tendresses de cœur, il les trouvait joliment sottes, et cela l'importunait de les entendre roucouler ; Louise parfois l'irritait ainsi, plus qu'elle ne s'en doutait.

↓
collage
Au commencement de leur liaison, elle l'avait, à vrai dire, séduit un peu. Mais depuis trois mois que ce collage durait, il avait fini par en ressentir une lassitude. Tout l'inconnu de cette femme, il l'avait pénétré, très bêtement, d'ailleurs, sans efforts, car Louise n'avait point de ces subtilités et de ces étrangetés féminines qui retiennent. Il la connaissait à présent comme un vieil habit, sur toutes les coutures ; — c'était pour lui le pot-au-feu immuablement même, qu'il prenait parce qu'il faut manger, et qu'il l'avait là, toujours prêt, dans l'écuelle. Mais il sentait fort bien que sa chair appelait le renouveau, et qu'il lui faudrait peu pour en revenir à la hantise des désirs qui l'avaient possédé si souvent. Il s'avouait même que si Louise n'eût eu autre chose que sa personne, il

aurait bien trouvé déjà prétexte à rupture...

Cette pensée rapprocha sa situation de celle de Ricaudet, et il se dit :

— Voilà! tous les mêmes! nous avons tous un fond de maquereautage... Pour le moment, je tiens la corde, j'ai une bourse garnie! Qui me dit que plus tard je n'aurai pas mon tour d'aller à plus humble marchandise. On finit par là. Témoin Ricaudet, à qui, il y a six ans, des dames du monde donnaient des chronomètres. Aujourd'hui les chronomètres sont au clou ou chez des revendeurs, et Ricaudet est dans les bonnes grâces d'une infecte pouillasse...

Cette idée le révolta; il songea à la chambre de la rue des Bouchers, au seuil d'ordures fleurant sur le palier, au chicot noir de la femme, à l'odeur nauséabonde qui régnait là. Et, son esprit faisant une volte-face, cette fois il se trouva si heureux de n'en pas être là, lui, qu'il fut presque doux, et il dit à Louise :

— Viens, mon chat, — nous irons souper. En somme, nous avons encore de la veine, nous!...

Ils pressèrent le pas. Louise, rabrouée

tout à l'heure, était tout heureuse maintenant, de s'être entendu parler par lui sur un ton aimable, presque affectueux. Mais Sary était décidément tracassé par cette visite à Ricaudet, car il redevint pensif, et murmura encore, lorsqu'ils entrèrent au restaurant :

— Tiens, il ne me l'a pas dit, mais veux-tu parier qu'il chante au beuglant!... Il ne me l'a pas dit, parce qu'il avait un reste de pudeur devant moi... C'est navrant, enfin, c'est navrant! Quel sale métier! Quel ignoble métier que celui de comédien!



III

LA vie du couple, depuis les origines de son entrée en ménage, n'avait, en vérité, pas été tourmentée ni mouvementée. Un hasard heureux, un concours de circonstances aimables, avaient fait que les jours s'étaient écoulés fort tranquillement, exempts d'orages, grisailés à peine, de-ci de-là, par des malaises peu tenaces. C'est, sans doute, ce qui avait engendré la fidélité de Sary. Il avait trouvé dans cette paix une trêve salutaire ; il avait encore le râble un peu moulu. convalescent des goulappées

orgiaques de naguère. La période qui avait précédé immédiatement celle de sa liaison avec Louise, avait été fort aiguë : une suite de succès à femmes, plus nombreux que jamais, lui avait émacié les nerfs, affroidi le sang, sucé la sève. Il fallait que son tempérament se refit, et, à ce point de vue, la couche de Louise pouvait être considérée comme son lit d'hôpital. Il y prenait le repos, y était mis à la diète assez et pas trop. C'est-à-dire qu'il s'y enrichissait les sangs épuisés par des excès de fête et des priapées trop goulues.

Dans les bras et les soins de sa maîtresse, l'existence était calme. Ils habitaient un coquet logement rue de la Montagne, au centre de la ville, dans le mouvement actif et intéressant de la capitale, où l'ennui des quartiers faubouriens ne pouvait les atteindre et leur faire désirer des émois périlleux pour l'amendement actuel de Sary.

Louise avait meublé cet appartement des épaves arrachées à la déconfiture paternelle ; cela était gentil et gracieux. Il y avait même un piano, et pour comble de

bonheur, Louise ne savait pas en jouer. De sorte que l'on avait les satisfactions du meuble sans en avoir les déboires.

Au mur, la jeune fille avait appendu des chromos, des portraits et des travaux en papiers de soie multicolores, tripotés aux heures de passe-temps. Et le petit salon, attenant à la chambre à coucher, était tout égayé par une grande glace de Venise nappant tout un panneau de mur, si claire toujours et si limpide que, lorsque les amants se trouvaient ensemble dans la place, celle-ci semblait se peupler de quatre personnages, tant la réflexion vive, nette, immaculée, donnait la sensation du réel.

Un bout de cuisine, grande comme un mouchoir, donnait accès sur ce salonnet. Là, au milieu des chaudrons de cuivre brillants et des bidons étamés, Louise, qui était ménagère, coulant, par atavisme, un peu de chaudreau dans ses veines, fricassait, étuvait, rôtissait, grillait, de temps à autre les repas du ménage. Mais le plus souvent on prenait tout de même ces repas en ville, non dans des gargottes mal famées, mais dans les restaurants bourgeois, sau-

tant, de semaine en semaine, de la « Taverne de la Monnaie » au « Petit Moulin », du « Petit Moulin » à « Tom-Pouce », de « Tom-Pouce » ailleurs. Parfois, leur palais appelant des succulences délicates, un vice de gourmandise les chatouillant soudain, ils éalisaient un cabaret plus à la mode, où l'on était mieux soigné, avec des attentions plus raffinées, et où l'on payait plus cher. Ils s'amenaient au « Filet de Bœuf » par exemple, près de la Grand' Place : là surtout, ils se trouvaient heureux, dans la salle basse et toute petiotte du restaurant miniature, d'où l'on voyait la cuisinette, les casseroles brillantes, le chef des sacrifices enveloppé et coiffé de linge blanc, toujours frais. Sept ou huit tables seulement, très rapprochées, mais fleurant la mondanité. Il y avait toujours là des messieurs en habit, des banquiers ou des nobles, soupant cher avec leur femme ou leur maîtresse, s'ingurgitant du Ruinârd ou des bourgognes fins, et fumant des cigares qui sentaient le rêve. Quand on mangeait là, Louise prétendait « voir tout en riche » — et ils suivaient l'exemple des autres,

buvant du champagne et mangeant, pour la forme, de petits plats menus, qui étaient exquis et qui donnaient faim... En rentrant, ces soirs-là, Sary avalait un demi fromage de Hollande acheté rue des Bouchers, aux débits de « sardines à l'huile » et de « roll-mops ».

Qu'importe ! on avait eu l'illusion, goûtée par Louise surtout, d'une autre vie et d'autres mœurs. Tout, dans ce cabaret à la mode, fleurait la richesse, la noce délicate, et la finesse : et cette clientèle bizarre, de dames de logis se faisant, pour une heure, la maîtresse de leur mari, — d'horizontales pschutteuses mais distinguées, ni bruyantes ni scandaleuses, de messieurs « chics » — tous ripaillant avec finesse, les charmait.

D'autres fois, leurs goûts se viciaient et, après le spectacle, ils déballaient simplement au « Rat noir », un cabaret de la rue des Bouchers où se réunissaient des rapins, des gens de lettres inoccupés, des étudiants, des étourneaux et des souillons plus ou moins achalandés. Ici, c'était une atmosphère toute différente : au lieu de messieurs en habit et cravate blanche, mangeant fin,

c'étaient des têtes à cheveux longs et des La Vallière frippées ; au lieu de courtisanes de marque, froufroutant dans des soieries et des dentelles, c'étaient des cocottes mal entretenues par des appointements trop grevés ; au lieu de conversations discrètes et un tantinet sentimentales, c'étaient des chansons grasses et des propos cochons. Le patron de l'établissement menait la ronde, quand la joyeuseté tarissait, et ranimait les feux mourants en jetant au hasard quelque bribe de son répertoire :

« Ah ! oui, c'était une noble famille
« Que la famille Alphons' du Gros-Caillou ! »

Cela suffisait ; tout aussitôt le chœur des pannés et des filles reprenait :

« Ah ! oui, c'était une noble famille
« Que la famille Alphons' du Gros-Caillou ! »

Louise et Sary avaient fait des connaissances au « Rat noir » ; — ils y allaient se noyer l'estomac de bocks ; observaient le truc d'une « demoiselle » occupée à faire payer une bouteille de champagne à un miché bête ; chantaient aussi les louanges

de la famille du Gros-Caillou ; s'amusaient à écouter les monologues à tendances spirituelles que de petits peintres désœuvrés jetaient dans la mêlée avec désinvolture ; se faisaient caricaturer par l'un d'eux, au coin d'une table ; payaient des rasades à leur tour et buvaient celles qu'on leur offrait.

Pourtant, ces soirs-là, ils étaient poursuivis, alors même qu'ils se coulaient déjà sous les draps, par les parfums de prostitution dont ils s'étaient imprégnés au cabaret. Cela sentait les dettes, le trafic de l'amour, les gastralgies et la misère sale de Bohème. Le lendemain ils retournaient au restaurant bourgeois, avec la satisfaction que goûte à retrouver sa femme légitime, un mari qui, la veille, a sucé les lèvres de carmin et la langue chargée d'une pierreuse.

Une seule fois, Sary dérogea. Le regard d'une petite cascadeuse qu'ils rencontrèrent au « Rat noir », lui remua les moëlles. Pendant trois jours, Louise ne le vit pas rentrer ; c'était le premier coup violemment lancé dans leur paix. Elle crut le perdre et



en souffrit terriblement. Mais il revint, assez penaud : ce n'avait été qu'une fausse alerte ; il était déçu lui-même, — si déçu qu'il en fut rageur, bouda sa maîtresse, grogna, laissa partir librement tout ce qu'il y avait de rustaud et de brutal en lui. Cette crise fut suivie alors d'une recrudescence d'affection pour Louise. Après les premières fureurs apaisées, il fut presque aimable pendant huit jours, et elle crut avoir l'illusion d'une âme éprise d'elle. Puis le ronron bête du collage reprit son cours normal : elle redevint la femme de Sary tout simplement. Il lui restait à attendre un nouvel éclat.

En somme, il en était arrivé, lui, maintenant, à sentir les germes d'une irritation croissante contre le train-train adopté, le manque d'imprévu, le ménage banal. Il savait d'avance ce que Louise allait lui dire en telle occasion, lui répondre en telle autre. Il savait qu'elle allait lui prendre la tête de cette façon-ci, lui dire : « Tu m'aimes bien, dis ? » de cette façon-là. Cette monotonie commençait à l'exaspérer ; de plus, la convalescence était terminée, la chair

brûlait de nouveau sous les poussées violentes, des visions vagues l'inquiétaient, des appétits sexuels, que Louise n'éteignait point avec l'homogénéité de ses caresses, l'obsédaient. Les choses clopèrent légèrement; il avait des impatiences, elle connut les rudoiments que subit la femelle impropre à satisfaire le mâle. Un vent de splénétisme passa sur le couple, — un vent qui se transforma en bourrasques, aux jours noirs de Sary.

Louise fut apeurée : elle redoubla d'attentions pour son homme, sentit qu'il lui fallait des variantes, et tenta vainement de les imaginer. Sa sollicitude craintive irrita Sary davantage, et le péril sembla devenir imminent.

La jeune fille, cependant, adorait de plus en plus son amant, — n'éprouvant point le dégoût des choses connues. Plus qu'au premier jour, elle se sentait cramponnée à lui, vivant de lui et par lui. Elle pensa à son petit avoir qui s'en allait, arraché par bribes, fuyant avec les frasques coûteuses. Et comme elle comprenait que Sary restait avec elle surtout pour le bien-être matériel

qu'il en goûtait, une abominable préjugance la poursuivit : elle entrevit le jour où, dénudée toute, lui la quitterait également ! C'était affreux !

Elle en vint à redouter toutes choses qui l'entouraient, comme si ces choses s'étaient coalisées pour lui ravir son bien. Elle redouta surtout les soirées où on n'allait ni au restaurant, ni au « Rat noir », mais où l'on s'inglutinait des gommés chaudes au « Domino ».

Le « Domino » était un café où se rendaient les artistes de tous théâtres, le soir, après les spectacles. Ouvrant sa devanture vitrée au milieu du petit passage des Princes, toutes les veillées, vers minuit, sa porte commençait à s'ouvrir et à se refermer de seconde en seconde pour laisser passage à tous les pensionnaires des directeurs bruxellois, et à des rastaquouères attirés là par l'appât des actrices avec lesquelles on risquait de lier connaissance, au hasard des voisinages de table. Et, comme ces actrices, de toutes catégories, hautes et basses, s'y rencontraient, Louise avait peur. Sary, dans sa fièvre renais-

sante, s'attraperait là quelque soir d'un béguin dont le dénouement serait peut-être... Oh! elle n'osait y songer !

Souvent, Sary, en dépit de ses attirances vers d'autres lieux, insistait pour aller là. Ils s'atablaient dans un groupe, comme au « Rat noir » — mais Louise n'avait pas, ainsi qu'à ce dernier rendez-vous, les allures du train général. Elle restait inquiète, farouche presque, regardant filer vers le plafond les volutes bleuâtres des cigarettes, qui brouillaient l'air de la salle; ou bien elle paraissait s'intéresser aux danses des pions d'un jeu de bac; ou bien elle suivait les mouvements de cabots jouant aux cartes. En fait elle observait Sary à la dérobée, ayant des paniques lorsqu'elle le voyait fixer quelque femme à toilette vive et à chapeau largement emplumé, — étouffant un soupir de soulagement lorsqu'elle reconnaissait que sa peur avait été injustifiée.

A deux ou trois jours de distance de celui où ils avaient été voir Ricaudet, celui-ci parut au « Domino », tout juste comme Sary et Louise s'y trouvaient attablés avec toute la troupe de l'Alhambra. Ricau-

det, plus sale que jamais, et toujours flanqué de sa beuglante — décidément affreuse — vint s'asseoir aussitôt, avec elle, près de Sary, au milieu de tous, sans la moindre vergogne. Il jugea cependant utile de se présenter et le fit en ces termes :

— Mesdames, Messieurs, je me permets de prendre place ici à vos côtés, avec ma moitié actuelle — car je change quelquefois de moitié...

Elvyre protesta. Il prit l'air sévère.

— Toi, tais-toi ! Je te défends d'ignorer que les femmes sont mineures devant la loi et n'ont donc pas le droit de couper la parole aux hommes... Je disais donc, que je prenais place à vos côtés, avec ma moitié, que je qualifierai cette fois d'éphémère parce qu'elle a protesté contre le qualificatif d'actuelle...

» Je prends place, parce que je serai bientôt des vôtres, dans la troupe de l'Alhambra... Sary, ici présent, a dû parler de moi à votre directeur, et je ne doute pas qu'il n'ait réussi dans cette démarche, étant donné que mon talent, particulier et original, est indispensable à toute troupe

qui se respecte. . Toutes les troupes ne peuvent m'avoir à la fois, j'en conviens, mais comme je ne mets pas mon talent aux enchères, je l'accorde sans marchander à celle de l'Alhambra, et je ferme le marché. C'est dit. Elvyre, maintenant qu'on sait qui nous sommes, et que, par conséquent, on nous a en estime, assieds-toi ! Garçon ! deux grogs !... »

Tout le monde rit à ce boniment et Sary n'osa pas protester, heureusement d'humeur assez bonne lui-même, ce soir-là. En dépit de son aspect crasseux et de son abominable maîtresse, — Ricaudet se fit bien voir, dès l'abord, de tout le monde, même de Madame Véga, qui n'aimait personne. Ricaudet avait le véritable esprit cabotin, fait de hâblerie, de philosophie profonde et de grosse farce ; et cet esprit, il l'épanchait à tout propos, avec un inépuisable bagoût.

Sa manie de sermonner était drôle ; il prêchait une demi-heure sans discontinuer, et tout le monde riait à se tordre. On décida que ce joyeux compère devrait en effet être engagé à l'Alhambra, et on pressa

Sary d'insister auprès de Boiget, son directeur, sur lequel il avait beaucoup d'empire. Mis en fête par cette veine, Ricaudet fut intarissable. Louise elle-même dut rire, et de très bon cœur.

A la fin de la soirée le cabot déclara :

— Mes excellents copains, c'est à la vie et à la mort. D'ici trois jours — j'espère même deux jours, car Sary sera expéditif en reconnaissance de l'argent que je lui ai souvent emprunté et jamais rendu — je serai définitivement parmi vous et les affaires de l'Alhambra iront aussitôt d'une façon merveilleuse. M. Boiget fera fortune, on doublera vos appointements, et vous m'élèverez une statue à ma mort, à moins que je vive plus longtemps que vous, ce qui est très probable. C'est donc sans adieu que je vous quitte pour aller coucher avec Elvyre, ce qui est le plus sombre de mon histoire, j'en conviens. Mais voilà, la vie a de ces sinistres nécessités !...

Sur ce, il sortit avec sa toupie, tandis que, pouffant, tout le monde criait :

— A bientôt, Ricaudet !

— C'est un bon zigue ! dit Albert. Sary, arrange ça, hein !

— Par exemple, il a oublié de payer ses deux grogs ! signala Madame Véga, à qui de semblables détails n'échappaient point.

Comme tout le monde était égayé on trouva le fait très drôle, et on en rigola au lieu d'en concevoir ombrage. Baudour, dont c'était la tournée, paya les deux grogs sans se faire tirer l'oreille.

Monsieur Boiget se récria une demi-heure durant. Comment ! encore un artiste ! Mais la troupe était deux fois trop nombreuse déjà ! On avait pris gageure de le ruiner ! Qu'avait-on besoin d'engager ce Ricaudet, sans doute une croûte !... Une exploitation en règle, quoi !

Mais Sary grogna un peu, jura beaucoup, bouda cinq minutes, et M. Boiget céda. Il signa l'engagement de Ricaudet, à cent cinquante francs par mois, — mais comme il ne voulait pas se mettre mal avec les correspondants, M. Boiget, — il ne voulut pas engager le cabot sans qu'il passât par l'intermédiaire d'un agent parisien. Ce qui fut fait. Ricaudet perdit ainsi soixante-quinze francs sur ses émoluments du premier mois, et en fut encore trop

heureux, après avoir trimé la misère si longtemps.

Quand il tint son engagement signé et paraphé, il se rendit au « Domino » et but tant de genièvre qu'il en fut très saoul. Puis il rentra rue des Bouchers, chez Elvyre.

La femme aux chicots se peinturlurait le visage pour le soir. Elle était devant la glace de son lavabo éclopé et se chatouillait les joues avec une patte de lapin, puis prenait une houppette et se tamponnait de la tête au cou, tout enfarinée de poudre grasse.

Juponnée seulement, elle laissait voir son corset de soie noire, usé, des morceaux de chemise suant jaune sous les aisselles, — et beaucoup de chair molle, fanée. — Guilleret, pomponné par l'alcool, Ricaudet s'approcha, la chiffonna en lutinant, puis, soudain, les yeux sur le linge sale :

— Halte-là !... La Providence met devant mes yeux des choses qui me rappellent à la sagesse ! Madame, je dois vous faire mes révélations...

Il alluma sa cigarette. Déconcertée, la

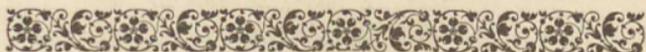
femme baissait et défripait d'un coup de main ses jupes. Ricaudet continua :

— Le Destin, madame, m'a donc appelé à un sort nouveau. J'ai en poche un engagement qui me réintègre dans les fonctions honorables que j'occupais autrefois et que des moments de gêne — oh ! ça peut arriver à tout le monde ! — m'ont forcé d'abandonner.

» La dignité m'oblige donc de tenir ma position et de ne pas me compromettre. Je suis dans la nécessité de vous lâcher, pour occuper correctement mon rang... Mais, comme je suis une bonne âme, j'avais l'intention de vous donner une dernière fois ce que, dans mon monde, on appelle de l'amour, et ce que vous appelez autrement... Je voulais vous laisser cette suprême satisfaction, et un humide souvenir de moi, que vous aimâtes si violemment. Malheureusement pour vous, de tristes réalités m'ont enlevé le courage qu'il me fallait pour cela... Je le regrette... Maintenant, croyez que j'aurai la délicatesse de ne jamais inciter votre reconnaissance en vous rappelant l'honneur que je vous ai fait de concubiner

avec vous pendant près de trois semaines. Adieu, madame ! Faites mes amitiés à Pitou que je ne vois pas près de nous en ce moment douloureux !...

Il s'inclina à la mousquetaire, cambra les reins et sortit, laissant la pauvre fille toute stupide et décontenancée.



IV.

SACREBLEU!... ah! sacrebleu!... nous sommes propres!... nous voilà propres!...

Monsieur Boiget, le directeur de l'Alhambra, un petit homme court et replet, correct, toujours le menton bleu, rasé de frais, une grosse chaîne d'or sur le ventre, les cheveux lisses, — un vrai type de Bordenave, — semblait abattu sur sa chaise, fondant dans sa graisse, avec l'apparence d'un profond découragement.

En revanche, Sary arpentait la petite place directoriale comme un fauve en cage,

les mains dans les poches, les dents serrées par une colère lui crispant la face.

— Ce sale chameau !... ce sale chameau !... répétait-il. Ah ! le chameau !...

Berville avait tenu sa promesse et jouait un joli tour à la direction, pour se venger de Sary. *Patrie* devait passer après-demain : de grandes affiches en couleur, écarlatant les murs de la ville, annonçaient la première pour samedi irrévocablement. Et la location marchait bien, la salle serait bondée. Or, ce matin, en arrivant au théâtre, M. Boiget avait trouvé une lettre de Berville lui annonçant qu'elle partait pour Nice avec une troupe en tournée, et engageant la direction à se passer d'elle ! Le duc d'Albe restait sans fille ! Une catastrophe, quoi ! une catastrophe !... Après s'être, une heure durant, arraché les cheveux, M. Boiget était pantelant, désespéré, la tête folle.

— Et c'est après demain ! c'est après demain !... Ah ! nous voilà propres !

Sary, la rage au cœur, avait un mépris pour cette fripouille affalée là, ne produisant que des lamentations, des plaintes,

des geignements puérils, et ne trouvant en lui pas même l'énergie de la colère. Cependant, il s'avouait vaincu aussi, ne trouvant pas de remède pour débrouiller la situation. On avait déjà envoyé six télégrammes, réponse payée, en province : réponses nulles. Pas une ingénuité qui eût *Patrie* à son répertoire ou qui se sentît le poil de jouer la pièce demain. C'était la guigne !

— Et la location qui marche !... la location qui marche si bien !... Nous sommes propres, nous sommes propres ! répétait obstinément M. Boiget.

Et, brusquement, dans un éclat de désespérance :

— Enfin, il n'y a pas à dire, mais il faut jouer quand même... sans le rôle, au besoin...

Sary s'impatiait :

— Voyons, ne dites pas de bêtises... Soyons sérieux... Il faut jouer, soit, c'est mon avis... Mais, fichtre ! vous ne pouvez pas supprimer le rôle... C'est de la folie... Monter *Patrie* ainsi !... Ah ! non, tenez, non, là ! Je m'en fous les ripatons, moi

alors... Je ne veux pas me rendre ridicule!

Mais M. Boiget, affolé, secouant tout son petit corps, gigottant de ses bras courts, crispant ses mains grasses terminées en boudins :

— C'est très beau, tout ça ! Je ne peux pas perdre cette première, moi ! remettre encore, remettre encore !... Perdre mes affiches, mon loyer... Jetez-moi sur la paille, du coup ! Mangez-moi la laine !...

— Est-ce que j'en peux quelque chose ? grogna Sary.

Une envie furieuse le prenait de planter là, net, son petit directeur, de filer, abandonnant le tout, irrité déjà par le travail excessif mené depuis quinze jours, la mise en scène détaillée de ce long drame, les colères successives dont il s'était mangé le sang d'heure en heure. Le vase débordait ; le départ de Berville, c'était la goutte chassant le plein-bords ; une fureur sourde, contenue, grondait en lui.

Un toc-toc timide frappa la porte.

— Entrez ! cria Boiget.

C'était Chaltin ; à peine dans le bureau, il vit, d'un coup d'œil, qu'il soufflait un

vent d'orage. Emporté, durant sa carrière, dans bien des épaves directoriales livrées au flot de la faillite ou autres naufrages théâtraux, il en avait vu, de ces scènes; il lui fallait peu pour juger...

— Monsieur le Directeur, fit-il, très correct, le chapeau à la main, et restant sur le pas de la porte, — j'étais venu aux acomptes... mais si je déränge... je repasserai plus tard...

— Acomptes!... Ah! mon ami!... Cataclysme... Catastrophe!... lamenta Boiget dans l'expansion de sa douleur.

Chaltin se pinça les lèvres; c'était donc vrai? Il allait encore une fois se trouver pris dans une exploitation mauvaise. Mais qui aurait cru?... L'Alhambra faisait salle comble presque tous les jours... C'était incroyable!

— Mais entrez!... entrez donc!... venez mon ami!... combien voulez-vous?... Catastrophe, vous dis-je, catastrophe!...

Ce fut Sary qui expliqua enfin la situation, tandis que Boiget, larmoyant, alignait des louis d'or et préparait le livre d'acomptes où Chaltin apposerait sa signature.

— Comment, elle est partie!... exclamait ce dernier.

Son honnêteté se refusait à croire que cela fût possible. Que n'avait-il vu, cependant, de délicatesses semblables! Et, quand même, il se rebiffait à l'idée d'une méchanceté de ce calibre. Vrai, c'était une crasse inconcevable! On ne faisait pas des choses pareilles! Quelle honte!

— Ah! nous sommes propres! nous sommes propres!... disait toujours Boiget, la tête penchée, les yeux fixés sur son or.

Chaltin cependant était devenu tout à coup pensif. Il semblait qu'une lutte de considération se fit en lui. Son visage avait pris un aspect dur; — il restait droit planté, dans cette attitude militaire qui lui était propre, mais avec je ne sais quoi décelant une indécision obsédante. Sary l'observait.

Puis, brusquement, Chaltin déclara :

— Si vous voulez, ma fille tiendra le rôle...

— Votre fille!...

Une stupéfaction immobilisait Boiget.

Sary, prompt à saisir, avait eu un mouvement.

— Oui, fit Chaltin, pour vous éviter ces ennuis... Moi, je n'y tiens pas du tout. Elle est destinée à chanter l'opéra... c'est un début bizarre... Mais pour vous tirer d'embarras... Enfin... là. Voilà. J'ai dit : ma parole reste. Elle répétera demain, et demain soir elle saura, je vous garantis...

Un épanouissement de joie éclatait sur la face bouffie de Boiget : il se leva, exagérant sa reconnaissance en une expansion bruyante, serrant la main de Chaltin avec effusion, comme si l'autre l'eût tiré du précipice.

— Oh! mon ami... Oh! vous êtes un noble cœur!... Comment vous exprimer?.. Tenez, la reconnaissance me paralyse!... C'est à la vie à la mort... vous savez!... Merci, mon cher ami... merci!... J'ai toujours dit que vous étiez le meilleur de mes pensionnaires!...

— C'est pas la peine! c'est pas la peine!.. disait Chaltin, ennuyé par ces manifestations, dégageant sa main des pattes grasses de son directeur.

Sary, lui, se frottait les battoirs, avec un soulagement énorme.

— Ah! ce Chaltin!... ce N... de D... de Chaltin!... Tiens! tu es un homme, mon vieux!... C'est égal, tu es un homme!

Toujours froid, Chaltin s'était avancé à la table; il prit l'argent, signa le livre et sortit. Boiget le reconduisait, obséquieux, parlant avec volubilité, mêlant tout, prononçant les mots de « gratification », « succès, » multipliant ses « merci, cher ami! encore une fois merci! » dans une dégoulinée de chaude salive lui écumant les lèvres. Du bureau, Sary cria :

— Entendu, hein! ma vieille!.. Amène-nous demain ta fille!

Ici Chaltin s'arrêta net, et revint à Sary. Et il lui dit, très simplement :

— Ah! dis donc, tu sais... ma fille n'est pas bégueule... Elle n'est pas élevée comme ça... Elle a tout lu... C'est une femme! Seulement tu seras poli avec elle, tu entends, très poli... Conclu, hein?

Et il s'en alla sur ce mot.

Ah! pour sûr, cela ne lui souriait guère, à M. Chaltin, cette combinaison par lui

dénouée. Il ne savait même trop comment sa sœur l'accepterait. Ce serait un chagrin, assurément. Leur rêve, longtemps caressé, avait été de voir débiter Marguerite au théâtre de la Monnaie, dans cette aristocratie théâtrale si suggestive. Souvent, à table, Chaltin avait un bonheur sans pareil à donner à ce rêve une forme tangible, à le définir tout haut. Il se calait alors dans sa vieille chaise, et, réjoui, avec un attendrissement dans les yeux, il commençait, toujours de la même façon :

— Quand nous serons vieux et usés...

Madame Chaltin, du coup, se fâchait en riant, et Marguerite, secrètement heureuse tout de même, à l'audition de la vieille légende du père, écoutait.

— Mais si ! mais si ! disait Chaltin. Nous serons vieux et usés, pour sûr. Ça ne dure pas la jeunesse ! D'abord, nous marchons sur les quarante, c'est le déclin... au théâtre surtout...

— Tais-toi donc ! Je ne veux pas être vieille, moi !

Il souriait un peu, avec un hochement de tête, et continuait :

— ... Quand nous serons vieux et usés, nous n'aurons plus que notre petite pension, nos douze cents francs annuels, pour vivre tout doucement... comme de vieux chiens que nous serons... Et tout notre bonheur sera d'aller à la Monnaie, à deux, toi, ma vieille sœur, avec un grand châle rouge, et moi avec une buse rapée... Nous nous installerons dans un coin du paradis, car les autres places coûteront trop cher pour notre bourse, et nous verrons Marguerite dans toute la splendeur de son succès, choyée, fêtée, applaudie... Ça remuera nos vieux cœurs...

— Allons, veux-tu te taire, criait la sœur avec de grosses larmes dans les yeux.

— Tu es fou, papa, interrompait à son tour Marguerite. Quand je serai à la Monnaie, comme tu dis, et que je gagnerai beaucoup d'argent, vous vivrez bien, et je vous achèterai une petite maison...

Elle disait cela très vite, avec une flamme de belle conviction. D'ailleurs, très sérieuse, ayant assisté à toutes les phases de cette lutte pour la vie, plus aride au théâtre que partout ailleurs, et dans laquelle père et

mère Chaltin avaient reçu des chocs si durs, Marguerite avait une précoce netteté de vues dans les choses de la vie pratique. Et, naguère gamine encore, elle supputait déjà longuement, mûrement, les gains éventuels de sa carrière artistique, évaluant des bénéfices probables aux taux logiques, les oreilles toujours aux écoutes, sachant très bien ce que se payait le moindre et le plus gros emploi au théâtre. Des nuits entières, elle imaginait, arrangeait sagement une existence future, tenant compte très bien des côtés problématiques de ses calculs, ne bâtissant point de châteaux en Espagne, prévoyant même des déboires, — mais n'en gardant pas moins de juvéniles espérances, une foi courageuse en l'avenir. En bonne fille, elle nourrissait surtout l'ardent désir de rendre heureux plus tard, d'entourer de soins ceux-là dont elle comprenait les sacrifices; elle rêvait pour elle-même la gloire, pour eux les satisfactions matérielles. Et, de jour en jour, elle se sentait approcher, à pas lents, mais sûrs, de la réalité; douée au reste, ayant la mémoire, une mémoire merveilleuse, le

sentiment de la scène, une voix ample et sympathique admirablement travaillée, elle acceptait, au Conservatoire, les encouragements admiratifs de ses professeurs, qui sentaient en elle une artiste de taille, et se pâmaient devant ses progrès constants.

Certes, les Chaltin étaient heureux, fort heureux... Mais, il y a deux mois, un petit nuage était cependant venu assombrir le miroir de cette paix patriarcale, et il y avait eu des troubles. Marguerite avait aimé, elle aimait...

Le plus grand des sentiments, — comme le définissait Chaltin, — avait tout à coup jailli dans ce jeune cœur avec une fougue irrésistible. C'était le sang méridional, un patrimoine de famille, qui parlait. Marguerite adorait un jeune peintre de talent, qui connaissait Boiget, et qui, un jour, avait été présenté à la famille Chaltin tout banalement dans la rue. Mais on avait causé, et, dame! c'était l'histoire de tous les jours et de partout, l'inexplicable accord des sexes, le résultat de sympathies naissant dans l'aurore des enthousiasmes communs. C'était aussi, en ce cas précis, le tradition-

nel coup de foudre de la légende amoureuse. Jules Destrais était un garçon solide, mettant dans la flamme de ses grands yeux les reflets d'une intelligence aiguisée. Marguerite était une jolie fille, très mignonne, faite de grâce et de finesse. Tous deux avaient la grandeur des illusions non encore trop déflorées par la décevante brutalité de l'existence : ils complétaient leurs goûts, admiraient leurs désirs et s'admiraient eux-mêmes, mutuellement. C'était fatal ; des regards longs, longs, sous des cils soyeux, avaient allumé les poudres...

Etait-ce la fatalité aussi qui les avait fait se rencontrer tous les jours, tandis que Chaltin ramenait Marguerite du Conservatoire?... Bref, un jour l'aveu était venu secouer le père comme une claque. Jules Destrais avait parlé. Marguerite aussi. Et Chaltin était resté tout bête, ne trouvant pas trop à répondre, fort saisi, strangulé pas la surprise et l'émotion.

Sa sœur avait pleuré, sans savoir pourquoi, cent mille pensées se heurtant en son cerveau. Mais elle avait dit simplement :

— Enfin, s'ils s'aiment!... Eh bien qu'ils

s'aiment!... On ne peut pas empêcher ça.

Un bizarre sentiment de jalousie était né alors en Chaltin. Le père aurait voulu peut-être reprendre ses droits. Mais quoi, toujours la fatalité! Il la connaissait, cette vieille fatalité! Et il s'était soumis, mordant parfois une larme dans sa moustache, mais très affectueux pour l'amoureux de sa fille.

Depuis deux mois, le jeune homme venait régulièrement chez eux. Et c'était l'immortelle romance des jeunes âmes, chantant l'alleluia des belles amours. Jules et Marguerite mordaient à pleines dents au fruit savoureux des fiançailles, voyant accroître chaque jour d'ailleurs, par une estime réciproque, leur sentiment. La sœur de Chaltin, avec sa candeur rudimentaire, les contemplait, les couvait de l'œil, attendrie, évoquant des ressouvenances de sa prime jeunesse, avec le dondon de la poule qui protège ses poussins de l'aile. Chaltin, lui, restait un peu défiant, et froid par nature. Mais, peu à peu, tout de même, il avait pris en amitié Jules Destrais, fier aussi de son talent, heureux de ce que le jeune homme,

avec ses vingt-quatre ans, se fût déjà fait remarquer, qu'on eût parlé de lui. Et il se répétait :

— Au moins, c'est « quelqu'un »!... c'est « quelqu'un »!

Ce « quelqu'un » lui disait tout.

Pourtant, un soir, tandis que les amoureux roucoulaient et que madame Chaltin était absorbée par l'étude de sa brochure, brusquement le père avait levé la tête, comme mu par un ressort, l'esprit traversé d'une idée, et s'adressant à Jules :

— Voyons... je n'avais pas encore songé à ça... mais vos parents?...

Cette phrase résumait la houle des pressentiments qui surgissaient tout à coup en lui.

Madame Chaltin avait aussi levé la tête, et elle répéta, saisie de même :

— Au fait! c'est vrai! vos parents!...

Jules Destrais, un peu décontenancé, affirma :

— Oh! mes parents... ils se décideront... Je n'en ai pas encore parlé, à vrai dire... Mais pour sûr ils diront oui...

— Puisqu'ils s'aiment! fit naïvement madame Chaltin.

Mais son frère s'était levé, une inquiétude sur le visage.

— Ils diront oui... ils diront oui...

Puis, s'arrêtant net :

— C'est que je ne les connais pas, tes parents!...

Un silence pesa, durant lequel Chaltin fit le tour de la chambre, les mains en poche. La sœur restait pensive; Marguerite et Jules avaient un ennui dans les yeux.

— Vois-tu, déclara Chaltin, la voix sèche, un peu altérée, je ne comprends pas que je n'aie pas songé à ça... Nous sommes du théâtre, nous, il ne faut pas l'oublier! Tes parents sont de la bourgeoisie... Ce sont deux mondes. Il y a contre nous encore la vieille haine des races passées, de l'autre siècle. . Nous sommes toujours des parias, des chiens... Nous sommes du théâtre enfin!... C'est que je connais ça, moi, jeune homme! Tu ne sais pas ce que j'ai souffert pour épouser ma pauvre femme défunte, ce que cela a traîné avant que je l'aie enfin!

C'est qu'elle était aussi de la bourgeoisie, elle!... Une toute petite bourgeoisie cependant... de petits commerçants, tout petits... hein, Mathilde!... Tu te souviens? Je t'ai conté tout ça à cette époque!...

La sœur affirmait de la tête, et lui s'animait, une rancœur du passé lui venant, de vieilles cendres des douleurs d'autrefois se ranimant en lui.

— Les gens de théâtre, quoi qu'on en dise, sont toujours, encore toujours, l'objet du mépris des bourgeois. On ne nous prend, nous autres, ni comme sortant du peuple, ni comme sortant du tiers état... Autrefois nous ne pouvions pas être chrétiens; aujourd'hui nous ne pouvons pas être respectables... Nous sommes dans le cloaque, nous sommes dans la fange!... Nous sommes des artistes, quoi!...

— Oh!... oh!... protesta Jules.

— Tant que tu veux! Mais je sais ce que je dis... Pourtant, moi qui te parle, j'ai toujours été honnête, autrement que bien d'autres, de la bourgeoisie, mais que je méprise!... Et ma femme, ma pauvre femme se tenait autrement, tu sais... que

toutes celles, avec chevaux, voitures et laquais, cependant, qui trompent leurs maris... ce qui n'empêche qu'il devait se trouver des gens « comme il faut » pour la traiter de fille...

— Oh! monsieur Chaltin!...

FR.

— Moi, je ne me fais pas illusion... J'ai ma conscience, voilà tout... Tu sais, mon ami, je suis franc-maçon... Il faut être rudement probe et honnête, quand on est comédien, pour être affilié!... Je suis franc-maçon... C'est assez dire... Mais je n'ignore pas ce qu'on pense de nous tous... je n'ignore pas que l'on fait endosser aux honnêtes les actes de ceux qui ne le sont pas... C'est comme si nous, nous, les chiens, nous disions que tous les bourgeois sont des voleurs, parce qu'il y a parmi eux des financiers véreux, des escrocs, et souvent des assassins... Comme si nous disions que toutes les femmes de la bourgeoisie sont des courtisanes parce que la moitié d'entre elles sont adultères... Les conventions sociales!...

Cela éclatait : Chaltin parlait là, dans la petite chambre, comme il eût parlé à une

tribune publique, plaidant pour l'honneur de sa caste, exhalant en ce plaidoyer impromptu, provoqué par les circonstances, toutes les haines accumulées d'humiliations fièrement subies, toutes les réflexions philosophiques ayant souventefois agité son crâne de penseur et d'homme droit.

Jules Destrais écoutait; Marguerite avait un pli dur au front. Elle en était aussi, elle, du cloaque... C'était vrai, pourtant!

— Mon ami, conclut Chaltin, il faut que je voie tes parents... il n'y a pas à dire. Et comme je n'ai pas à aller à eux, ils viendront à moi... Ou je ferai la moitié du chemin. Arrange ça.

Et il n'en parla plus.

Dans tout cela, lui et sa sœur ne songèrent même pas un instant que cet amour de Marguerite était la destruction de toutes leurs espérances. Ils en faisaient le sacrifice sans penser, vierges d'égoïsme. Ils ne se disaient point que la petite maison de Marguerite — cette petite maison qui devait être bien à eux! — appartiendrait maintenant à un autre, si elle existait un jour. Une seule fois, un petit regret —

oh ! perceptible à peine — avait surgi du choc des idées, dans une conversation entre les deux. Chaltin l'avait chassé bien vite, ce regret, par une phrase, qui était le *de profundis* des rêves caressés .

— Oh ! ce ne serait pas digne de compter sur ses enfants... Nous aurons toujours bien des engagements jusqu'à l'heure de notre pension. Et puis on vivra tranquilles...

— Tiens ! avait riposté madame Chaltin, nous ne songeons pas à exploiter Marguerite !...

On avait fermé ce chapitre, d'un accord tacite, pour n'y plus revenir.

Il était bien entendu, du reste, que Marguerite ne ferait pas de théâtre étant mariée. Sa tante le désirait surtout.

— C'est bien trop horrible, le théâtre, disait-elle.

Seulement, la petite, comme on la désignait toujours, parfairait jusque dans les dernières limites son éducation artistique au Conservatoire, coûte que coûte.

— C'est la seule dot que je puisse lui donner, dit Chaltin à Jules. Il faudra bien t'en contenter, mon ami. Moi, j'aurai

fait ce que j'aurai pu... Et si jamais tu es dans la débine, ça servira, tu verras... C'est de l'or, ça, au fond... Et cela en coûte aussi, d'ailleurs...

Ces choses le faisaient réfléchir des heures, longuement, quand il avait fini d'étudier ses rôles. Que deviendrait sa fille plus tard? Pauvre Marguerite! on l'aimait tant!

Chaltin était surtout malheureux parce que Destrais appartenait à une famille odieusement catholique. Son père poussait ses convictions jusqu'au fanatisme. Et l'amour-propre philosophique de Chaltin, athée, intransigeant, était blessé douloureusement à la pensée qu'il faudrait laisser passer sa fille par l'église.

Quand il eut quitté Boiget et Sary, laissant entre eux le calme d'une difficulté surmontée, Chaltin fila d'un pas rapide, un peu fiévreux, dans la hâte de rentrer chez lui pour annoncer la nouvelle, voulant en finir de suite.

Les quatre étages lui pesèrent lourd; il arriva enfin. Madame Chaltin cuisinait avec Marguerite, et il y avait, emplissant

l'appartement, allant jusqu'au palier, une insinuante odeur d'étuve, pleine de promesses, réconfortante.

Il raconta la chose sans tergiverser, en homme qui ne prise pas les détours et les circonlocutions. Maman, comme l'appelait Marguerite, écoutait, les mains aux hanches, se dérangeant à peine pour veiller à la marmite qui chutait là, sur le feu, envoyant au plafond des bouffées de vapeur chaude. Marguerite s'était mise les coudes sur la table, devant Chaltin, et écoutait aussi, les yeux brillants d'une joie mal dissimulée, et elle cria :

— Enfin ! je vais débiter !

Elle claquait de ses petites mains fines, très en gaité.

— Pour demain !... Mais tu n'as pas pensé, Chaltin ! .. C'est long, ce rôle ! disait la sœur.

— Ne t'inquiète pas, maman ! ce sera su, affirmait Marguerite.

— Oh ! quant à moi, ça ne me fait pas peur, déclara Chaltin... Je suis bien sûr qu'elle saura. Je la connais. Ce n'est pas notre vieille mémoire à nous....

De suite la jeune fille s'était enfermée dans sa chambre, — et, jusqu'au soir, elle ne bougea point de là, sinon pour prendre ses repas, durant lesquels la brochure de *Patrie*, ouverte, gisait encore à côté de son assiette. Le frère et la sœur s'envoyaient des coups d'œil significatifs, se cognaient du coude, fiers, en leur for, de la voir ainsi fiévreuse à la besogne, y mettant toute sa force intellectuelle ; et ce fut bien autre chose encore quand, vers huit heures, après le souper, tandis que Jules Destrais venait d'entrer, elle répéta les trois quarts du rôle, mot pour mot ! Chaltin, la brochure en main, donnait les répliques avec admiration, et sa sœur, le visage épanoui, se rengorgeait d'instinct, dans la contemplation de sa fille adoptive.

Mais le jeune homme, lui, avait une tristesse confuse dans le regard, et restait soucieux comme à la crainte de quelque peine immense qui viendrait les frapper tous, — s'ingéniant à légitimer ses terreurs puérides. Au fond de tout cela, il y avait surtout les prémisses de la jalousie qui lui mordaient le cœur. Il souffrait de la pensée

que, demain déjà, Marguerite risquerait de s'entacher à la compromission louche des coulisses, ouïrait les potins interlopes de son monde, prendrait la teinte générale, peut-être, et se verrait en butte aux audaces des cabots cirés. Dans son imagination ces audaces prenaient des proportions outrées. Et il ne fut rasséréiné que lorsque Chaltin lui eut dit :

— Tu viendras la voir répéter, hein?... On te laissera passer. Je te présenterai comme le fiancé de Marguerite...

— Oh! Boiget est mon ami; j'aurais pu passer quand même.

Il ajouta :

— Ce ne sera pas la première fois! pensant aux fredaines passées, aux intrigues commencées dans les coulisses, derrière les piliers, et dénouées dans des alcôves de tous linges.

Mais tout de même, la phrase de Chaltin, spontanément jetée au courant de la conversation, l'avait débarrassé d'un poids. Et on se quitta de bonne humeur.

Marguerite fut tôt levée, les paupières battues, après avoir passé la nuit dans

l'étude. Deux bougies de cire s'étaient fondues toutes, cependant que, plongée dans *Patrie*, elle redisait mot à mot le sardou-tisme pédant de la brochure, — imaginant déjà des effets, ménageant les intonations exclamatives du rôle. Et elle avait pensé à tout, à sa toilette, au maquillage, — absorbée, par instants de lassitude, en des visions scéniques du personnage qu'elle aurait à incarner. Marguerite avait entrevu également le succès, — percevant des houles de claque, des tonnerres d'applaudissements qui l'étourdissaient de vertige.

Quelle satisfaction d'elle-même, quelle fierté la faisait marcher raide dans la rue, tandis qu'elle se rendait à la répétition en compagnie des siens ! Il lui paraissait que son importance devait se faire lire à tous les yeux, que cette foule indifférente, la côtoyant au passage, devait se prendre d'un certain respect pour elle qui sortait de l'inaction pour tenir enfin sa place au foyer du travail commun, dans la grande machine humaine.

Monsieur Boiget se précipita quand il les vit, empressé comme jamais. Et ce fut

avec le germe de sa petite conscience de soi que Marguerite accueillit ses compliments, flattée.

— Je vous remercie, Mademoiselle, de votre précieux concours ! Vous sauvez le théâtre, vous..... dévouement..... gratitude..... admiration.. ..

Les mots finissaient par se brouiller sous l'effort de sa langue épaisse, et il se multipliait en genuflexions.

Sary s'était approché également et remerciait en termes rudes. Mais il examinait Marguerite, curieusement, — évidemment frappé par la grâce joliette de la jeune fille. Sa stupéfaction augmenta pendant que l'on répétait ; tout le monde observait d'ailleurs, et ces dames reconnaissaient que « la nouvelle » était épatante. Marguerite comprenait les moindres détails de mise en scène avec une perception rare, — trouvant d'elle-même, par instinct de la planche, des mouvements notés au cahier de Sary, disant juste. Sary n'eut à se fâcher qu'une fois d'un excès de zèle. La « petite » s'était permis une observation à une partenaire, — observation timide au reste, et

juste au fond, mais que le régisseur ne pouvait admettre.

— Mille millions! pas de ça, Mademoiselle, pas de ça!... Je suis là pour parler, moi... Et personne d'autre.

Chaltin approuvait du geste.

Ah! cette première répétition, cette entrée dans la fournaise théâtrale! Elle s'en souvint longtemps, gardant l'incrustation pénétrante des divers sentiments qui l'avaient assailli dans ce milieu presque inconnu d'elle : et jamais les aveux monotones et toujours neufs, mille fois reprisés, qui se murmurèrent à gauche de la scène entre elle et Jules Destrais, n'eurent plus de charme! Dans l'atmosphère bizarre où ils se trouvaient, avec la gêne de l'entourage, sur cette grande scène nue et triste, leur aventure prenait ils ne savaient quoi de plus tendre, au ton d'un léger mystère trompé, en de violents contrastes, par des rappels intransitoires à la réalité. Mais cette réalité elle-même, dans sa fraîcheur de nouveauté, induisait Marguerite en des sentiments étranges, mal définis, qui la laissaient indécise et délicieusement im-

pressionnée. Puis, devant Jules, elle se trouvait si heureuse, si fièrement heureuse dans sa supériorité du présent à la veille. — Chaltin et sa sœur en scène, les deux amoureux, à l'écart, silhouettes en un coin sombre, palpitaient d'émoi, reprenaient la vieille chanson des jeunesses éprises.

On parlait, plus loin, naturellement. Un mot de Chaltin avait suffi pour éclairer la petite chapelle dans le grand temple. Madame Véga avait déjà développé des théories révolutionnaires sur le mariage des artistes, disant que c'était un malheur pour la petite, un malheur d'autant plus grand qu'elle avait « du poil », qu'elle arriverait.

— Peuh ! c'est à voir, si elle arrivera, déclarait Madame Léonce.

— Ah ! moi, je suis juste, sentencia Madame Véga. Il n'y a pas à dire, la petite va bien. Elle a étudié ça depuis hier. C'est un tour de force... En outre elle dit bien... et elle n'est pas gênée...

Mais Jane, la grande coquette, s'était interposée :

— Un tour de force ! Vous me faites rire ! Tenez, moi, à Constantine, j'ai fait bien autre chose.....

Ce fut le signal des propos marseillais. Chacun avait fait plus fort que son voisin : ils trouvaient dans le sac inépuisable de leur bagoût des anecdotes improvisées, se contredisant par-ci par-là, mais bast!... Tout ça s'était passé il y a du temps déjà, et l'on pouvait bien se tromper sur des questions de détail.

Madame Véga n'en maintenait pas moins que les femmes de théâtre ne devaient pas se marier si elles avaient quelque chose dans le ventre, sinon avec des acteurs, et encore, on se gêne tous les deux alors... Il faut trouver des engagements dans le même théâtre, ce qui n'est pas toujours facile. Et puis, les directeurs en profitent... Il faut passer par leurs fourches caudines, sous peine d'être séparés.

— Eh bien ! on se sépare ! dit Albert.

— C'est pas la peine de se marier, alors ; si c'est pour un temps seulement, on trouve bien moyen... sans passer devant M. le maire, riposta Madame Véga.

Ricaudet, à qui l'on avait confié une panne dans *Patrie*, était du même avis, appuyait ferme Madame Véga. Des mariages !

Ah! mince! N'en fallait pas!... Et il émettait des aphorismes à sa façon, pêchés un peu partout : « Le mariage, c'est l'association de deux haleines puantes. » — « Le mariage, c'est la mise en commun des malpropretés d'un homme et d'une femme! » — « Le mariage, c'est le suicide inconscient, etc. »

Ce fut Baudour, le troisième rôle, le compère le plus jovial qui se pût trouver, à la ville, et le traître le plus sombre qui se pût découvrir, au théâtre, — qui trancha la question :

— Tout ça, dit-il, c'est des carabistouilles! Moi je suis pour l'amour libre, dans toutes les classes de la société.

On se récria, ces dames surtout. L'amour libre! Oh! fi! quelle horeur! Aucune ne songea un seul instant qu'elles toutes, qui étaient là, ne pratiquaient que cet amour, et qu'elles s'en trouvaient bien, en somme.

— Va-t-on fermer sa gueule? cent tonnerres! hurla Sary, comme les murmures de la conversation, s'échauffant à mesure, commençaient à se faire trop bruyants.

Le silence plana peu. Car une petite

figurante, à la frimousse chiffonnée, tisonna le brasier par une phrase :

— Ah! mince! mais je le reconnais, l'amoureux à la petite! C'est Jules, c'est mon ancien!

Du coup, les langues reprirent leur train. Ah! c'était un ancien? Comment était-il dans l'intimité? Gentil garçon? Oui, il en avait l'air, vraiment, avec ses yeux taillés en amandes et son air langoureux... Est-ce qu'il était bien en fonds?...

— Oh! fit la figurante, il était large, mais pas toujours riche!

Et elle raconta que son père le tenait ferme. Un jour, ce père qui était un grand vieux, avec une barbe blanche et des yeux méchants, les avait rencontrés et avait fait une scène à Jules parce qu'il s'affichait avec des femmes! Pensez donc! un garçon de vingt-quatre ans; si c'était pas à pouffer de rire! Mais elle l'avait rudement retapé, le vieux, dans les hauts prix!

Peu à peu, des renseignements plus intimes circulèrent. Pauline, faisant battre les ailes de son nez parisien, ouvert à la pluie, déshabillait Jules Destrais. Un lapin,

assurément! Passionné! Oh! mes enfants, passionné! On n'aurait jamais dit ça, à le voir ainsi, hein? un peu frêle, légèrement féminin. Mais voilà, ce sont ceux-là les bons coqs. Quand il était tout nu, on était étonné: il était très solide! Et puis, il était aimable...

— Cochon? dit Madame Véga.

Cette interrogation lui était partie presque sans qu'elle le voulût, tant elle était absorbée par les révélations particulières de Pauline. Des rires perlèrent. Ah! cette madame Véga, comme elle se trahissait! Elle avait dû en faire autrefois!

— Autrefois! autrefois! protestait la duègne, pincée, l'amour-propre piqué.

Ricaudet, sur ce, reprit la parole et déclara sournoisement que plus les marmites étaient vieilles, plus elles voulaient servir.

Madame Véga roula des yeux colères, mais on entendit tonner encore Sary. Il se fâchait tout de bon cette fois, et décidément l'on se tut, car cela allait tourner mal.

Louise Berrand, mêlée au groupe, s'était tue. Elle considérait, de là, le profil perdu

des deux fiancés, Jules et Marguerite, s'estompant dans les fusains secs de la scène, à l'autre bout. Par bribes seulement lui parvenaient les conversations de son entourage ; elle s'absorbait, toute, dans une mélancolieuse concentration d'elle-même, et de ce couple jeune, aimable, s'aimant là-bas. Une soif de cette affection-là l'altérerait, un regret amer, profond, désespérant, de n'avoir pu, elle aussi, donner son cœur de la sorte. Son accouplement avec Sary lui apparaissait odieux à côté des attaches infiniment pures unissant cette jeune fille à ce jeune homme. Elle comprenait, certes, que tout cela finirait aussi, légitimement ou illégitimement, peu importe, selon les lois immuables de la genèse dont eux comme elle étaient de faibles manifestations : il y aurait, pour déparer leur immaculée adoration, l'inévitable retour aux volontés bêtes de la nature, une luxure charnelle de deux corps, le drame du rut, cause et effet de tout. Mais au moins auraient-ils eu, eux, l'ineffable poésie des sens, les illusions, les chimères, toute cette belle et sotte, grande

et ridicule préparation au sacrifice final. Pour la première fois, Louise mesura avec une tristesse telle l'étendue de son malheur — sa foi broyée sous le pilon du Destin, sa jeunesse meurtrie, tordue, râlante, sous l'étreinte sexuelle d'un homme qu'elle aimait éperdûment, et dont, hélas ! elle n'avait obtenu, elle n'obtiendrait jamais, que des tendresses brutales, le rapport bestial du mâle à la femelle.

Un soupir, un gros soupir lui gonfla la poitrine. Louise se leva, décidée à se remuer un peu, pour chasser ces torturantes pesées de mélancolie. Doucement elle se dégagea de ses compagnes, traversa le fond de la scène sur la pointe des pieds, frôla le mûr sale. . Elle avait besoin du grand jour, elle allait respirer à la porte, dehors, à pleins poumons — respirer l'hiver !

Comme elle se trouvait dans le couloir, elle vit, contre la muraille, une ombre sèche, anguleuse, petite, que secouaient des spasmes nerveux — et reconnut la calotte grecque du père Caverlat. Depuis le commencement de la répétition, on ne

l'avait pas entrevu, le vieux bonhomme.

Il avait paru juste à l'heure, pour dire :

— Allons! en schène... mesdames... en schène!... puis brusquement il avait disparu, sans qu'on s'en inquiétât, puisque sa présence n'était pas nécessaire, qu'il n'avait dans *Patrie* qu'un petit rôle.

Caverlat n'avait pas entendu venir Louise. Elle s'approcha. De face, il se trouvait précisément en pleine clarté blafarde d'un œil de bœuf ouvert dans la cloison, et ce jour triste d'hiver, traversant le carreau de vitre maté, allait mettre fort en relief les rides profondes de son visage moite,

Le père Caverlat sanglotait douloureusement, comme un enfant, et Louise fut frappée au cœur à la vue de ce septuagénaire exhalant ainsi la peine qui l'étouffait. Il s'appuyait de l'épaule droite contre le mur, et sa main froissait un papier, une lettre, dont l'enveloppe était tombée à terre.

— Eh bien, père Caverlat, qu'avez-vous donc ?

Il fut saisi. Il s'était retiré là pour qu'on ne le vît pas, pour ne pas faire étalage de

sa souffrance, manger seul son chagrin comme il le faisait depuis si longtemps déjà. Mais Louise avait parlé d'un ton si doux, avec sa voix moëlleuse, qu'une réaction s'opéra en lui. Pour elle, il jeta loin sa pudeur sauvage, n'éprouva plus le besoin de se cacher, et sanglotant plus fort, il essaya de parler :

— Ah !... mademoigelle !... mademoigelle !... Je... je... J'ai tant de chagrin !... Oh !...

Sa poitrine recroquevillée, amincie, tenue grotesquement, était épuisée sous les hoquets et il ne pouvait pas parler, laissant partir de petits souffles rauques, haletants et impuissants.

— Voyons, père Caverlat, voyons !... ne vous faites pas tant de chagrin... Calmez-vous, là... comme ça... et vous viendrez me raconter... Nous arrangerons ça, si c'est possible.

Elle parlait très doucement, l'avait pris sous le bras, et lui frottait la figure, cette vieille face ratatinée, avec son propre mouchoir. Un peintre eût fait, de ces deux êtres, dans cette position, la jeune fille

consolant le vieillard, le tableau le plus émouvant ; et l'œil de bœuf, qui les éclairait de son regard pâle, jetait un éclat de mysticisme sur la scène.

Ils allèrent au foyer des artistes, Louise le soutenant, lui marchant de son petit pas caduc, épuisé plus encore que de coutume.

Quand ils furent assis sur la banquette, Caverlat s'épancha. Il y a quelque vingt-cinq ans, il avait eu une liaison avec une actrice, et un fils lui en était né — un fils bien à lui, il en était sûr. Il l'avait reconnu. Après rupture avec sa maîtresse, comme il se faisait très vieux, tous les efforts de sa petite vie avaient servi à élever le gamin, qui n'avait jamais rien fait de bon et, âgé de vingt ans, avait fini par s'engager dans l'armée.

Depuis quatre ans qu'il portait l'uniforme, son livret militaire s'était noirci de punitions, malgré les supplications de son vieux père. Ce dernier faisait tout pour rendre à son enfant la vie agréable. Il avoua à Louise que depuis six mois il vivait même avec cinquante francs par

mois pour tout compte, envoyant le reste de ses appointements, quarante francs, à son fils, se privant de manger parfois pour nouer les bouts, et arrivant au spectacle le ventre vide.

Tout à l'heure, Caverlat avait trouvé une lettre à son adresse, chez le concierge. Sa main avait tremblé à la fois de joie et de crainte. C'était une missive de son fils ; mais Dieu sait ce qu'elle lui réservait. Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. Le drôle déclarait à son père qu'il désertait, étant sous le coup d'une traduction devant le conseil de guerre.

Chancelant, étourdi, Caverlat était monté, mais dans le couloir les forces lui avaient manqué, et c'était là que Louise l'avait trouvé, sanglotant et éperdu.

— Mon pauvre père Caverlat !... mon pauvre père Caverlat !... répétait Louise, des larmes pleins les yeux.

Il se taisait à présent : et sa tête branlante penchait vers le sol. La jeune fille comprenait tout ce que cette vieille âme avait été ravagée par le chagrin. Il y avait donc des victimes inévitablement livrées

au malheur ! Qu'avait-il fait, ce pauvre vieux comédien, paisible et silencieux, inoffensif et bon, pour souffrir de la sorte ?

— Enfin, père Caverlat, il faut vous faire une raison, voilà tout. Ne vous occupez plus de *lui*, laissez-le faire, et tout ira bien... Vous l'avez trop gâté. C'est votre faute.

— Je n'avais que lui... murmura le vieux.

C'est vrai. Louise comprenait cela. Après toute une vie de mépris, d'inquiétudes pour le lendemain, de jours sans pain et de nuits sans lit, ayant traîné le boulet implacable du cabotinage — arrivé à la vieillesse et toujours rejeté partout, ce petit homme ratatiné s'était attaché à une affection, s'y était accroché comme l'huître à son rocher. C'était sa consolation et sa dernière espérance ; il avait fini par en aimer même les déboires... C'était toute sa vie cela, et, brusquement, cela lui échappait, emporté par la bourrasque de l'ingratitude et de l'oubli. Il restait seul, avec ses soixante-dix ans !

— Enfin, père Caverlat, puis-je quelque chose pour vous ?

Et, timidement, avec hésitation :

— Si vous aviez besoin d'argent, par exemple !

Un nuage d'amertume passa sur son visage.

— De l'argent ! dit-il, de l'argent !... Je voudrais en avoir besoin... j'aurais encore mon fils alors... car ce serait pour lui... Mais il est parti ! je ne sais plus où il est... je ne sais plus !...

Un sanglot, mais un sanglot déchirant cette fois lui râla dans la gorge, et, laissant là Louise, Caverlat s'en fut. Elle le vit marcher plus vite avec sa carcasse voûtée, ses petites jambes sèches, la floche de son bonnet grec balançant secouée par ses hoquets, et donnant à ce vieillard navrant et sinistre, vivante personnification de la douleur et du découragement, quelque chose de lamentablement grotesque...

Louise, elle aussi, pleurait silencieusement...

Mais elle entendit le vacarme d'une fin de répétition, venant de la scène. Vivement

elle se sécha les yeux. Les artistes sortaient ; elle les voyait passer sous la lumière de l'œil-de-bœuf. La famille Chaltin sortit la dernière avec Jules Destrais.

Louise retrouva Sary sur la scène, accoudé sur sa table de régie, tout pensif. Et il dit haut, se parlant à soi :

— Oh ! elle est réellement épatante, cette petite !... réellement épatante !...



V

CELA allait, cela bruissait, cela tapageait, — dans les dépendances de la scène, dans les coulisses, dans les couloirs, au foyer, dans les escaliers menant aux loges d'artistes ! La fournaise flambait, flambait, — et tous ces bruits divers, éclatés en une cacophonie bizarre, faite de tous les tons chromatiques, et cependant monocorde, — étaient comme le grondement, aux bruyances sourdes, de la puissante machine, chauffée à haute pression.

Sur la scène les machinistes se croisaient

en une hâte fébrile, empoignaient les lourds décors, posaient les bois, fixaient les accessoires. Il y avait des cris, des «ô hisse!», des «attention!», des imprécations du chef constatant les irrégularités de pose.

— «Regardez la maquette!» gueulait-il à ses hommes suant et soufflant, un peu perdus dans la dernière minute d'appel. Les exclamations éclataient de toutes parts, affolantes; groupés au premier plan de droite, hors la circulation fiévreuse, des soldats, appelés pour faire la figuration, regardaient tout ce mouvement avec stupeur, muets, craintifs et abasourdis. Déjà prêts depuis un quart-d'heure, mal fagotés dans ces oripeaux de théâtre dont ils s'étaient accoutrés maladroitement, fascinés par la lueur des gaz allumés de partout, saoulés par cette animation factice, ils considéraient d'un œil rond et bête le va-et-vient de la scène. Et ils se serraient les uns contre les autres, tout dépaysés dans ce milieu, comme s'ils se fussent trouvés à cent lieues dans l'Inconnu, — heureux d'être plusieurs, entre camarades, — pour se tenir la main dans un fraternel accord,

au sein d'un camp ennemi. Ces énormes châssis de décors, mal ajustés et vacillants les étreignaient d'une crainte vague, et les pauvres diables levaient, aux cintres, des yeux inquiets, s'attendant à recevoir quelque chose sur la tête, de tous ces engins fantasques et déconcertants...

Le sous-officier de conduite, un initié celui-là, qui évoluait là comme chez lui, avec désinvolture, leur avait bien recommandé de ne pas bouger de leur coin, puis, lissant les crocs de ses moustaches, était allé rôder un peu partout, pour voir les actrices de près, nourrissant l'espoir de nouer peut-être une petite intrigue avec une figurante quelconque.

Au foyer les artistes descendaient peu à peu, lentement, nouant encore des coques mal ajustées, ou bouclant un ceinturon. Il y avait, dans les glaces, de longues contemplations, d'ultimes coups de main donnés à la toilette, des exclamations de surprise quelquefois : « Oh ! voilà que j'ai oublié ma liserette ! » On remontait alors bien vite pour chercher l'objet dans la loge, tandis qu'une autre criait : « Apporte-moi

une épingle du même coup ! » Et des bouts de phrases s'entrechoquaient, se croisaient dans un méli-mélo général, irritant : — « Quelle chance que nous ne soyons pas du premier ! » — « Le premier ! oh ! là là ! c'est ça qui est rasoir pour Sary et madame Chaltin ! » — « Qu'est-ce que tu crois pour la petite, toi, Julie ? » — « La nouvelle ? Elle ne sera pas trop toc ! » — « C'est qu'il y en a du monde ! Allons-nous au trou du rideau ? » — « Tu ne t'es pas assez fait les yeux, tu sais » — « Hé ! Mimi, est-ce qu'il sera dans la salle ? » — « N'oublie pas ta retraite du troisième ! C'est Sary qui ferait la vie ! » — « Ah ! malheur ! j'en ai rêvé ! » — « J'espère bien qu'on n'a pas encore sonné, hein ? » — « Non ! il y a cinq minutes pour l'heure. »

Cela faisait un murmure confus, maté par tous les bruits d'à côté. Dans les coins, deux ou trois petits messieurs en gants frais, étranglés dans de hauts cols blancs, causaient avec des demoiselles. Des rires bruyants fusaient de ci de là, à quelque grasse saillie. Dans la lueur crue, les visages maquillés, rougis, noircis, bleutés,

donnaient la sensation de chromos d'Épinal.

Boiget parut, bien sanglé dans sa redingote noire, la face rayonnante. Et, passant devant la porte, il cria joyeusement, en se frottant les mains : « Mes petits enfants, ça va bien ! vous jouerez devant une salle comble ! »

Léonce s'était précipitée.

— Vrai, Monsieur Boiget ?

— Comble ! comble ! mon petit loulou chéri... Allez voir au rideau !...

Il lui caressa le menton et s'esquiva vers la régie, très satisfait.

Sary descendit à son tour, fort beau dans le costume flamand de Karloo, portant bien la longue épée de capitaine qui lui battait les bottes. Il y eut des murmures : « C'est égal ! c'est un rude gars ! »

Les yeux largement cernés aux paupières, allongés d'un trait noir, le visage couvert de blanc gras, Marguerite était admirablement maquillée, avec un aspect si douloureux, un masque phthisique si délicatement composé, qu'il vous venait une tristesse infuse à la voir ainsi, dans sa longue robe

blanche. On eût cru se trouver devant une vraie malade, une mourante diaphane et frêle, un pied sur le monde et l'autre dans le néant déjà. Sous ces dehors dramatiques, elle restait divinement jolie, la finesse de ses traits marquant plus encore la langueur du visage, tout éclairé par la flamme de ses grands yeux.

Appuyé de l'épaule sur le chambranle de la porte, Sary la contempla longuement, le regard fixe, obéissant à une suggestion qu'il définissait parfaitement. L'étrangeté, la beauté, la fraîcheur de cette jeune fille précoce, enfant et femme, lui avaient, depuis la veille, brûlé les sens, éveillant en lui des désirs violents. Il subissait, une fois encore, la folie du rut animal, qui affolait sa sève de virilité. C'était, pour lui, la répétition des vieilles antiennes, toujours le même flux de sensualité l'assaillant soudain, sans préparation aucune; cent fois il lui était arrivé de ces caprices impétueux, éclos en quelques heures, lui devenant une obsession irrésistible, ces caprices qui l'eussent fait criminel. De longue date déjà, il avait abdiqué son empire sur ces choses, s'a-

vouant l'esclave absolu, inaffranchissable, de sa chair bouillante, éperdue à certains contacts, tant spirituels que matériellement manifestés. Depuis la répétition d'hier, il s'était mangé les sangs, d'appétences insouviées, de désirs furieux : il n'était plus maître de lui.

Il avait la voix altérée un peu quand, s'approchant de Marguerite, il lui dit :

— Mademoiselle, vous êtes rudement jolie comme ça !...

A la ronde, il y eut des regards étonnés. Hein ! Sary parlant de la sorte, poliment, à une artiste ! lui qui ne faisait presque jamais de compliments, ou les disait en un langage de coulisses, mêlant les gentillesses aux grossièretés ! Qu'est-ce donc qui se passait ?

Marguerite souriait, légèrement opprimée par l'émotion du début. Ces premiers pas devant la rampe allumée, qu'elle allait faire bientôt, lui paraissaient avoir quelque chose de très solennel. C'était comme la prise de voile de la carmélite novice ; elle allait, lui semblait-il, pénétrer des mystères...

Caverlat était dans le couloir, une grosse cloche à la main. Le vieil artiste, muet, la physionomie pensive, avait, pour ce jour-là, relégué ses allures de mouche du coche. Et la cloche de sa calotte grecque était agitée d'un petit tremblement imperceptible.

— Allons, housté! sonnez!... dit Sary.

Caverlat n'avait pas entendu.

— Eh bien! sonne donc!

La cloche fut mise en branle, perçant ses tintins au milieu du bruit. Tout le monde s'était porté vers la scène. Deux ou trois femmes restèrent au foyer, causant avec les messieurs aux gants frais.

— ... On commence!... on commence!... disait Caverlat. Allons! Mesdames, choyez prêtes...

— Mais nous n'avons pas à faire, père Caverlat!

— Cha ne fait rien... En schène!... en schène, Mesdames! répétait le vieux, par habitude. Quand vous cherez là à vous tourner des yeux blancs, cha ne fera pas le chucchès de *Patrie*. En schène!... En schène!... Mesdames!

Jules Destrais venait d'arriver, et s'était mis derrière la coulisse du fond. Marguerite passa sans le voir, avec son père et sa tante. Il les rejoignit, près du manteau d'Arlequin, devant un pompier qui, accroupi, dormait déjà du sommeil du juste.

Il dit bonsoir aux parents. Marguerite et lui se serrèrent la main longuement, avec de petites pressions douces — et muets !... Une gêne pesait entre eux. Ce n'était plus la Marguerite d'hier qu'il retrouvait là ; et cette transformation le blessait sans qu'il sût pourquoi. Mais l'embarras se dissipa peu à peu, tandis que, le rideau levé, la pièce commençait dans le silence lourd.

Dans la salle, ce silence fut trompé par quelques bruits mats de banquettes : des retardataires qui s'installaient. Puis ce fut tout. Marguerite s'était serrée contre Jules, et ils regardaient, par un trou foré dans l'encadrement, le camp des spectateurs, cette armée de têtes et de demi-corps, s'alignant et s'étageant en une symétrie correcte : puis aux balcons, de premières, de secondes, de troisièmes, jusque tout en

haut, près du dôme en couleurs vives, devant les Molière, les Racine, les Corneille et les Shakespeare imperturbables — des corps penchés en avant, des cous tendus, toute cette humanité, tassée en harengs, pleine de vie à la fois et de silence. On eût entendu voler une mouche là, dans la coque d'œuf monstrueuse que paraissait le bâtiment, dans le cubage formidable de cette énorme salle où les spectateurs paraissaient autant de pantins immobiles, immuablement fixés sur leurs chaises. Parfois, cependant, un murmure étouffé passait là, comme une vague bruissante, partait d'en bas et montait, montait, se perdait on ne sait où, au faite. D'autres fois, c'était une houle de rires contenus, ou un infiniment léger souffle d'oppression, aux phrases pathétiques...

— Quel coup d'œil, dit Marguerite.

C'était étrange, en effet, cette salle, et cela donnait aussi un vague éblouissement de verroterie, les plumes de chapeaux, les poignées de lorgnettes, les cheveux, les dossiers de fauteuils se lustrant sous la lumière; les bijoux de femmes, les dorures

d'ornementation, les cristaux à facettes des candélabres, jetant des éclats brillants... Marguerite subissait l'attraction hypnotique de ces choses, la pupille blessée et aussi caressée par elles ; la jeune fille, vaguement bercée des mille et une sensations qu'elle éprouvait à ce moment, restait immobile, serrant seulement, des fois, le bras de Jules, à ses côtés.

Mais aux saillies comiques de Jonas, le sonneur, les rires tonnèrent franc. C'était Caverlat qui remplissait le rôle : avant d'entrer en scène, il avait confié sa calotte grecque à un machiniste, en lui recommandant beaucoup de sollicitude. — Il était très drôle, Caverlat ! Le public riait aux larmes. Le vieux comédien trouvait des effets comiques intraduisibles... Et, au dedans, la plaie vive de son cœur torturé saignait ; il n'entendait pas les ris du public : c'étaient des glas qui sonnaient en lui, lugubrement. Quand il sortit de scène, les soldats figurants, qui, dans la coulisse, avaient ri à ventre déboutonné, restèrent ébahis, stupéfaits, et regardèrent curieusement, avec des yeux ronds, ce vieillard, si

drôle il y a quelques secondes, qui, tout à coup, pleurait maintenant, creusant son fard de rigoles sales où coulaient de grosses larmes amères...

Caverlat avait repris sa calotte au machiniste étonné, et s'en recoiffait soigneusement, tandis que des sanglots lui secouaient la poitrine.

Dans la baignoire des artistes, Louise jouissait du succès de Sary. Elle était gonflée d'orgueil intime, à voir que son homme tenait ainsi toute cette salle sous l'impression de sa chaude éloquence dramatique, qu'il la dominait de toute sa grandeur talentueuse.

Et le beau Karloo qu'il faisait ! La belle passion qu'il mimait dans la fameuse scène d'adultère avec la femme du comte de Rysoor ! Que de cœurs de jeunes filles palpitaient dans cette salle, — comme avait palpité le sien naguère, avant les déceptions et les goulafretries du collage ! Une même caresse l'enivrait maintenant, la reportait à un passé récent, qui lui était comme un baume. Un baume à quoi ? Elle ne savait précisément, impuissante à définir

les causes de sa peine : mais des plaintes vagues se modulaient en elle, irréfléchies, insaisissables même, le bêlement splénétique de l'agneau qui pleure toujours sans savoir pourquoi. Eh ! si, du reste ! Louise s'expliquait un peu, en une recherche de psychologie compliquée, ses lamentations animiques. Il y avait là beaucoup du regret des éthers inaccessibles, qu'elle avait abandonnés dans un renoncement de tout, et dont la chimérique image s'était rénovée hier à la vue des deux tourtereaux extasiés devant l'autel de leur amour ; des deux tourtereaux ayant apporté, passagèrement, dans l'air vicié du théâtre, dans le vent de corruption y soufflant de partout, une fraîcheur printanière, un encens de poésie, épuratif des vilaines choses. Il y avait également... ah ! il y avait ceci sur-tout :

La veille, ce jourd'hui, avaient été pour Louise une succession d'heures lancinantes, brisant en elle bien des illusions encore. Sary, depuis hier, l'avait traitée avec une brutalité qui lui était inhérente peut-être, mais dont elle avait été mieux

épargnée jusqu'ici, — la rabrouant à propos de tout et de rien, jurant et sacrant pour des vétilles. Il était préoccupé, inattentif à ce qui l'entourait, fiévreux et rageur. Et comme les caresses dont elle avait essayé de le consoler avaient été reçues ! Dieu !...

La perspicacité féminine, cette dot des âmes faibles et aimantes, ne s'y pouvait tromper. Un instinct avertissait Louise que tout cela ne pouvait être le résultat de facteurs vulgaires ; il y avait de la femme au fond... Quelle femme ? Une femme, voilà tout. Qu'importait qui elle fût et ce qu'elle pouvait être. Eût-elle été reine ou prostituée, cueillie sur un trône ou débourbée de la fange, c'était une femme, une rivale, une voleuse du bien d'autrui. Et, certes, il en était ainsi.

Un instant, à vrai dire, Louise avait songé à Marguerite Chaltin. Les exclamations de Sary l'avaient frappée : « Elle est épatante, cette petite ! » Mais comment penser qu'il oserait, — en vampire pardieu ! — jeter ses vues sur cette enfant, honnête ainsi, dont la vie, les amours et

les parents eussent été, pour le larron, autant de motifs à repousser ses idées de rapt. Mais, au fait, n'ignorait-elle pas aussi ce qui se passait dans le cerveau enfiévré de son amant ?

Et Louise souffrait...

Marguerite fut superbe, superbe de grâce et de vérité, dans son rôle pâle, dont elle avait tiré tout ce qui était humainement et théâtralement possible. Elle et Jules, tous deux, avaient eu un serrement de cœur à sa première entrée, et tant qu'elle eut à jouer, il en fut de même. Blême, les dents serrées, exsangue d'émotion, le jeune homme était resté dans son coin de coulisse, ne quittant des yeux son amante que pour voir la salle : et ici, ç'avait été, à la scène de la mort, une débâcle de larmes. Des messieurs pinçaient les lèvres, par crainte du ridicule ; les femmes, moins fortes, déplaient des mouchoirs et s'y épanchaient naïvement. Cette banale sincérité populaire se manifestait aux galeries surtout, où des commères se mouchaient bruyamment ; c'était le succès cela ! Jules, suffoqué, le constatait. Et puis, les rappels, la relevée

du rideau, le triomphe final salué d'applaudissements en tonnerre ! Le talent de Marguerite se consacrait dès cette première épreuve ; le père et la mère Chaltin étaient fiers comme Artaban. On avait embrassé, félicité, adulé la jeune débutante, et les artistes eux-mêmes, tous enfants, avaient chanté l'étoile naissante. C'était triomphal !

On en causait, d'ailleurs, de ce début, au foyer. Sary se promenait de long en large très agité. Et comme il entendait au passage une remarque malplaisante de Léonce, — tranchant dans le bouquet laudatif, il s'arrêta :

— Si vous aviez seulement le dixième de ce que la petite a dans le ventre, dit-il, vous pourriez vous flatter !

Léonce était très blessée, et faisait la moue, mais Sary continua :

— Naturellement que vous allez lui taper dessus par derrière ! Ça, on peut s'y attendre. Mais je vous dis, moi, qu'elle est rudement forte, entendez-vous bien, rudement forte, et qu'on entendra parler d'elle ! C'est une artiste, cette gamine, c'est une artiste ! Vous verrez ! Attendez voir !...

On ne se récria pas, au reste, dans le landernau. Au contraire, tous opinèrent du bonnet, vaincus par la vérité. Seule, Léonce, piquée au vif, mijaurait dans le tas, et pour se donner une contenance, ébauchait des physionomies entendues.

— Ça me rappelle mes débuts, insinua Madame Véga. C'était tout à fait la même chose.

— Qui aurait jamais cru ça!! répondit méchamment Albert, tandis qu'on souriait.

Mais cette pique perdit la moitié de sa saveur à cause d'une réflexion que débita le philosophe Ricaudet, fidèle à sa manie de clore les débats par une de ses sentences :

— Qui aurait cru ça!... Tu l'as dit, mon vieux Albert! Qui aurait cru ça de nous tous, hein? Car tous, moi comme toi, toi comme les autres, nous avons débuté dans les fleurs. On avait du feu sacré, de l'espoir, et une claque bien organisée nous saoulait plus que deux litres d'eau de vie à l'heure actuelle. Oh! là là! A cette époque on vivait de succès et on se serait bien passé de se fourrer des saucisses dans la gargoulette pour se soutenir le tempérament. Puis,

à mesure qu'on se fait vieux, du vlan ! Les triomphes de la jeunesse s'en vont, et l'estomac reste deux fois par mois, au moins, vide pendant quarante-huit heures. Pour finir, on se retrouve comme Madame Véga, jouant les duègnes, ou comme moi, jouant les pannes ! Non plus pour avoir du succès, mais pour boulotter.... Ah ! mon vieux, ne blague pas... Si quelqu'un de nous revoit la petite dans trente ans, ce qui est peu vraisemblable, il dira aussi, va : « Qui aurait cru ça ! » Malheur de malheur !

C'était le directeur, M. Boiget, qui était aux anges ! Et sa bedaine s'arrondissait encore, tout en boule, pendant qu'il se confondait en remerciements réitérés devant Marguerite. Elle acceptait la flottée des louanges, un peu étourdie, grisée de succès, abattue aussi par la suite des émotions. Boiget parlait de gloire, d'avenir, de grandeurs, — chiffant, dans un fouillis de verbiage sonore, des appointements fabuleux. Et il citait des exemples, en appelait aux mânes d'illustrations anciennes, évoquait le souvenir des gloires de la planche... Habile homme, — oh ! si habile, M. Boiget,

sans qu'il y parût, — il serra aussi, avec effusion, la main de Jules Destrais, et, la bouche en cœur :

-- Heureux mortel ! affirma-t-il.

Madame Chaltin avait les paupières humides, se berçait aux discours de ce petit homme gras, et aux félicitations d'alentour. Tout l'orgueil familial la travaillait : elle fût restée là, cette nuit entière, à se griser des propos enthousiastes. Mais Chaltin, secrètement heureux, gardait son extérieur frigide, ne prenant au surplus que ce qu'il fallait prendre de tout cela, et ce fut lui qui proposa de partir bien vite, lorsque, le spectacle terminé, tout le monde fut démaillé et prêt à quitter le théâtre.

Il y eut des fâcheries bonasses, alors. Comment ! on partait ainsi, après un tel succès ! Ah ! que non pas ! De gré ou de force on emmènerait Chaltin au "*Domino*"; il lui fallait payer une tournée générale aux camarades. Il essaya de résister, mais rien n'y fit ; finalement il accepta. Sa sœur lui avait mis discrètement son porte-monnaie dans la poche et le poussait du coude :

— Mais va donc ! va donc ! une fois n'est pas coutume !...

Il se résigna enfin, attendit les autres, tandis que sa sœur et sa fille s'en allaient, Marguerite au bras de Jules, qu'elle pressait éperdûment...

— Rentrez vite ! Ne prenez pas froid en route, n'est-ce pas ? cria Chaltin.

De son trou béant, l'Alhambra rendait le monde, avec efforts, par goulées opaques, comme l'aviné qui crache à la terre-mère le surplus d'agapes trop gloutonnement goinfrées. Des flots noirs dégorgés arrivaient en paquets dans la rue, et se fusionnaient là, s'élargissaient, se plaquaient d'éclaircies, s'allongeaient au large, en taches d'huile. Gueule ouverte, le monstre se vidait l'estomac à la va-je-te-pousse, et le boulevard de la Senne s'inondait de lui ; toute une activité battait son plein aux abords, en un grouillis d'hommes et de femmes stationnant par groupes, ou filant prestes, disparus sous les manteaux et les capuches. Une file de voitures barrait le passage d'une ligne noire ; elles prenaient leurs voyageurs et s'ébranlaient avec des grincements aigres, des claquail-

lades de fouets, des jurons d'automédons, tout assourdis et vagues.

Il neigeait. Bruxelles, emmitouflé d'hermine, étalait, dans le noir, sa robe de nuit blanche, épaisse et moëlleuse. Et, à la faveur du gel, les pas mordaient dans la nappe du sol, un bruit de meurtrissure, sourd et monotone, craquant sans arrêt. Toutes clameurs s'étouffaient dans le capiton du ciel : fourrée d'ouate, la grande ville ne vagissait plus, silencieuse dans le mystère de la nuit. Autour des réverbères, dans la flottée de lumière, voltigeaient des nuées de papillons blancs, flocons de neige roulés dans l'air en tourbillons vertigineux, par myriades folles. Et cela prenait tout, enserrait tout, s'épaississant à mesure, par couches lentes, mais sans trêve, dans la cadence des heures.

Par la sortie des artistes s'échappèrent enfin les invités de Chaltin : tout le monde y était, la troupe complète, sauf Marguerite et sa tante, et le directeur, M. Boiget, disparu comme par enchantement. Mais, en revanche, deux petites figurantes avaient gardé près d'elles leurs amoureux :

à la bonne franquette ; tiens, on ne devait pas se gêner ! D'ailleurs, ces messieurs offriraient un verre après Chaltin ; ils n'étaient pas chiens, au contraire...

Cependant madame Véga trouvait, tout bas, que c'était inconvenant d'amener ainsi des étrangers. On n'avait qu'à lui faire payer à boire à toute la ville de Bruxelles, alors, à Chaltin ! C'était vraiment d'un sans gêne !...

En sortant il y eut de petits cris. Oh ! de la neige ! Ces dames avaient trouvé une amusette, et riaient comme de petites folles, en se cachant, frileuses, sous les collets relevés.

Sary ne desserrait pas les dents. Louise, dehors, s'approcha de lui, et voulut lui prendre le bras. Mais il eut une retraite de corps ennuyée. Et comme elle insitait :

— Ah ! zut ! fit-il tout haut. Sont-elles crampons, ces femmes ! On ne peut pas être un instant tranquille !...

C'était la première fois qu'il agissait ainsi devant les camarades. Louise reçut cette brutalité en public comme un coup de poing. Cela fut douloureux, oh ! doulou-

reux!... Elle crut tomber là, la gorge étranglée. Dans le groupe, on papotait : décidément, il avait un béguin, Sary, pour « la nouvelle ». Il ne fallait pas avoir une bonne vue pour comprendre ça ; c'était rien visible ! Ah ! mince ! Et c'était l'autre, Louise, qui allait en souffrir. Tant mieux ! On n'a pas besoin d'être si sotte d'un homme... Elle n'aurait que ce qu'elle méritait.

Comme s'il eût voulu confirmer ce qui se disait tous bas, Sary, s'adressant à Chaltin, de façon qu'on pût l'entendre :

— Il n'y a qu'une femme qui me botte, mon vieux ! dit-il. Une seule ! C'est ta fille ! Ah ! celle-là, vrai de vrai, c'est une femme, et une rude... M'as-tu vu ce tempérament-là ce soir ? Un rôle appris en un jour et demi ! C'est à s'en crever d'admiration ! Ah ! N... de D... ! heureux père !...

Toute la troupe marchait vite, pour n'avoir pas froid. Un peu plus loin, Sary, plus discrètement, continua :

— Tiens, mon vieux Chaltin, c'est des bêtises, mais c'est vrai, je te jure.... Si ta fille n'était pas fiancée, eh bien, là... je lui

ferais ma cour, et si ça allait bien, après M. le maire, nous ferions de là direction, à nous deux... On serait heureux tous ensemble.....

Chaltin eut un soubresaut, regarda Sary dans les yeux. Puis il haussa les épaules, se trouva bête d'avoir pu penser seulement..... et il dit, avec beaucoup de simplicité :

— Tu es maboul ! Tu es fou, Sary...

Puis en riant :

— D'abord, entre nous, ce n'est pas d'un gars comme toi que ma fille aurait voulu... ni moi peut-être...

Et il conclut, sérieusement cette fois :

— D'abord, il n'y a pas question de ça... Tâche d'être gentil, tu viendras aux noces... Il faudra être convenable surtout.

Ils se turent alors, longuement, Sary rageant en lui, d'impuissance, les tempes gonflées. Madame Jane, la coquette, cria :

— Chaltin ! vous y êtes d'un grog au rhum, pour moi, je vous préviens !...

— Moi aussi ! moi aussi ! crièrent les autres. Ce sera bon après le froid !...

— Prenez donc un bovril, disait Albert

aux dames. C'est une boisson nouvelle que j'affectionne fort... C'est très bon...

— Va pour un bovril! Mais nous ne sommes pas encore arrivés.

— Ah! mes pauvres amis, disait Ricaudet, qui se léchait le palais à la pensée de la tamponne qu'il allait s'allonger, — ah! mes pauvres amis! Vous me faites rouler avec vos grogs et vos bovrils! Tenez-vous en donc, comme moi, à la bonne boisson de nos pères. Collez-vous donc de l'eau de vie sur les boyaux! L'eau de vie, ou l'eau de vie belge, le genièvre, voilà la santé, voilà le bonheur, voilà le rêve! Mais vous avalez, vous autres, un tas d'histoires modernes, mêlées, tripotées, et fades. Les hommes boivent ça pour poser; les femmes le boivent pour avoir le plaisir de licher des consommations chères sur la bourse des messieurs qui paient!... L'eau de vie, vous dis-je! Voilà le Dieu!...

— Et vous, père Caverlat, qu'est-ce que vous prendrez? dit doucement Louise, pour parler de quelque chose.

Elle s'était retirée tout en arrière de la petite caravane, après la sortie de Sary, et

avait pris le bras de Caverlat, qui allait péniblement dans la neige. Il sentait que Louise souffrait aussi, et leurs peines, de la jeune fille et du vieil homme, se consolait l'une l'autre, en une fraternité touchante... Père Caverlat grelottait sous un méchant petit paletot étriqué, vieux comme lui-même; Louise lui offrit son châle, pour s'entourer le cou, et se cacher les oreilles, — et, comme il refusait, elle le lui mit presque de force.

— Je veux moi!... Allons, je veux!...

Il se laissa faire, heureux tout de même, au fond, d'être dorloté un tantinet de la sorte. Et Louise eût voulu, de toute son âme, apporter un peu de baume au cœur ulcéré de cette pauvre ruine humaine, cette victime du cloaque, ce vieux chien galeux, martyr du théâtre. En somme, il devait souffrir plus qu'elle encore!...

Ils rasiaient les murs, au cul de la troupe, mornes et retirés, comme s'ils eussent été les valets des autres, qui marchaient allègrement, joyeux et bruyants...

C'est dans la salle basse du « Domino » qu'ils entrèrent tous, animés par leur course

au clocher dans la neige, le dos blanc et les visages rosés.

— Tiens! tiens! fit ironiquement Albert, Madame Véga n'est pas démaquillée!

Et il ajouta, espérant un effet de rire :

— L'habitude est une seconde nature!

— Des grogs! des grogs! criait Jane.

— Non, des bovrils! protesta Albert.

Il y eut une petite discussion. Prendrait-on des grogs ou des bovrils? On finit par se décider pour les bovrils, parce que c'était un changement.

— Mais si c'est mauvais, vous savez, je vous tance! dit Jane.

— Taisez-vous, mon petit chat bien aimé... Croyez les gens intelligents, riposta Albert.

Tout le monde se pelotonnait, dans la bonne chaleur que prodiguait généreusement un poêle rouge. Et on se tut d'abord, pour bien jouir de cette transition, après le froid du dehors. Léonce était allée au feu, et s'amusaît de voir fondre les blocs de neige tassée galochant ses bottines. Quand quelqu'un entrait, on tournait la

tête d'un mouvement automatique, et quelquefois c'étaient des exclamations :

— Tiens ! Un Tel ! ça va bien ?... Ça boulotte ?... Succès ce soir ?...

— Mais pas mal, pas mal... froidement, disaient les nouveaux venus en allant au poêle pour se chauffer les mains.

Dans un coin, deux rastaquouères jouaient à l'écarté avec conviction, sans voir ce qui se passait autour d'eux.

Peu à peu les langues se délièrent. Baudour, le troisième rôle, trouva quelques mots drôles qui égayèrent la table, et on estima que le bovril était très bon. Albert exultait, rengorgé, et Darsy, la seconde ingénuité, lui passait la main dans les cheveux en disant :

— Ce sacré Albert ! Il a toujours des découvertes comme ça !... Il n'y a que lui ! !... Ah ! ce sacré Albert !...

Tout au bout de la table, Caverlat et Louise s'étaient assis, et se taisaient. Ils regrettaient presque maintenant d'être là, au milieu de tous, qui leur étaient odieux, avec cette joie intempestive faisant la nique à leur chagrin, cette joie qui sonnait faux

à leurs oreilles. Caverlat tournait obstinément sa cuiller dans son bol, l'air hébété... Louise contemplait Sary...

Jambes mêlées sous la table, les messieurs à gants frais et leurs maîtresses, les deux figurantes, s'en coulaient de raides à l'oreille, — propos égrillards qui faisaient partir des fusées de rires mettant Madame Véga hors d'elle. La duègne finit par déclarer que c'était indécent! On lui rit au nez. Alors elle se fâcha.

— Indécent!... Mais oui, indécent!... Il est parfaitement connu qu'on ne se parle pas à l'oreille en société, surtout pour dire des saletés. Les usages mondains...

— Malheur! parlons-en! cria Albert. Madame Véga va dans le monde!... Oh! là là!

Ce fut le signal de racontars sans fin. La duègne protesta. Mais certes, elle avait été dans le monde! Ainsi, à Rouen, où elle avait fait deux saisons, on l'invitait partout dans la haute société.

— Pour rincer les bouteilles! interrompit Albert qui décidément avait une dent contre Madame Véga.

— Mais non, Monsieur, ne vous déplaît!... On me recevait pour mes... charmes... ma distinction. Même qu'on m'a fait un bénéfice splendide... Une rivière de douze cents francs au moins... Et des bouquets... des bouquets... hauts comme ça, tenez!...

— Moi, dit Léonce, ça me rappelle mon bénéfice en Russie, à Saint-Pétersbourg. Ah! les Russes, voilà des gens au moins! Telle que vous me voyez, j'ai causé au Tzar, moi. Un charmant homme, le Tzar... Je ne sais pas comment il peut se trouver de mauvaises gens, des *nihilisses* pour lui vouloir du mal!

— Pardon! Pardon!...

Et Baudour se leva pour faire une profession de foi politique. Le gouvernement russe était le « monstre slave »! Parfaitement, on avait raison de vouloir mettre à bas cette négation de la civilisation contemporaine. Il était odieux de penser que, cent ans après la grande révolution française, il y avait encore sur le vieux continent une autocratie qui battait les citoyens au knout...

— Je n'ai jamais vu ça, moi!.. interrompit violemment Léonce. Ce sont des contes! Au contraire, nulle part les gens ne sont aussi heureux qu'en Russie, ni aussi libres!... Ah! les Russes!... C'est autre chose que les Belges, allez!... Vos sales Belges!...

— Moi, je n'aime les Russes que quand ce sont des pommes de terre frites, conclut Baudour.

On s'en roula. Ce Baudour! était-il spirituel tout de même! Et amusant donc! Ça, c'était un vrai copain, un vrai bon zig!

Ricaudet déclara qu'il se foutait du Tzar, mais qu'au surplus il y avait de très bonne eau de vie en Russie, et que cela consolait le pays de son sale gouvernement.

Les messieurs aux gants frais, sur l'invite bruyante de leurs dames, offrirent des tournées, mi-cœur galant, mi-revêches. On prit du rhum, cette fois, pour faire passer la sauce, comme disait Darsy. Puis on en reprit... Doucement, sous les insinuations de l'alcool, et dans la chaleur de la salle, dans la fumée grisante des cigarettes dont les bouffes montaient au plafond en volutes,

les têtes s'échauffaient. Albert proposa de boire au succès de *Patrie* et de la « nouvelle ». On se leva et on choqua les verres. Louise trinqua aussi, mais sa main tremblait. Elle était sûre maintenant... Il n'y avait plus à s'y méprendre... Caverlat également s'était levé, et restait encore debout quand tout le monde s'était remis en place déjà. Son œil était vague, sa lèvre inférieure s'affaissait, et il en coulait un mince filet de salive grasse allant s'allonger sur son paletot sale, tandis qu'il balançait sa carcasse malingre en mouvements réguliers. Tout le monde se tordit. Ce cochon de Caverlat était saoul! Ah! le bougre! Avec son air de ne pas y toucher! Hein!... fiez-vous y! Ce n'étaient pas ses deux verres de rhum et son bovril qui l'arrangeaient ainsi. Il y avait par là dessous quelques petits verres encore, avalés avant le spectacle et qui produisaient leur effet maintenant...

— Bon! le v'là qui pleure! cria une figurante en éclatant de rire.

Caverlat, toujours debout, toujours le regard fixe, roulait en effet de grosses

larmes dans ses yeux en vrille, — de grosses larmes qui, après avoir trembloté le long des cils, dégringolaient soudain sur les joues et allaient pendre à son menton, lui sillonnant le visage de marques humides.

— C'est drôle, remarqua Jane, comme la boisson produit des effets différents selon les personnes... Moi, je ris quand j'ai une pointe.

— Et moi donc ! Ça me rend spirituel !...

Baudour conta des anecdotes de ses orgies de jeunesse. Cela détourna la conversation. On ne pensa plus à Caverlat, que Louise tira doucement par la manche et fit rasseoir. Elle savait, elle, pourquoi le vieux pleurait, elle n'ignorait mie les affres de sa pauvre âme torturée; et cela lui faisait mal de voir cet innocent, meurtri de douleur, objet des quolibets de tous. Pour elle, qui rien n'ignorait, il y avait dans ces lazzis quelque chose d'horrible...

Les messieurs aux gants frais tripotaient quelque chose sous la table, du côté de leurs maîtresses, et celles-ci frétilaient, faisant tinter des rires de chèvres dans la

mêlée des conversations. Albert, par petites étapes, avait fini par amener sa chaise près de celle de Chaltin, et empruntait cent sous à ce dernier en lui donnant force explications sur les exigences de ses propriétaires... Mais, quand il eut son « rond de derrière », comme il disait, la chaise se remit en marche vers Darsy, sans en avoir l'air, tandis que Chaltin haussait les épaules, en homme qui ne s'y laisse pas prendre; il avait prêté les cent sous sans être abusé, sachant très bien à quoi ils serviraient.

Ricaudet, à petites lapées, buvait son dixième verre d'eau de vie.

Deux heures sonnant, on se sépara. Les figurantes étaient filées à l'anglaise déjà, au bras de ces messieurs... Albert parlait à Darsy sur un ton convaincant, avec des gestes et des minauderies... Caverlat ne bougeait plus, complètement abruti. Quant à Ricaudet, il se faisait des discours...

Louise prit Caverlat par le bras. Il se laissa faire. On sortit ainsi, elle le soutenant de toutes ses forces, lui titubant, le corps affaissé et pesant comme une loque

mouillée, enfermé dans un mutisme absolu, la bave aux lèvres.

— On ne peut cependant pas le lâcher ainsi, dit Louise.

Sary s'emporta. On allait sans doute se mettre cette fripouille sur les bras, à pareille heure! Ah! non, pas de farce!

Ricaudet intervint comme un Messie :

— Je l'emporte, moi, ce vieux camarade... Vois-tu, Sary, la camaraderie, c'est la vie, comme dit la chanson... Les Belges disent que l'Union fait la Force... C'est surtout vrai pour le cas qui nous occupe. J'ai des raisons de croire que Caverlat et moi, nous marcherons mieux à deux que chacun de notre côté... Car...

— C'est bon! brusqua Sary. Tu es plein comme toute la Pologne.

— Je partage cet avis, dit simplement Ricaudet. Mais tu as tort de ne pas m'entendre... J'allais te dire une chose profonde... Viens, mon vieux Caverlat, je te raconterai cela à toi... Tu me comprendras, tu es un sage, car tu es saoul...

Il s'éloigna, soutenant tant bien que

mal Caverlat, tassé en paquet, traînant ses vieilles jambes rebelles.

Les amants les virent ainsi filer à travers les galeries Saint-Hubert, titubant d'une façon insensée, mesurant la largeur du passage. On entendit encore la voix de Ricaudet, qui résonnait aux échos de la galerie silencieuse.

— Tu baves, mon vieux Caverlat, disait Ricaudet, Tu as tort, je vais t'expliquer pourquoi : d'abord, tu perds de la salive, et tu n'en auras plus pour cracher sur l'humanité qui nous dégoûte tous les deux. Ensuite, tu salis ta redingote, qui n'est déjà pas précisément propre...

Puis Ricaudet s'interrompit pour chanter, d'une voix avinée :

On les assassinera
Ces cochons d'propriétaires!

Les deux pochards sortirent de la galerie, se perdirent dans le noir, et la voix de Ricaudet mourut.

— Georges!... fit Louise, la voix tendre, voilée de tristesse, faite de douceur et de supplications.

Il la regarda un instant, bien en face. Une colère injustifiable sourdait en lui, violente et brutale. Et, tout net :

— Fous-moi la paix, toi ! Tu m'embêtes à la fin.



VI

ALORS, ce fut une existence impossible qui commença pour eux.

Sary souffrait aussi.

Sa fugue de chair était plus terrible, plus impérieuse que jamais elle ne l'avait été, et, chose épouvantable, il ne pourrait cette fois l'assouvir.

Sary, qui, autrefois, avait consommé quelques études, se souvint des tableaux mythologiques qu'un magister chauve lui faisait passer devant les yeux, quand il usait ses culottes sur les banquettes de

l'école; un de ces tableaux lui revenait constamment à la mémoire : Tantale, affamé, ayant, à portée de main, les fruits ronds et savoureux d'un pommier dont la branche s'échappait lorsqu'il voulait cueillir de quoi satisfaire sa faim; Tantale, mourant de soif, voyant couler devant lui l'eau limpide et fraîche d'une source, qui s'échappait aussi lorsqu'il y voulait tremper ses lèvres brûlantes. Et cela, à jamais!

Sary subissait le supplice de Tantale.

Il ne se souvenait pas avoir désiré une femme comme il désirait Marguerite; il ne se souvenait pas avoir éprouvé la sensation délirante qui le prenait tout entier lorsqu'il lui parlait, lorsqu'il lui serrait la main.

Oh! ces poignées de mains surtout! Au contact de cette peau douce, toute fine, veloutée, sa nature s'affolait, il perdait la tête, ses tempes gonflaient, ses membres tremblaient, tout son être était bouleversé, — et il ignorait par quel formidable effort il parvenait à se contenir. Il lui fallait, pour cela, une surhumaine puissance sur soi.

Il n'avait plus l'esprit occupé que par

l'image de Marguerite. Du matin au soir il se concentrait sur cet unique objet, attendant avec une fébrile impatience l'heure où il verrait la jeune fille. La nuit il était hanté d'obscènes images, concevait des tableaux vivants dans lesquels, toujours, Marguerite était le personnage saillant. Il la voyait dans des poses plastiques, lui offrant la fermeté de son corps marmoréen. Puis, le rêve se faisait cauchemar, — un cauchemar hideux. Sary voulait prendre cette femme agaçante, atrocement belle; — ivre, fou, les chairs en délire, il se précipitait sur elle, et, d'une étreinte passionnée, ne gardait que le vide. La femme lui avait fui entre les mains... et, syrène, s'offrait de nouveau, à deux pas, plus libidineuse encore... Il se précipitait à nouveau; à nouveau elle lui échappait, repassait plus loin, échappait encore... Maintenant un rire sarcastique, un rire de défi, un rire odieux entr'ouvrait ses lèvres rouges, appelant le baiser, et laissait voir les dents alignées, d'une éclatante blancheur... Des forces inéluctables maintenaient alors Sary immobile, l'enchaînaient de fers énormes,

et, tandis qu'impuissant il se tordait dans ses liens, un satyre, horrible, possédait devant lui la jeune fille souriante et pâmée...

Une douleur physique réveillait Sary : il avait les mains gonflées et meurtries ; dans son sommeil, il avait battu le mur à coups de poings... A côté de lui, sur la couche, Louise éveillée, le regardait, les yeux brillants dans les ténèbres, de fièvre et d'insomnie. Honteux quand même, et furieux aussi, Sary se frottait, sur le drap de l'oreiller, le front inondé de sueur froide, et il faisait mine de se rendormir. Mais le sommeil n'arrivait pas. Vainement il voulait se convaincre de fermer les yeux : les paupières s'entr'ouvraient malgré tout, et il restait ainsi jusqu'au matin. A travers les fenêtres, il voyait poindre l'aube, peu à peu, une aube triste qui luttait longtemps contre des ténèbres d'hiver, et finissait par triompher, mais semblait alors épuisée par les efforts. Il fallait longtemps pour que le jour gris s'affirmât bien. Enfin, sur le coup de sept heures et demie, il faisait tout à fait clair. L'homme s'endormait, rompu.

Quand Louise lui parlait, il répondait à peine, ou trahissait des impatiences grossières que rien n'expliquait, que rien n'avait provoqué. Sa maîtresse se taisait alors, mais poussait de gros soupirs.

Un jour, il lui dit brusquement :

— Ah! ça, sais-tu bien que tu m'embêtes à soupirer ainsi!

La jeune fille se révolta un peu.

— Si je soupire, c'est que j'ai des raisons pour cela!...

Il hurla :

— Des raisons, toi! Tu oses dire que tu as des raisons!... Je ne te rends pas heureuse, sans doute! Je ne me sacrifie pas pour toi dans ce collage qui m'embête au superlatif! Mais, mille tonnerres! tu ne vois donc pas que j'en ai assez de vivre tout le temps avec une femme rasoir comme toi! Et que si je ne prends pas mes cliques et bagages, tout de suite, là, tiens en un tour de main, c'est parce que je suis trop bon!... Madame soupire!... Madame soupire!...

Louise murmura :

— Ce n'est pas vrai... Tu en aimes une autre et je paie pour elle...

Il bondit :

— Moi, j'en aime une autre ! Ah ! c'est trop fort, à la fin ! c'est trop violent ! Il faudra que je supporte ces sottises !...

Elle insista, mais à voix basse :

— Oui, tu en aimes une autre !

Il s'exaspéra :

— N... de D... ! vas-tu te taire ! Ou je...

Involontairement, Louise soupira encore.

— Ah ! tu veux me mettre hors de moi, hurla Sary. Eh bien, tiens ! attrape !...

Et il lui lança un soufflet à toute volée. Ce fut le bruit d'un coup de fouet violent. La pauvre fille, atteinte en plein visage par cette paume lancée comme une catapulte, tourna sur elle-même, eut la jupe attrapée par une chaise, tomba, et resta sur le sol.

Tout brutal qu'il fut, Sary décoléra. Il éprouva vaguement le besoin de s'excuser, et après une pause :

— Voilà ! scanda-t-il, tu me pousses à bout... Tu sais cependant comme je suis... ça t'apprendra. C'est bien fait.

Il battit en retraite vers la porte et sortit.

Ahurie et désolée, Louise restait par terre. Elle regarda devers elle. La chaise, entraînée, gisait à son côté droit ; un coin du tapis s'était relevé violemment, en un long pli qui découvrait le plancher brun. Le petit poêle de fonte, que Sary avait heurté, avait déclanché son tuyau de la cheminée. Tout, dans la chambre, gardait la marque de ce soufflet dont son amant l'avait frappée.

Elle se leva, paresseusement, très étourdie, et quand elle fut debout, la grande glace du salonnet lui renvoya son image. Elle s'approcha, pour se voir de plus près. Cinq gros doigts rouges étaient marqués sur sa joue gauche, dans la pâleur de la figure ; l'œil était enflé et le blanc s'injectait. Le coup de main avait follement ébouriffé les cheveux, près de la tempe.

Louise alla à la chambre à coucher, versa de l'eau dans le bassin, se baigna le visage, qui, brûlant, gardait l'impression de la gifle. Puis, machinalement, elle s'habilla, mit sa mante, fixa son chapeau avec une grosse épingle à tête d'or. Elle ne pensait pas, elle agissait.

Il était six heures du soir. Elle souffla la lampe, qui brûlait une flamme jaunâtre dans la suspension, et sortit, — se dirigea vers le passage des galeries Saint-Hubert, cherchant, — elle ne savait pourquoi — le grand mouvement. C'est là ce qui commença de la faire réfléchir. Elle se demanda comment il se faisait que, au lieu de quérir la solitude, dans la honte de sa douleur, elle allait ainsi se mêler, par une préférence d'instinct, à la foule banale et indifférente ?

Elle en conclut qu'elle ne souffrait pas beaucoup ; et, en effet, pour le moment, elle se trouvait anesthésiée ; la violence de Sary l'avait étonnée à peine : elle crut qu'elle s'y attendait, que c'était dans l'ordre naturel des choses, que cela devait inévitablement arriver. Oui, vraiment, c'était curieux, mais elle eût pensé qu'un soufflet de son amant eût dû la plonger dans une autre désolation !

Au contraire, il lui sembla oublier ses malheurs... Elle s'intéressa aux choses de la rue, aux étaux flambants de gaz, aux passants, à tout. Le brouhaha des galeries,

pleines de monde à cette heure, la séduisit ; et ce fut comme une sorte de jouissance qu'elle éprouva, après le tête à tête navrant de tout à l'heure, à se trouver ainsi dans l'activité et la bruyance.

Le va-et-vient du passage était du reste à son comble ; tout Bruxelles se concentrait là en une mêlée curieuse dont Louise s'attacha à saisir les détails. Il passait des gommeux étriqués, nageant dans des pale-tots-sacs à la mode, colletés de velours, coiffés de chapeaux jaunes à petits-bords, découvrant, par derrière, des crânes graissés d'huile, avec une raie descendant jusqu'à la nuque, en un dessin folichon ; des femmes avec des boas de plumes, laissant après elles des relents de musc et d'opoponax ; des bourgeois affairés, marchant vite et rêvant finances ; des flâneurs faisant leurs grâces et s'attachant à ce que leur chapeau de soie reluisait sous les flottées de lumière ; de petites ouvrières marchant par rangs de quatre, bras dessus-dessous, à pas menus, causant haut, toutes à la fois, et faisant partir des fusées de rires auxquels se retournaient des messieurs ; des

cocottes propres et sentant bon ; des actrices courant à leur théâtre ; des étudiants à casquette lisérée d'or, et faisant « psst ! psst ! » à toutes les femmes ; des pauvresses portant sur les bras des moutards morveux ; des apprentis, mains en poches, sifflant des airs populaires ; des écoliers chargés de porte-livres en cuir, et courant à la pâtée, talonnés par l'heure. Tout ce monde grouillait, croassait, criait, verbiait, brouhahanait.

Devant le Vaudeville, les badauds stationnaient continuellement, et contemplaient avec béatitude une caricature grossièrement brossée, de couleurs vives, représentant Vilano au moment où, dans la pièce, il trouve sa femme occupée à se faire baisoter le cou par un boudiné. Des gens riaient bêtement. Louise se fit cette réflexion, que les cocus font toujours rire, même caricaturés. D'autres personnes étudiaient l'affiche de tout près, lisaient et relisaient la distribution sur le papier canari placardé aux deux côtés de la porte d'entrée. On entendait des exclamations .
« Tiens ! c'est Jussieu qui tient le rôle de

Radot! » Quelques-uns entraient, allaient chercher des places pour le spectacle du soir.

Lentement, au pas de flâne, Louise traversa les deux galeries, s'arrêtant à tout; elle campa longuement devant la vitrine d'un chapelier, estima l'élégance des chapeaux melons et hauts-de-forme qui faisaient valoir leurs charmes sous la lumière, trouva très laides les nouvelles coiffures de dames fraîchement étalées, exhibant leurs aigrettes exagérées et se masquant à demi derrière des pancartes qui laissaient lire en belle ronde : « Dernière nouveauté de Paris. » — « Haute fashion. » — « L'élégant. » — Puis elle passa à plusieurs reprises devant la *Taverne Royale*, tout au bout, s'amusant à dévisager les consommateurs. Des messieurs dégingandés, croisant les jambes, affectant des poses nonchalantes, fumaient des cigares et sirotaient des absinthes en regardant, à travers les glaces d'entrée, le mouvement du passage; des officiers portaient la poitrine en avant, et se calaient des monocles dans l'œil; des gens un peu négligés, avec

des têtes d'artistes, — qui parlaient beaucoup et faisaient énormément de gestes — des journalistes assurément — discutaient entre eux; et puis, toujours des gommeux, ces êtres fades et grotesques, que l'on rencontre partout, comme des parasites, s'asseyaient devant des glaces réfléchrices, pour se mirer sans qu'il y parût, et se tapotaient continuellement les manches et les cuisses quand la cendre de leurs cigarettes pourrait leurs vêtements. Dans le coin du fond, à droite, trônant dans son comptoir, une dame écrivait, penchée sur un grand livre à reliure grise, et frappait sur un timbre d'appel, tandis qu'une autre remplissait des bocks et les passait aux garçons de service affairés.

Plus loin, vers le centre de la galerie, Louise avisa un magasin de photographies devant la vitrine duquel des groupes s'ébaubissaient. Symétriquement rangés, des portraits d'acteurs et d'actrices en renom faisaient la joie de la foule; il y avait aussi des princesses, des duchesses, des reines et des souverains européens, mêlés dans le tas. Madame Caron faisait

de l'œil à l'empereur d'Autriche, et Monsieur Isnardon plongeait un regard indiscret dans le corsage appert de la princesse Stéphanie ; madame de Sombreuil et le roi de Danemark louchaient l'un vers l'autre. Une divette à la mode étalait ses charmes, avantageusement retouchés, à côté de la photographie d'un tableautin de Van Beers : une petite femme à l'œil canaille, fumant une cigarette. Et, près du Van Beers, un chien, un gros caniche chromolithographié, jouait avec un marmot.

Au milieu des curieux, s'abîmant là en des heures de contemplation, Louise regardait alternativement l'étalage et les gens qui l'entouraient. Un galopin de quinze ans, qui, à force de jouer des coudes, était parvenu au premier rang, le nez collé sur la glace, ne quittait point des yeux la même photographie d'une actrice opulente, au décolletage généreux. Quatre bambins, pas plus hauts que ça, la tête embroussaillée, se haussaient en se tenant à la marquise extérieure, pour bien voir les « images ». Une vieille pipelette, qui portait un grand panier, et dont le chapeau de paille noire

narguait l'hiver, s'extasiait, haut, près d'une voisine, sur la gentillesse d'une allégorique photographie : « Les quatre baisers » qui montrait un gamin embrassant une gamine, puis un adolescent embrassant une jeune fille, puis un mari embrassant sa femme, puis un vieillard embrassant une grand'mère. — La voisine protesta, estimant que le baiser des fiançailles gâtait tout le tableau, parce qu'on y voyait l'adolescent baiser la jeune fille sur la bouche, ce qui était de l'indécence.

Très engouée, la pipelette ne se montra pas de cet avis, et déclara que ce baiser n'engendrait pas de « mauvaises idées ». — Elle finit cependant, après discussion, par convenir que le photographe eût dû engager ses sujets à s'embrasser sur le front, « pour la morale ». Louise sourit. Les deux commères s'éloignèrent en pérorant avec chaleur et conviction.

Il y eut tout à coup un mouvement dans la galerie ; les contemplateurs de photographies abandonnèrent la place et se mirent à courir vers l'entrée du passage ; les flâneurs firent de même ; les portes de la

Taverne Royale s'ouvrirent et les consommateurs sortirent vivement.

Devant les quatre marches d'accès sur la rue, deux commissionnaires en blouse blanche, la face trognonnante, le nez juteux, se gnonnaient consciencieusement. Et tout en échangeant des coups de poing à démolir une porte de prison, ils exposaient leurs griefs au public rapidement amassé. Il s'agissait d'un client que l'un avait essayé de voler à l'autre, et qui, en fin de compte, avait embauché un troisième porteur pour accommoder les deux pochards... Un sergent de ville intervint, commença par bourrer les curieux de coups dans l'estomac, pour faire de la place, puis conduisit les pugilistes au poste. L'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ils continuaient de discuter en gesticulant, d'expliquer leur cas au policier, tandis que la masse des badauds se poussait stupidement pour suivre le trio.

Louise en avait assez, du mouvement et de l'animation ; son caprice était passé. Tout l'ennuya. Elle ne voulait pas aller à l'Alhambra voir Sary, après la scène de tout à l'heure. Elle se demanda où elle

passerait le temps, et se décida à se rendre au « Domino » pour y consommer quelque chose : elle avait soif.

Soudain, une haleine chaude lui caressa le cou ; elle se retourna. Un jeune homme la suivait, pas à pas, très près, et lui fit une mine entendue lorsqu'elle le dévisagea. Elle pensa :

— Voilà pourtant ! Il ne tiendrait qu'à moi aussi de lui rendre trahison pour trahison. Il ne faudrait pas longtemps...

Et elle se trouva bête, infiniment bête de ne pas tromper Sary ; puis elle s'expliqua que ce n'était point par vertu qu'elle restait sage, mais parce qu'elle avait le dégoût de faire autrement.

Attablée au « Domino », elle s'étonna de voir que le jeune homme était entré aussi dans le cabaret, et, assis un peu plus loin, la couvait des yeux avec impertinence. — Il mordillait le pommeau de sa canne et souriait toujours, avec des invites dans le regard. Machinalement Louise sourit aussi, sans s'en douter. Alors il vint à elle et dit :

— Puis-je me permettre de vous offrir quelque chose, Mademoiselle ?

Elle le regarda, très fâchée de ce qu'il la traitât de la sorte :

— Vous vous trompez d'adresse, Monsieur, dit-elle sèchement.

Il essaya d'insister, mais Louise resta silencieuse, fronçant le sourcil. Il comprit alors qu'il avait commis une gaffe, s'excusa, bafouilla ; il avait l'air très sot. Et il le sentit si bien qu'après avoir rapidement vidé son bock, il s'esquiva, honteux, sans même la saluer.

— C'est un imbécile ! pensa Louise.

Elle demanda une seconde absinthe, qu'elle but un peu fiévreusement. Maintenant, son âme endolorie ravivait ses souffrances un instant oubliées dans l'animation du dehors. La véritable douleur morale que devait produire la brutalité de Sary, ce soufflet lâchement donné par lui, l'hercule, à une petite femme fluette et délicate, — commençait seulement de se faire sentir. Louise trouva son amant odieusement lâche ; puis, dans un autre ordre d'idées, elle se demanda pourquoi tant de malheurs l'accablaient, alors qu'elle n'avait jamais fait de mal à personne. Cette injustice du

sort était inexplicable. Comment elle, aimante, douce, prête à tout sacrifice pour l'homme qu'elle aurait choisi, était-elle tombée tout précisément sur un être sans cœur, ingrat, méchant, et ne l'aimant point ?

Sur un signe de Louise, on lui apporta une troisième absinthe. Pour passer le temps elle s'appliqua, après avoir fait dégouliner très lentement l'eau de la carafe, à absorber sa consommation cuillerée par cuillerée. Elle finit par s'apercevoir qu'elle avait la tête lourde, étant à jeun et ne buvant jamais autant.

La sensation qu'elle éprouvait n'était pas désagréable, au contraire. Une douce chaleur lui montait aux tempes, et il lui semblait qu'on lui berçait la tête, légèrement, légèrement. La caresse de cette griserie s'augmenta, se fit plus douce encore : la table, maintenant, est bercée aussi, d'un mouvement imperceptible presque, et dans le verre mi-vidé, l'absinthe jaune tourne, tourne, avec un mouvement de toupie. En même temps, Louise voit fuir, peu à peu, emportée par un vent d'oubli, la pensée de

la scène qui l'a contrite : à mesure, sa tristesse s'échappe ainsi, par degrés, pour faire place à une sorte d'indifférence béate. Un sourire inconscient plisse la lèvre de la jeune fille, se fige sur sa bouche, y demeure... Derrière le comptoir, la serveuse regarde cette femme avalant de l'alcool, le breuvage de la folie, avec une telle obstination. Louise perçoit vaguement ce regard, puis s'en inquiète, le trouve gênant. Elle paie et sort.

Un coup de vent frais, dehors, lui donne le vertige : elle voit trouble, et pense pirouetter. Ses jambes batifollent, un frisson lui monte dans le dos et va se loger dans la nuque, où il s'immobilise. Louise marche cependant, le premier saisissement passé, reprend son chemin par les galeries, dont les magasins lui paraissent flamber plus fort que tout à l'heure. Les passants sont des pantins, charriés par une houle, dans laquelle elle s'emporte, virevolte, se cognant contre un vieux monsieur, allant buter contre une dame qui proteste.

La rue des Bouchers s'offre, à gauche.

Louise, sans réfléchir, s'y dirige. Puis, ce sont les vitraux multicolores du « Rat noir » qu'elle voit briller, illuminés par la lumière intérieure. Et elle entre.

— Bonjour, Loulou ! dit le patron. Qu'est-ce qu'on paie à moi ?...

— Tout ce que vous voulez, dit-elle, en faisant bonjour à la ronde.

Elle reconnaît un grand peintre avec qui, avant sa liaison actuelle, elle a fricoté un tout petit bout d'amourette, et qu'elle revoit souvent depuis, lorsque son amant et elle descendent au « Rat noir ».

— Comment va ?

— Divinement, Loulou ! Je coule... je coule des jours heureux, et je bois beaucoup de bocks pour me guérir... Ça fait vivre les blanchisseuses !

Tout le monde rigole, s'esclaffe. Louise ne le trouve pas propre, fait une moue. Alors il déclare :

— Allons, ne te fâche pas parce que je te confie mon bonheur... Tiens, je te ferai ton portrait en Pierrot Mallet, pour racheter ma licence... Hein ! c'est dit ?

Elle lui avait demandé ce portrait depuis

longtemps. La promesse formelle la charme. Elle boit encore une absinthe, qui l'assomme tout à fait. A présent, ce n'est plus l'impression douce qu'elle a éprouvée au « Domino ». L'absinthe lui paraît d'abord avoir mauvais goût ; sa langue se pâte, est gonflée et paralytique ; son cœur se brouille, et, devant ses yeux, tables, chaises, comptoir, murs, consommateurs, tout semble tournoyer en un brio fol et vertigineux. Mais au moins, tout abrutie, Louise ne pense plus, ne souffre plus, perd toute impression de réalité. Un rêve l'emporte, l'arrachant aux choses vraies...

Au milieu du cabaret, balancé d'un mouvement automatique et lent, le patron chante :

Un fiacre allait lentement,
Criant, grinçant, déambulant...

Un chœur discordant, avorté, sans mesure, faux et rude, auquel Louise mêle inconsciemment sa voix, reprend :

Criant, grinçant, déambulant...



VII

Monsieur Destrais père, un grand vieillard, aux traits rudes, aux cheveux et à la barbe de neige, ferma lui-même la porte, d'un coup violent, tandis que son fils s'éloignait.

Loin du logis paternel, Jules s'arrêta enfin, le front brûlant. Quelque étau lui serrait le crâne à le faire éclater, il lui paraissait sentir ses os se disjoindre sous la formidable pesée d'une machine torsionnante dont le cercle de fer, lentement, se fermait d'un effort contractile.

Là seulement, épaulant le mur d'une haute façade nue et grise dans l'hiver chagrin, le jeune homme crut pouvoir penser; sous la giffle de la bise, il revenait peu à peu de l'assommage qu'il avait subi. Mais, pâle, les lèvres marbrées, debout contre une maison, frissonnant dans le froid, il avait dans son attitude quelque chose de si anormal que les passants se retournaient sur lui avec une curiosité inquiète, — la curiosité des incidents urbains, des émois de la rue. Pour peu, il se fût trouvé quelqu'un qui songeât à lui offrir des secours. Cet homme devenait malade?...

Nettement alors, il revit la scène de tout à l'heure, déroulée dans son cerveau en une suite tangiblement vraie et simple, mais lui apparaissant tout de même, au contact morbide de l'impression enfiévrée, comme un cauchemar. A vrai dire, ce n'avait pas été terriblement terrible en soi-même, cette scène, — mais elle appelait, en l'esprit malade de Jules, tant de jours noirs et veules, de jours pleurards et nus, — et de désespoirs sombres! Et puis, elle avait porté le coup de massue de l'inat-

tendu, — le coup de massue qui l'avait abattu net, comme le bœuf cheyant sur les dalles de la boucherie, — et dont il ressuscitait peu à peu maintenant, en une lente reprise de sens.

Au surplus, le père Destrais n'avait pas gardé tout son calme non plus, à la demande formulée par son fils. Pas plus que ce dernier ne s'attendait à la réponse telle qu'elle lui avait été formulée, lui, le père, ne s'attendait à la pétition. Et il lui avait fallu une minute de recueillement abasourdi, durant laquelle son regard s'était irrité à mesure, pour partir sur ses grands chevaux.

Tandis que Jules était resté droit, ayant épuisé ses aveux, dépeint les mœurs honnêtes de la famille Chaltin, esquissé la silhouette du père, ce comédien rigide et honnête; après qu'il eût insisté sur les charmes, le caractère, les qualités de Marguerite; après qu'il eût enfin mis à nu le corps de ses espérances et de ses désirs, l'orage avait éclaté.

Furibond, M. Destrais père avait enfourché sa monture, et s'était emporté en

un galop d'ouragan, passant sur tout, franchissant les fossés en bonds désordonnés, sautant les haies comme en un vertige. Et Jules avait entendu :

— Ah ça ! vous devenez fou ? Etes-vous tout à fait aliéné ? Vous osez me faire une demande pareille ?... Mais je n'en reviens pas ! je n'en reviens pas !... Je crois rêver !... Vous voulez épouser une cabotine ! une loque ! une catin !...

Une catin ! Marguerite ! Jules avait blêmi. Mais le père continuait :

— Et vous me demandez, à moi, mon autorisation ! Vous croyez que je vais accepter une fangeuse compromission avec vos sales cabots !... Que je vais ainsi me souiller aux détritibus du cloaque !... Mais c'est immonde, ces gens de théâtre, c'est immonde et répugnant !... Pouah !...

Une telle indignation lui congestionnait le cerveau qu'il n'arrivait pas à s'exprimer en une suite d'idées à peu près logique, — et ne trouvait que des injures pour exprimer sa révolte.

— Vouloir épouser une comédienne, une loque !... Mais je préférerais cent fois que

vous allassiez cueillir une femme de maison publique qu'une actrice!... Ce ne serait au moins pas une... mésalliance!... Je ne veux pas de mésalliance dans la famille!... Nous sommes de la bourgeoisie; prenez dans la bourgeoisie ce qu'il vous plaît, ça m'est égal, pourvu que vous preniez une femme chrétienne, remplissant ses devoirs religieux! Mais du théâtre! du théâtre, grand Dieu!... Oh!... une actrice! Est-ce une femme pour vous, ça? Et vous osez me dire que c'est une honnête femme, une honnête fille, votre catin! Est-ce qu'on peut-être honnête quand on est du théâtre?... Je les connais, vos soi-disant honnêtes femmes! De la fange, je vous dis, de la fange!...

Et il répétait :

— Pas de mésalliances dans la famille!
Pas de mésalliances!...

Jules était un bloc de carrare. Il n'entendait plus, il ne voulait plus entendre. D'abord, une révolte aussi avait surgi dans son âme à lui, une révolte énorme et rageuse devant cette injustice, en entendant jeter cette boue à la face de Margue-

rite, salir ainsi cette femme plus pure que toutes. Mais il était ligotté par le respect filial. Puis, il était resté sourd, comme mort, sans réponse, le regard terne. M. Destrais n'avait pas fini :

— Et vous, imbécile, vous vous êtes laissé prendre! On vous a attiré dans un guépier, on vous a tourné, on vous a volé pour ainsi dire!... Mais le public va vous désigner du doigt, misérable! si vous vous affichez encore avec vos cabots!... Vous êtes fou, vous dis-je, vous êtes fou!... Mon fils, épouser une femme de théâtre!... Non! elle est trop forte celle-là... Une femme qui chante... ils appellent ça chanter... c'est gueuler! Une actrice! une actrice, juste Dieu!...

Jules était parti, avait quitté la maison à mi-mort. A présent, tout cela lui réapparaissait. Les mots de son père, il les entendait de nouveau, bien plus clairement que tout à l'heure; ils lui arrivaient à l'oreille, aigres et mordants, prononcés sur le ton du mépris écoeuré. Et, à les entendre, cette révolte de tout à l'heure lui soulevait plus fort la poitrine. Ah! c'est qu'aux

déclarations paternelles, un écho lointain ramenait les paroles prononcées jadis par Chaltin, ces paroles de sanglante vérité auxquelles Jules avait haussé les épaules, dans sa grande largesse de modernité, mais dont pourtant — il s'en souvenait bien — il avait eu l'âme inquiète. Et c'était donc vrai, cette iniquité sociale, issue des préjugés d'un autre siècle, frappant une classe d'êtres humains et se perpétuant à travers les âges, quand même, — défiant le progrès! C'était donc vrai que le grand mouvement des idées, après la rafale révolutionnaire balayant les traditions malsaines du passé, n'avait pu emporter avec lui les partis-pris de la chrétienté inquisitoriale à l'endroit des comédiens! Le principe suranné, en dépit de tout, avait été légué en héritage par vingt lustres morts aux vingt lustres d'après, ses fils bâtards. Et la bourgeoisie avait gardé cette rancune haineuse basée sur rien, contre les pauvres chevaliers du fard, facteurs de civilisation cependant, eux qui vivaient de l'Art et pour l'Art! Chaltin l'avait dit; M. Destrais l'avait répété : le théâtre, c'était toujours le cloa-

que, à jamais anathématisé, condamné sans merci. Un comédien était un monstre, sa fille une catin, sa femme aussi ! Pour le Matamore de Gauthier, — doué d'immortalité, hélas ! — renaissant chaque jour dans la peau des cent mille vaincus du cloaque, le trou aux chiens du cimetière resterait creusé, et il y aurait toujours des enfants de la bourgeoisie prêts à jeter des pierres aux survivants qui pleureraient leurs morts autour de la fosse païenne. C'était odieux, cela ! et cela était !...

Jules marcha, s'entêtant en l'inanité de ses discussions intérieures, plaidant pour lui, raisonnant tout ce qu'il n'avait pas raisonné il y a une heure. Il se trouvait lâche de s'être tu, d'avoir approuvé, par son silence, la bourrasque paternelle ; il aurait dû affirmer son renoncement, s'incliner devant la volonté tutrice, et le dire ; mais aussi, libre alors de tout intérêt, défendre hautement les miséreux, prendre en mains la cause des bafoués, pousser un cri de justice ! Puis, à quoi bon ? Qu'eussent pu faire ses protestations ? Eût-il convaincu son père ? Non. Et fût-il même

arrivé à ce résultat, qu'était-ce encore que la conviction d'un homme dans le grand Tout des mépris accumulés? La race maudite n'en serait pas moins restée honnie, conspuée, avilie; elle eût compté une haine de moins, une indifférence de plus, voilà tout. Et ce n'était pas la valeur du plaidoyer...

Quel instinct l'avait poussé? Jules ne savait; il avait voulu marcher, — et ses pas le conduisirent au théâtre. Comme il allait entrer, une forme humaine le heurta, et il reconnut le troisième rôle, Baudour, qui sortait affairé.

— Ah! Monsieur Destrais!... Monsieur Destrais!... Vous ne savez pas?... dit le comédien volubile. La concierge vient de m'en apprendre une... Oh! mon Dieu! vous ne savez pas?...

— Mais non, mais non... balbutia Jules.

— On a trouvé le père Caverlat mort...

Mort... oui... dans sa chambrette, ce matin. Ah! la pauvre vieille ganache!... Crevé, paraît-il, littéralement crevé, sur une mauvaise paillasse. Tenez, ça me fait un mal!... J'y vais de ce pas... Accompa-

gnez-moi donc... Les autres doivent y être...
Ah ! le pauvre vieux !...

Jules suivit Baudour, qui l'avait pris par le bras, presque machinalement. Ils marchaient vite, tous deux, et le comédien ne s'arrêtait pas de parler, tout en émoi, vraiment, sincèrement ému par la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

— Voyez-vous, disait Baudour... au théâtre nous nous attrapons, nous nous fichons des gnons, nous nous disons des méchancetés. Mais, vrai de vrai, quand un malheur arrive à l'un de nous, on se donne la main pour le secourir... Ce pauvre père Caverlat ne disait pas grand'chose, mais on l'aimait tout de même... C'était notre doyen... Une vieille bête, pour sûr, mais un brave. Tenez, je vous dis que ça me fait un mal !...

C'était loin. Caverlat habitait Ixelles ; Baudour en fit la réflexion :

— C'est égal !... penser qu'il faisait cette route-là plusieurs fois par jour, et le soir après le spectacle !... C'est raide tout de même !...

Ils arrivèrent enfin. Le vieux occupait une petite mansarde d'un cabaret, chaussée d'Ixelles.

— C'est là, dit Baudour. Les autres ont été prévenus avant moi.. Ils doivent y être...

En effet, quand ils entrèrent dans la chambrette sordide, sous les pannes du toit, Jules et Baudour se trouvèrent en compagnie. Tous les emplois de la troupe étaient là, debout, silencieux et découverts. Les femmes, autour du lit, contemplaient le mort, qu'elles avaient habillé et mis dans des draps frais. Caverlat, étendu, avait les mains sur le ventre et tenait un gros crucifix de bois noir : ses rides s'étaient creusées encore, sa bouche, un peu entr'ouverte, laissait voir deux dents sales et faisait un trou sombre dans la pâleur verte de son visage, qui ne donnait pas une impression de souffrance, paraissant sourire un peu au contraire.

— Tiens, on a oublié de lui fermer les yeux, dit Léonce à voix basse.

Madame Véga, qui égrenait un rosaire au pied du petit lit de fer, entendit. Elle se leva, avec des allures de religieuse, et tenta d'abaisser les paupières. Mais celles-ci se relevaient toujours, après l'effort,

doucement, et découvraient à nouveau les yeux ternes du cadavre, extatiquement fixés au plafond.

On lui avait laissé sa calotte grecque, sa vieille amie fidèle, dont la floche de soie pendait sur l'oreiller.

Louise, madame Chaltin et Jane pleuraient ; madame Véga priait, Léonce et Darsy, le visage sérieux, semblaient hypnotisées par le cadavre qu'elles ne quittaient pas du regard. Les hommes, debout, se taisaient.

Dans un coin, le chat du propriétaire, un gros matou noir, s'était assis, étonné et méfiant, et regardait tout le monde avec de grands yeux ronds et glauques, phosphorescents dans l'ombre. Peu à peu il s'enhardit, pensa que ces gens silencieux n'étaient pas bien terribles, et finit même, après s'être approché à pas prudents, par sauter sur le lit. Madame Véga le chassa avec de grands gestes indignés, en disant : « Oh ! la vilaine bête ! » et le minet fila comme une ombre, par la porte ouverte.

Il y avait trois quarts d'heure que tous étaient dans cette mansarde mortuaire. La

nouvelle leur était parvenue au théâtre, tandis qu'on répétait la *Closerie des Genêts* ; la répétition avait été levée de suite, et ils s'étaient rendus en corps à Ixelles, pour voir une fois encore leur doyen, ce pauvre Caverlat. C'est Léonce qui avait été acheter les deux cierges qui brûlaient devant la couche ; il y avait eu une petite discussion avec le propriétaire, qui ne voulait pas donner des draps propres, disant que ce n'était plus la peine. A la fin seulement, il s'était exécuté, à regret, et devant la monnaie sonnante.

Dans la chambrette de Caverlat, on n'avait trouvé que quelques vieilles défroques de comédie, le costume de ville qu'on lui connaissait depuis toujours, un portrait de femme dans une armoire, un portrait de soldat, encadré de peluche, pendu au mur, et soixante-dix centimes dans le pantalon gisant au pied du lit. Sur la table, une tabatière en bois, une pipe de terre culottée et une mèche de cheveux avec une vieille fleur séchée.

Durant les deux jours qui avaient suivi la première de *Patrie*, Caverlat s'était fait

excuser, se disant malade, et n'avait pas paru au théâtre. C'était Ricaudet qui avait rempli le rôle du sonneur Jonas, au pied levé. On s'était dit que Caverlat avait mal aux cheveux d'avoir été saoul... Dame ! à son âge !

C'est Louise qui, tout à l'heure, avait enfin dévoilé le secret du mort ; et on avait compris : le vieux comédien s'était éteint de vieillesse et de douleur, doucement, dans son lit.

— Vous ne trouvez pas qu'il commence à sentir ? dit Darcy.

Cette phrase rompit le silence. On se permit de causer à voix basse. Oui, tout de même, il sentait un peu ; on aurait dû émietter du chlore dans la pièce.

Chaltin avança :

— Il faut songer à ses funérailles...

— C'est vrai, dit Sary, il n'a pas laissé un sou... on se cotisera...

— Arrangeons ça de suite. Il n'y a plus rien à faire ici, du reste.

— Tout de même, dit Jane, il faut que quelqu'un le veille...

— Moi, dit madame Chaltin.

— Moi, dit Louise. Et elle insista. C'était son affaire; elle n'avait pas peur des morts; elle avait veillé ainsi sa tante, morte quelques mois avant....

— Ce n'est pas comme moi, dit madame Véga. Les morts, ça m'effraie...

Ils descendirent tous au café pour « régler les affaires » et se remettre un peu de l'odeur, qui, décidément, se faisait pénétrante.

Louise resta seule avec le mort.

Quatre heures de l'après-midi. Et déjà le soir venait; par la petite fenêtre à tabatière du toit, de sombres grisailles de brune hivernale tombaient, qui faisaient flotter des ombres dans la mansarde; les ombres caressaient bizarrement le visage du cadavre, et la lumière sans vie de ce quart de jour, unie à la follette lueur jaune des cierges, mettait sur la face blafarde de Caverlat des tons étranges. Le vieux semblait revivre, sous les effets de clarté terne; ses rides se nuançaient, le regard des yeux fixes, terreux tout à l'heure, ressuscitait, la pupille semblait briller d'une flamme.

Louise eut peur. Et pourtant elle se

pencha sur Caverlat. Mais, de près, le mort reprenait son aspect primitif, cette face sereine, ces traits immobiles, immuablement fixés dans la cire. Et Louise se tranquillisa.

Pauvre vieux Caverlat ! Que de chagrin elle avait à le voir ainsi, inexistant aujourd'hui, lui dont elle consolait encore la peine naguère. Il ne crierait plus, à présent : « En schène ! Mesdames ! » on ne le verrait plus passer à petits pas dans les couloirs, avec son éternel air affairé, ni secouer la cloche d'appel. Il n'était plus, le pauvre... Mais, d'autre part, Louise, en une contradiction de sentiments bizarre goûtait aussi presque une satisfaction, — oui, une satisfaction, à le voir en paix enfin, ce souffreteux, couché dans le néant, le sommeil heureux d'à-jamais... Il ne sentirait plus les cuisances de la douleur physique et morale, il ne connaîtrait plus les tracas, les soucis, les peines. A présent, c'était le bon dodo calme et doux, non hanté de rêves — le somme définitif, réparateur des jours sans pain et sans joie. Ah ! elle eût voulu être près de lui, Louise,

comme lui, dans l'Inconnu suprême, immense, infiniment délectable...

C'est qu'elle souffrait tant aussi ! Oh ! ces jours derniers, cette semaine écoulée, lui pesant toute une vie ! Que d'affres pour sa pauvre âme mutilée !

L'autre soir encore, après une veillée maussade au " Domino " — comme elle avait risqué un léger reproche, Sary s'était emporté, sa rage, trop viciée, brisant enfin les liens et se déchaînant, terrible. Et il lui en avait dit, il lui en avait dit ! Jusqu'à ce que, au paroxysme d'une fureur illégitime, il la frappât de ses poings massifs. Louise s'était courbée sous cette brutalité. Et il lui avait tenu rancune de cette humilité ; hier, la traitant de chienne couchante, il avait donné une réédition à cette scène odieuse, les yeux injectés, hors des orbites, la face congestionnée. Ah ! il était horrible ainsi, brute livrant cours à sa férocité, ni homme ni bête, et les deux ! .. Louise se le représentait, en une vision mauvaise — une vision monstrueuse. Il était hideux, formidablement laid — et elle l'adorait. Mourante sous ses coups, elle

l'eût injurié et baisé, cet être féroce, qui lui était révoltant et indispensable, qu'elle détestait et qu'elle aimait de tout son amour... Ce n'était pas, non certes, cette brutalité dont elle souffrait le plus ; elle eût demandé de lui rompre les membres et de ne point lui briser le cœur ; elle l'eût supplié de la broyer, elle chétive, sous sa force, mais d'être à elle par l'âme et les sens !... Hélas ! cette nuit, tandis qu'elle distillait le poison de son insomnie, elle l'avait entendu, lui, prononçant en rêve encore une fois le nom de Marguerite, — Marguerite, la fille de Chaltin ! Et c'était donc vrai qu'irréremédiablement elle le perdait, et que son amour pour l'autre allait en raison directe de sa haine pour elle ! Oh ! cette infernale pensée !... Louise avait vu du sang alors, des taches de sang, du sang partout... La chimère du crime : elle eût voulu tuer, être tuée, mais avec tous et toutes, dans une orgie de meurtre où elle se fut cramponnée à lui, jusqu'à leur dernier souffle, l'étreindre irrésistiblement pour le grand voyage ! Et ce qu'elle eût défié, alors, toutes les puissances, évidentes ou occultes, de les séparer !...

Quelque chose frôla doucement le bas de la jupe de Louise. Elle eut un petit cri d'effroi, regarda, et se trouva sotte. C'était le matou noir qui était revenu et se frottait aux jambes de la jeune fille, la queue raide en l'air, haussant et baissant son dos de jais en ondulations félines. Louise le prit sur ses genoux et le caressa. Alors il se tassa, heureux, et se mit à ronronner fort dans le silence.

En bas, au cabaret, les comédiens se concertaient.

Une petite discussion avait surgi parce que Madame Véga avait parlé de funérailles religieuses. Chaltin s'y était opposé formellement.

— J'ai le respect des convictions de tous... Si Caverlat, de son vivant, avait manifesté des opinions religieuses, je serais le premier à dire qu'il faudrait l'enterrer avec les offices de son culte. Mais il n'allait jamais à l'église, et n'était pas croyant...

— Vous ignorez ça!.. Vous ignorez ça! protestait Madame Véga.

Baudour et Ricaudet vinrent à la res-

cousse de Chaltin. Ils affirmèrent que Caverlat était athée ; ils le savaient, cela ressortait clairement de conversations qu'ils avaient eues ensemble, autrefois.

— Pas de funérailles religieuses ! Moi je ne suis pas pour les ratichons, dit Jane.

— Ni moi, dit Léonce. Ces robes noires, ça ne me dit rien...

— Ah ! Mesdames, Mesdames ! vous n'avez pas la foi, lamentait Madame Véga.

— La foi ! On n'en mange pas, fit observer Darsy.

La duègne étant seule de son avis, il fut décidé que Caverlat serait enterré civilement. Puis on discuta des détails subsidiaires : Que pourrait bien coûter un cercueil?... Quels seraient les frais généraux d'inhumation?... Chaltin s'offrit pour faire les démarches ; en attendant, on pouvait toujours se cotiser si ça ne dérangeait personne...

De suite tous les porte-monnaie s'ouvrirent ; le patron avait apporté deux assiettes entre lesquelles chacun glissait son don. Entraîné par l'exemple, le cabaretier donna aussi son obole.

Albert avait paru très gêné; il se pencha à l'oreille de Jules Destrais, et lui souffla :

— Je n'ai que trois francs... je suis parti sans monnaie... C'est pas assez... Vous ne pourriez pas m'avancer cent sous, jusque ce soir ?

Jules lui passa cent sous, que le jeune premier mit dans l'assiette avec ses trois francs.

Puis tout le monde se rapprocha, les têtes se fondirent en un cercle, cous tendus au dessus de la table, pour voir. Sary comptait...

— Cinquante-sept francs quatorze sous...

— C'est pas mal... c'est pas mal ! dit Baudour.

— Surtout, dit la duègne, toujours pratique, que ce n'est pas tout : M. Boiget donnera bien... Qu'est-ce qu'il donnerait ?

— Dix francs, dit Jane.

Sary protesta. Il connaissait Boiget, Boiget n'était pas chien. Or, dix francs, ça serait crasseux, pour un directeur... On pouvait compter un louis, quoi !

— Plus une collecte dans la figuration,

continua Madame Véga, toujours calculant. Oh! vous verrez, on aura un cercueil où il sera bien... comme un coq en pâte...

— Moi, j'ai un petit coussin en satin blanc chez moi. Ça ne serait peut-être pas mal pour mettre sa tête ?...

C'était Léonce qui parlait : on l'approuva; elle apporterait son coussin.

— Nous pourrons sans doute lui acheter une couronne! dit Darsy en frappant ses paumes, toute heureuse à cette idée.

On confia l'argent à Chaltin qui s'occuperait de tout.

Le cabaretier allumait les lampes fumeuses de son cabaret; l'horloge marquait cinq heures. Il fallait se séparer, pour ne pas manquer l'heure du spectacle.

Tous s'engouffrèrent à nouveau dans le petit escalier tortueux, pour aller voir une dernière fois le vieux... Dans la mansarde la nuit était entrée tout à fait à présent. Seuls, les cierges mettaient une clarté sale sur le haut du lit, faisant saillir la tête du cadavre et se mourant dans les plis des draps. Perdue dans l'ombre, Louise pleurerait.

Jane sembla hésiter. Puis elle dit :

— Moi, je ne le laisse pas partir ainsi. Je l'embrasse, ce vieux camarade!...

La grande coquette s'approcha du lit. Les fourrures de son boa s'allongèrent sur le blanc mat des linges, et il y eut un bruit de baiser dans le silence.

Alors, les autres femmes en firent autant. Madame Chaltin accolada même le mort sur les deux joues, comme si elle lui eût souhaité la fête. Baudour, lui, serra la main crispée sur le crucifix qu'y avait mis Madame Véga, et il dit, la voix émue :

— Allons... au revoir... hein?... mon vieux Caverlat... Bonne chance là bas!

Sur la pointe des pieds, comme s'ils eussent craint d'éveiller Caverlat, ils passèrent la petite porte et descendirent.

Louise resta.

— Ouf! exclama Léonce, quand ils se trouvèrent dans la rue. Ça me retourne, ces tristesses-là!...

Jules Destrais, seul avec Chaltin et sa sœur, se trouva horriblement oppressé. Sa conscience lui imposait de dire ce qui

s'était passé tout à l'heure, d'affirmer son innocence à lui, son affection inéluctable, mais aussi de dévoiler la volonté paternelle. Qu'allait-il se passer?... Il le fallait, pourtant, il le fallait!

A trois, ils marchaient vite, aiguillonnés par l'heure, et ce vent d'hiver qui soufflait, gonflait les mantes, gerçait les peaux. Et on se taisait, monsieur et madame Chaltin impressionnés par l'incident funèbre de la journée, Jules sentant son intellect périr sous l'émoi des suggestions. Ce coup de tout à l'heure, puis la vue de ce mort, la macabre discussion des funérailles, et le chaos d'idées confuses, aiguës ou sourdes, qu'engendrait tout cela, le laissaient pour inconscient.

Comme un ressort grincerait au vigoureux tour de clef, Jules sentit quelque chose se remonter en lui, grincer aussi, se tendre... Et ce fut sans transition qu'il se lança enfin, sous l'effort de son cœur gonflé, exposant sa navrance, donnant, par bribes, en avare qui se dépouille peu à peu, par force majeure, la scène qui s'était passée entre lui et son père. Pourtant il

escamotait les brutalités, passait au filtre de sa délicatesse les discours violentissimes, gardait, en son fond de besace, les expressions injurieuses dont M. Destrais s'était servi. Mais consciencieusement, fièrement presque, avec une sincérité franche, il respecta le fond du problème, rendit exactement, à la forme près, les raisons militantes de son clérical chef de famille, fit l'aveu de son refus net, catégorique, irrémédiable.

Chaltin et sa sœur se taisaient, continuant la route, mus par un mécanisme. Le regard de l'homme s'était fait très dur seulement, et une contraction assombrissait son visage; la voilette de madame Chaltin se mouillait doucement, et de toutes petites perles brillaient dans le grillage ténu des fils...

Longtemps après seulement, lorsqu'ils eurent subi le fardeau d'un lourd silence infini, qui les écrasait, Chaltin parla. Et, monochrome, il dit, semblant éviter les intonations à dessein :

— Mon fils, c'est bien... J'ai été imprudent... Tout ça, c'est ma faute... J'aurais

dû mieux prévoir, aller à ton père de suite, lui parler... briser là, après le refus... A présent, nous aurons à subir l'infusion d'une douleur immense... tous... Mais je dois faire mon devoir de père et d'honnête homme. Je ne puis plus te recevoir chez moi, évidemment. D'autre part, comme tu es mon ami, *notre ami*, que je t'estime et que je n'ai pas lieu de rompre cette amitié, puisque tu n'as démerité d'aucune façon... eh bien... je n'ai pas à t'éviter dans la rue, ni dans toute circonstance où nous pourrions nous rencontrer... N'est-ce pas ? tu me comprends bien?... Hors chez moi, tu seras partout le bienvenu dans notre société. Tu me comprends... tu comprends?..

Il insistait. Jules fit un signe affirmatif. Oui, il comprenait, il comprenait la conciliation humaine du devoir et du sentiment... Chaltin avait un cœur décidément !

A la porte de chez Chaltin, tous trois se regardèrent, un instant. Puis, le père fit simplement : « Adieu, au revoir, fils ! » — Destrais, d'un élan, embrassa la femme, comme s'il eût embrassé l'Autre, mettant

dans ce baiser l'expression de tout son désespoir et tout son amour. Quelque chose d'humide et de salé lui resta sur les lèvres, de ce contact... Et il partit brusquement, étranglé, tandis que Chaltin et sa sœur disparaissaient dans l'entrebâillement de la porte.

Au coin de la rue, Jules se retourna. Sur le balcon, bien dessinée dans le placard cru de la fenêtre éclairée par un flot de lumière, il distingua la silhouette de Marguerite...

Et seulement alors sa peine s'épancha toute en une soulageante débâcle de pleurs amers.



VIII

En revenant du cimetière, Ricaudet, qui avait bu infiniment de petits verres, et titubait, déclara :

— Nous sommes cocasses et contradictoires!... Nos yeux à tous, tout à l'heure, ont pissé des seaux parce que Caverlat dort pour de bon, fait la grasse matinée à jamais. Eh bien, quoi ! il l'a bien gagné, ce vieux ! Nous sommes idiots de pleurnicher parce qu'il est heureux... Nous n'avons pas le droit d'être jaloux, ce sera notre tour un peu plus tard, d'aller être tranquilles sous

terre, après avoir été si souvent embêtés au dessus! Je suis sûr qu'il n'a pas même l'ennui de rêver! Quelle joie!... Mais c'est lui qui devrait pleurer de pitié pour nous en pensant que dans huit jours il aura déjà la veine d'être une charogne, tandis que nous ne serons encore que des cabotins! Oh! là là!...

Il se cogna le nez contre une lanterne, ce qui mit fin à son oraison funèbre.

Pendant huit fois vingt-quatre heures au moins on en parla, de l'enterrement! En vérité, ç'avait été très chic! Et tout à fait dans un bon ton, sans le moindre incident pour déflorer la chose. Ce vieux Caverlat avait encore eu du monde à son enterrement, en somme. Il « n'avait pas à se plaindre », comme aimait à le répéter madame Vega. Car, outre la troupe de l'Alhambra, très au complet, avec les machinistes même, quelques artistes des autres théâtres de la ville avaient également conduit au cimetière le vieux bonhomme, se souvenant de sa confraternité sympathique.

Chacun avait au reste droit à sa petite

satisfaction d'amour-propre. Chaltin avait très bien arrangé les funérailles en général, s'occupant de tout et ayant pris à sa charge la corvée des formalités. Léonce avait apporté un très joli coussin auquel elle avait encore ajouté des nœuds de ruban bleu aux oreillettes. Madame Véga avait laissé son christ dans les mains du vieux. Jane et Darsy avaient choisi la couronne et fait imprimer une belle inscription d'or sur une feuille de satin. Enfin Albert avait déclamé un discours très tapé! On le commentait encore, et on concluait que décidément Albert n'était pas trop bête. Madame Véga avait beau insinuer qu'il avait fait écrire son discours par un tiers, cela ne détruisait pas la bonne impression unanimement reçue.

La duègne expliquait aussi longuement l'émotion qu'elle avait ressentie en jetant sa pelletée de terre sur la bière. On avait entendu un choc sourd sur le bois, avec une résonnance funèbre. Pauvre Caverlat! L'on eût cru que cela devait lui faire mal, cette fosse se refermant sur lui peu à peu, par mottes sablonneuses

d'abord, puis vivement, le sol semblant retomber comme une trappe de scène, au travail vigoureux des fossoyeurs. Car on était resté là jusqu'à ce que ceux-ci eussent terminé complètement leur besogne, — à regarder cette comblée mortuaire, curieusement et tristement.

Pas avec tant d'attention, à tout prendre, que madame Véga n'eût trouvé moyen de remarquer les allures de Sary tournant et retournant, fiévreux, près de mademoiselle Chaltin. Madame Véga, naturellement, avait signalé ces allures à tout le monde, et tout le monde avait observé. Bon sang de Dieu ! en avait-il une, de passion, ce Sary, pour une telle gamine ! On eût pu, ce jour-là, lire dans son âme. Manifestement il luttait contre une attraction invincible, tâchait de s'éloigner de Marguerite, restait en arrière, puis s'approchait à nouveau, les yeux sur elle constamment, un afflux de congestion à la face. Il la mangeait, il la dévorait du regard, ardent comme un taureau prêt à la saillie. Visible aussi était-il que Marguerite se sentait embarrassée sous l'obsession de ce regard

pesant. La jeune fille éprouvait un malaise, une gêne inexplicquée, effet de cette suggestion; une gêne qui s'était presque transformée en crainte vague, et qu'elle avait trahie à diverses reprises, quand elle rencontrait les prunelles folles de Sary, qui lui donnaient comme la sensation d'une décharge électrique.

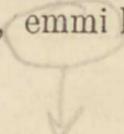
Jules aussi était à l'enterrement ce jour-là, comme la veille il avait été à la répétition. Chaltin ne l'avait-il pas dit? « Dehors, vous serez toujours le bienvenu dans notre société. » Ne pouvant plus voir Marguerite dans l'aimable intérieur, si serré, si bon avec son air de tranquillité, qui avait assisté à l'aurore de leurs amours, — il lui restait à saisir toutes les occasions de la licence accordée. Derrière le corbillard, il avait marché aux côtés de Marguerite, indifférent à la sensation produite par le groupe des comédiens sur la badauderie. Des femmes suivant un mort! Cette dérogation aux convenances usuelles devait provoquer, en fait, un étonnement chez ceux qui voyaient passer le convoi funèbre. Mais le jeune homme s'en souciait peu,

enfoncé dans le mystère de ses lamentations intimes... Et lui aussi, enfin, avait remarqué le va-et-vient de Sary, s'en était étonné, sans plus.

— Comme il me regarde! avait balbutié Marguerite à certain moment.

Il avait compris que ce « il » désignait Sary. Mais il s'était tu, n'attachant guère d'importance à la remarque, encore qu'il l'eût faite *auctoritate sua*, peu avant.

La semaine suivante, l'enterrement était oublié, comme Caverlat lui-même. D'ailleurs, on avait, au théâtre, lieu de parler d'autre chose. Un vent de guigne, inexplicable, avait soufflé sur l'exploitation de M. Boiget. *Patrie* ne faisait plus recette; la renommée de la première s'était éteinte comme une flamme de chandelle, et tout le monde souffrait le mal de la débâcle, qui était dans l'air; la débâcle, hélas! si connue des cabots, la débâcle supportée d'époque en époque, à travers l'inconnu des engagements. Tous connaissaient si bien — pour les avoir endurés — les symptômes du fléau théâtral. Aux hasards de leurs errances de ville en ville, emmi les situa-



tions équivoques confiamment acceptées sur la foi des correspondants, que n'en avaient-ils connues, de ces chutes directoriales ! A voir les mines contrites du rondet bonhomme que faisait M. Boiget, ils constataient déjà les prémises du cataclysme final. Pendant les répétitions, le gros directeur arpentait le fond de scène, soucieux, les mains au dos. Il risquait d'aventure des observations aigres et mal venues aux comédiens, se substituant à leur régisseur. Il n'était plus « coulant » non plus, refusait les acomptes, ce qui était la pire des annonces néfastes !

Après le gros succès de la représentation initiale, cette indifférence du public ne s'expliquait pas. Elle était le résultat inattendu, mais connu, des vents contraires de l'engouement et de la défaveur populaires, se manifestant sans cause, faisant des fortunes ou des ruines.

Maintenant l'énorme salle de spectacle n'avait plus l'aspect des premiers soirs. A peine une vingtaine de personnes entraient-elles, à l'heure dite, dans la nudité glaçante de l'amphithéâtre vide. Elles gardaient,

tout du long, des poses de gens perdus, égarés dans une solitude, ne riaient pas, ne parlaient pas, sous la grande clarté des lustres. C'était la réminiscence du tombeau profané évoqué aux répétitions. Mais ici, cela avait un aspect plus inquiétant encore, avec l'orgie des lumières détonnant en cette tristesse générale, comme un défi douloureux, une audace navrante.

Pour l'amour de Dieu jouaient les artistes ; les représentations languissaient en une atmosphère viciée de découragement : on tenait *Patrie* comme on eût joué quelque farce funèbre, sans cœur et sans émoi. Le feu sacré, après avoir fumé des lueurs mourantes, s'était éteint tout à fait à présent, sous une douche lâche de rancœurs. Et il y avait, de plus, quelque chose de si tristement contradictoire à ce déploiement de mise en scène luxueuse et laborieuse pour les quatre chiens en chapeau garnissant la salle, que c'était comme une ironie méchante du Destin, imposant l'activité pour l'inertie, le luxe pour la pauvreté, la grandeur pour le néant. Les spectateurs eux-mêmes semblaient gênés de voir tant

de monde travaillant pour eux rarissimes, tant de décors maniés, tant de figurants défilant sur la scène, tant de peine pour des résultats si lamentablement maigres.

Jules Destrais continuait de venir au théâtre le soir. Et, avec Marguerite, il restait là, comme au triomphe de naguère, à contempler par le trou du manteau d'arlequin la grande salle, il y a huit jours si vivante, si animée, si belle d'entrain et d'émotion, — à présent si morne et si triste dans l'abattement du désastre. L'effet de cette intensive mélancolie semblait s'épandre sur leur affection même, en une psychologique transsubstantiation qu'ils n'analysaient point, ni l'un ni l'autre. Joignant cela aux souffrances recueillies dont ils étaient atteints, il s'en était engendré une morbidesse de sentiments portant à leur amour en une contagion perverse. Ni elle ni lui n'avaient plus de ces mouvements enthousiastes leur faisant bondir le cœur, trahis à peine pour le profane, mais qui les remuaient intérieurement, eux, si délicieusement. Ils n'avaient plus de ces longs regards humides sous le voile des cils,

humides de bonheur et de reconnaissance pour tout ce qui les entourait et qu'ils rattachaient par des liens invisibles à leur tendresse même. On eût dit qu'aujourd'hui un crêpe de grand deuil la recouvrait, cette tendresse, toujours infuse, toujours forte et indéracinable, mais frappée au sceau de la navrance ambiante. Des mots seuls leur échappaient, plus de phrases... Et pour peu, ils se fussent suggéré qu'un cadavre existait entre eux, les rapprochant à la fois et les éloignant en un lourd supplice. Oh !...

C'est qu'aussi, elle avait bien souffert, Marguerite, au soir fameux où père et mère étaient rentrés seuls, sans Jules, — et où Chaltin, brièvement, avait exposé la situation nouvelle ! Cette situation qui paraissait être la négation de toutes ses espérances et de tous ses rêves d'avenir ! Pauvre petite ! D'abord, forte devant les coups du sort, avec sa petite âme énergique et fière, elle avait accepté la nouvelle désolante comme un sacrifice nécessaire aux joies du passé. On avait soupé silencieusement ce soir-là, les yeux secs, parlant tout juste pour ce qu'il fallait dire. Père, tante et elle,

avaient mangé sans qu'un mot fût prononcé. Mais après le débarras des vaisselles, tandis que Chaltin s'était calé dans son fauteuil, les pieds au feu ronronnant dans la chambre, Marguerite s'était mise sur les genoux de son père, et, toujours muette, avait laissé choir sa tête, avec ses longs cheveux abondants, sur la poitrine de l'homme. Et lui, comme au temps jadis, lorsqu'elle était toute petiotte encore et qu'on ne prévoyait guère les choses de ce jour, l'avait bercée doucement; ainsi chacun avait soulagé sa douleur au contact de celle de l'autre, durant les grandes heures de la veillée, à la clarté de la lampe fumeuse...

Jules ni elle n'avaient point parlé de leur meurtrissure depuis; une seule fois le jeune homme lui avait affirmé son affection première et dernière, presque solennellement, en un serment définitif; alors, il avait trouvé quelques paroles d'encouragement, opposant sa volonté propre à celle de son père et concluant par un apophtegme vieillot : « L'amour triomphe de tout ! » Depuis, d'un tacite accord, ils n'avaient plus entamé le sujet, mettant un masque à

la personnification de leur torture intime.

M. Boiget avait exigé que la *Clôserie des Gènets* fût prête de suite, puisque *Patrie* faisait four. Et l'on répétait avec rage, sans trêve ni merci, jusqu'à l'heure du spectacle. Tous les artistes sentaient la nécessité de tenter un effort suprême; ce n'était en somme pas la seule exploitation du directeur qui était compromise, c'était aussi la leur, — c'était leur pain qui était menacé. Et, en dépit de toutes les petites vexations directoriales qui les blessaient, ils travaillaient ferme, pour leur existence.

Par exemple, si, à l'avant-scène, on se donnait du mal comme jamais, il y avait, tout autour, un joli relâchement. On parlait maintenant en groupe sans encourir les « salades » de Sary. Ce dernier semblait avoir perdu ses colères d'antan, que l'on voyait toujours sourdre en lui, mais qui n'éclataient plus bruyamment comme durant les répétitions de *Patrie*. Tout en s'acquittant consciencieusement de sa régie, on le voyait terriblement préoccupé, concentré en lui-même, avec une formidable tension d'esprit vers son idée fixe de con-

cupiscence, le désir de Marguerite, la possession de cette jeunesse brillante, qu'il eût voulu mutiler féroce^{ment}, avec la joie bestiale de la convoitise assouvie.

Une seule fois il s'était livré à une « engueulade » de sa façon. Darsy, au cours de la répétition, se gênait décidément trop peu, et, livrant son appréciation tout haut sur le drame à l'étude, elle avait dit :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Ce père est-il cruel ! Faire ainsi des crasses à sa fille parce qu'elle a eu un enfant avec son amant ! Bien quoi ! C'est-y donc si terrible ça ?... Avoir un enfant ! Ça peut arriver à tout le monde ! Les meilleurés familles voient de ces événements ! C'est-y 'une affaire !...

La phrase avait été dite très haut, avec le sans-gêne du relâchement général. Mais elle avait couvert le débit des acteurs répétant à l'avant-scène. Et Sary était sorti de ses gonds, hurlant comme autrefois, « arrangeant Darsy aux petits oignons ». Ce jour-là, on avait repris les bonnes traditions, on s'était tu ; mais le lendemain les

choses avaient recommencé, et le régisseur n'avait plus rien dit.

C'était tout cela même, ce manque d'ordre, cette abstraction de discipline, qui donnait la sensation de la débâcle prochaine, et tout le monde le comprenait. Toujours il en était ainsi aux fins de directions, c'était une des manifestations élémentaires du mal. Chose curieuse, les artistes le constataient, de l'un à l'autre, sans vouloir y remédier, veules et découragés, lâches aussi devant la mauvaise chance.

Dans la crainte et l'ennui, ils se sentaient de plus grands besoins de solidarité. C'étaient tous les jours, avant et après les répétitions, avant et après les spectacles, d'interminables lichées de consommations au « Domino ». Les dames paraissaient s'en donner le plus, n'ayant que cela à faire. Car — toutes les malechances s'accumulent — aucune, sauf Jane, n'avait d'amant *sérieux*. Léonce fricotait une liaison bête avec un Roumain désargenté, qui lui payait à souper de temps en temps, et ses consommations au café, — mais, en

revanche, couchait beaucoup avec elle. Quant à Darsy, elle s'était décidément collée avec Albert et tous deux végétaient dans une « panne » — oh ! une panne complète ! Heureusement le jeune premier avait du crédit au « Domino », et quelques amis, des étudiants, auxquels il empruntait des pièces de cent sous en leur promettant de jouer dans la prochaine Revue universitaire. Mais, en somme, tout ça, c'était pas drôle !

La duègne daubait particulièrement sur une figurante, Jenny, que l'on rencontrait fréquemment en compagnie de personnages divers, et qui se faisait quérir à la porte du théâtre, tous les soirs, par l'un tantôt, tantôt par l'autre. Était-il possible d'être cochonne ainsi ? Autant se mettre tout d'un coup dans une maison de passe alors ! Elle se ferait carter tôt ou tard, cette petite, pour sûr. Si c'était pas honteux, je vous le demande !

Madame Véga protestait véhémentement, chiffonnée du succès de Jenny. Malheureusement pour elle, égayée un jour, et très grise même après une succes-

sion de grogs au rhum au « Domino », elle s'était trahie en une exclamation :

— Foutue garnison, où l'on ne trouve pas même un mirlitaire pour vous trousser !

Que de fois on le lui remit sur son pain, ce cri du cœur échappé en une expansion d'alcool. Et ce que l'on riait en répétant à Madame Véga, lorsqu'elle voulait moraliser :

— Foutue garnison...

Délaissée par Sary, toute alliance psychique rompue entre eux, Louise aussi passait sa vie au « Domino », cherchant là, dans le tapage des conversations, la fumée des pipes, les odeurs rancies d'haleines, les stupéfiantes demi-ivresses, — un dérivatif étourdissant aux plaies vives de son âme.

Les petites rancunes provoquées par sa liaison avec Sary s'étaient maintenant effacées devant la pitié que faisait naître sa situation présente. Comment eût-on pu en vouloir à cette déshéritée d'Eros, qu'on voyait promener son malheur à l'aventure, errant partout où persistait la trace de son mâle, vivante incarnation des tortures qu'elle

subissait. Car, en rien de temps, Louise avait affreusement maigri, son visage pâlot s'était aminci encore, et l'on percevait, sous les creux factices du corsage, l'affaissement de sa petite poitrine défermie. Compatissants, les comédiens s'attachaient au contraire à lui témoigner un peu d'amitié, qu'elle acceptait vaguement, toujours ailleurs par la pensée.

On disait : « Elle se perdra de boire, c'est certain. »

De fait, Louise buvait beaucoup, mais sans passion. Non qu'elle trouvât quelque délectation à ingurgiter ces breuvages d'alcools composés au comptoir du « Domino », — mélanges perfides de liqueurs, mêlé-cassis, bitter-curaçao et autres, — mais parce qu'au fond des verres à cul massif elle découvrait, à la longue, le baume de l'oubli plus ou moins accentué. A mesure qu'elle inglutinait les boissons âcres ou brûlantes, elle sentait ses facultés intellectuelles s'atrophier, s'endormir lourdement, se paralyser et s'évanouir; alors, pesante, abêtie, elle ne pensait plus. Les chagrins lancinants erraient dans une

buée du passé, seulement perceptibles, sans acuité. Sary n'était plus qu'en un lointain souvenir, émoussé par le temps. La bête physique de Louise, vaincue par l'alcool, ne souffrait plus; telle une anesthésiante injection de cocaïne qui lui eût figé le sang, insensibilisé la chair, endormi le cerveau.

Louise eût voulu en arriver à un état latent semblable. Ce rêve! ne plus penser, ne plus se sentir fouiller cruellement le cœur, ne plus se mouvoir que machinalement, dans l'engourdissement final, et toujours, toujours de la sorte!

Hélas! c'était une utopie. Les lendemains revenaient sans trêve, et Louise se réveillait avec sa douleur suraiguë, affilée plus encore par l'éphémère oubli.

Le fait d'avoir veillé avec telle sollicitude le cadavre de Caverlat l'avait grandie dans l'estime des pensionnaires de M. Boiget. En somme, c'était une bonne fille... Elle l'avait bien prouvé, à passer une nuit blanche près de son vieux camarade... qui ne sentait pas bon, en somme... C'était du dévouement, et la preuve d'un bon cœur!

Comme, de plus, elle payait des « tournées » sur la moindre invite, on finit même par dire que Sary était un sale cochon de lui faire de la peine, qu'elle ne le méritait pas, n'étant — parbleu ! — pas plus mal qu'une autre, et certainement la meilleure fille du monde.

On la trouvait décidément un peu bête, seulement, ne plaçant point dans son chagrin la cause de son mutisme absolu. A présent que les fréquentations constantes la mettaient en rapports continuels avec les artistes, on lui découvrait « bien peu de conversation ». Mais bast ! on ne peut pas tout avoir, et le reste par dessus le marché !...

Pour tromper son désir, Sary s'exténuait en des équipées orgiaques, un peu partout, dans les maisons publiques de la rue St-Laurent, dans les panthéons louches de la rue des Bouchers. Rentrant grise chez elle, Louise cuvait son alcool à la fenêtre. Des heures entières, elle attendait son amant ainsi, défiant le froid terrible de la nuit, l'hiver rude et pervers qui, pour se venger de la gageure, lui avait donné une toux rauque et sèche.

Parfois Louise s'endormait alors, la tête sur le marbre, et, par les nuits neigeuses, Sary, en rentrant, la trouvait ayant dans la chevelure une épaisse couche de flocons blancs fixés par le gel. Il la réveillait net d'une bourrade, trouvait une occasion de libérer la rage qu'il celait, frappait Louise d'une gifle, à toute volée. Car ses vautrements dans les alcôves d'Eves dégueulasses, ses pérégrinations crapuleuses dans les bouges interlopes ne produisaient pas les résultats qu'il en attendait. Cela l'enfiévrant au contraire davantage, il lui venait des nausées de dégoût qui exaltaient sa colère. Et cette colère, il la soulageait un peu en battant Louise. Mais il eût désiré des représailles ; elle acceptait trop bien ses coups, se pliait sous l'orage, se plaignait à peine, exhalant un gémissement plaintif quand le poing de la brute s'était abattu sur elle avec trop de force. Il l'eût tuée, à la voir tant rampante, et résignée. Puis, peut-être avait-il quelque conscience de son ignominie, et cela le mettait hors de lui... Il se sentait lâche, lâche, lâche ! Et il était furieux d'être lâche !

Cependant, une fois Louise se révolta, et il l'entendit crier :

— Frappe!... frappe!... tue-moi si tu veux... ça m'est bien égal, va. Mais tu n'as tout de même pas l'autre, n'est-ce pas?... Tu n'oses même rien lui dire... tu n'oses pas lui dire que tu l'aimes... Et elle en aime un autre que toi... devant toi... Tu rages, hein? tu rages!... C'est bien fait!...

Sary vit rouge; ses yeux s'injectèrent de sang... Le coup avait porté! Ivre-fou, il crut qu'il allait lui briser le crâne, et il s'enfuit, bondit dans l'escalier, courut on ne sait où, la tête perdue...

C'était vrai : lui, le fauve sacrifiant tout à sa passion déchaînée, n'avait pas osé même déclarer cette passion à la jeune fille délicate et tendre. Il eût osé la tuer aussi, la battre comme Louise, livrer cours à sa fureur impuissante, mais il n'eût pas certes, pensé de lui dire qu'il l'aimait, qu'il en était fou, qu'il la voulait, qu'elle devait lui appartenir.

Quel sentiment le réduisait ainsi? Il ne savait, il n'y avait même pas songé, n'ayant pas l'espoir de se faire aimer d'elle. L'idée

ne lui était pas venue une seule fois d'aller à Marguerite et de lui faire comprendre sa passion. D'ailleurs, il n'y avait pas en lui un amoureux, il y avait un mâle. L'amoureux eût trouvé des ruses, des détours pour arriver à ses fins; le mâle se bornait à convoiter, de toute sa force virile, mais demeurait farouche et impuissant dans la manœuvre sentimentale. Une possession brutale, inattendue, oui; un travail lent de conquête, non. Il en était incapable.

Sans doute la présence de Jules Destrais était-elle pour quelque chose là dedans. Marguerite eût été libre de cœur que Sary eut monté peut-être à l'assaut de ce cœur; mais, d'intuition, il le sentait si bien pris, il comprenait tant que cette âme vierge était donnée toute, que pas un seul instant il n'imagina de dresser ses batteries pour une captation nouvelle.

D'autre part, une contradiction étrange faisait qu'il ne ressentait point de haine pour Destrais. Certes, il était des instants, quand il voyait les deux jeunes gens se livrer à leurs aveux silencieux, où il se serait précipité sur Jules, et l'eût écrasé.

Mais c'étaient là des fureurs passagères, nées du moment, et non point la manifestation d'une haine constante. Il aimait d'autre façon que ce jeune homme transi ; il voulait la femme, et voilà tout.

Quand Louise eut de ce chef précisé la cause de sa colère, cependant, des pensées nouvelles surgirent en Sary. Après l'affolement, il songea, en une reprise de calme relatif ; et, peu à peu, il mûrit cette pensée de s'adresser à Marguerite, de tenter une sortie. Pourquoi pas ? Il savait bien qu'il n'éteindrait pas les désirs qui le travaillaient. A jamais il était impossible d'éloigner la tentation absorbante ; dès lors, puisque telle était sa nature qu'il ne la vaincrait pas, pour quelle raison n'eût-il tenté de lui fournir un assouvissement ? Il brûlerait ses vaisseaux, il partirait à la conquête de l'impossible, il donnerait une forme à son appétit. Dieu sait, au reste, ce que lui réserverait cette émancipation calculée ! Et puis, quoi ! il voulait Marguerite, il devait l'avoir. Et il fallait donc agir en conséquence. C'était logique, évident, indéniable.

Comment faire ? Il avait beau chercher, il ne voyait guère l'issue, peu fait aux prises de possession lentes, aux conquêtes animiques. Il verrait ; les circonstances lui viendraient en aide. Mais ce qui était clair, c'est qu'il agirait...

Pendant deux jours Sary fut presque calme, et Louise ne l'entendit pas tempêter. Après le spectacle, il rentra même directement chez lui...



IX

Un rayon rapide de lumière pâlotte fit irruption, divergea, luttâ peu contre l'ombre, la vainquit, plus rapide que la pensée, — emplît le foyer, alla faire clinquer d'argent la glace du fond.

Ricaudet fixa la corde du rideau qu'il avait relevé, et dit :

— Là, comme ça on verra clair ici ! Ce sacré concierge a la manie de laisser tous les stores baissés...

En se retournant, il vit, aux cils de Marguerite Chaltin, une toute petite lar-

mette qui pendillait, comme une goutte de rosée à un pétale frêle, et qui, sous la brusque invasion du jour blanc, frétillait, toute diamantée.

Alors, Ricaudet se croisa les bras, rendit sérieuse sa face grotesque de comique, — cette face bourgeonnante et rougeoyante, suant le genièvre, et il sermonna :

— Là, petite, quand tu auras fini de larmoyer comme la mère Michel lorsqu'elle perdit son chat !... Ah ! par les mânes de mes défuntes maîtresses, vrai, c'est foutant à la fin de voir une belle jeunesse comme toi s'imaginer que les choses iront mieux lorsqu'elle aura laissé partir par les mires tout le liquide de son corps !...

Confuse, Marguerite s'essuya furtivement l'œil d'un coup de manche, et em-pourprée soudain, murmura :

— Mais non, père Ricaudet, je ne pleure pas !...

Il fit claquer la langue, esquissa la mine d'un homme à qui l'on n'en fait pas croire, et reprit son prêche interrompu :

— Petite, ce n'est pas aux vieux singes que l'on apprend à faire des grimaces ! Je

suis venu au monde après ma mère, c'est vrai, mais avant mes enfants... Donc, tu ne me feras pas prendre 2 pour 4, ni 4 pour 2... Moi je te dis que tu pleurnichottes encore une fois, que c'est tous les jours la même chose depuis deux semaines, et que ça m'embête, parce que tu me bottes depuis que je te connais... D'ailleurs, je te botte aussi, apparemment, puisque tu causes souvent avec ton vieux camarade, et que je te fais rire quelquefois quand tu n'en as guère envie...

Elle dit encore :

— Assurément, père Ricaudet, mais...

Le cabot interrompit :

— Chut! Suffit! Laisse-moi parler, tu vas me faire oublier ma grammaire... Voilà huit jours que je t'observe et que je te prépare un discours, pour te relever le moral qui est dans la mélasse... Maintenant que je vais te l'inculquer, mon discours, ne me coupe pas le fil de mes idées. Ce serait de l'ingratitude...

Inquiète et gênée, la jeune fille restait devant la fenêtre et, les paupières basses, regardait obstinément le bout de sa bot-

tine. Ricaudet la prit par la main, la mena à une banquette, et continua :

— Prends place! Pour que mes idées soient bien assises, il faut que je le sois aussi. Et maintenant, écoute-moi bien, cale ferme dans ta jolie tête ce que je vais t'allonger en guise de morale pratique. Ce n'est pas la moitié d'un imbécile qui te parle...

» Je vais te dire d'abord pourquoi tu te manges les sangs... Tu ne peux pas te marier avec ton petit lapin blanc parce que son père, qui est un vieux calottin, ne permet pas à ton petit lapin blanc de se marier avec toi...

Marguerite fit un mouvement; il ne lui laissa pas le temps de protester :

— Oh! je sais parfaitement ce que je dis... Moi, j'entends, et je vois des riens qui me font deviner beaucoup... Donc, ce que je viens de te dire est vrai... Eh bien, petite, le vieux calottin, ne te déplaie, a raison... Il a tort aussi, mais il a surtout raison, et tu diras comme moi, tout à l'heure...

» T'es-tu déjà représentée, étant unie légitimement à ton gosse? Légitimement, ça

veut dire : après avoir écouté M. le maire te débiter des sottises, et avoir mis ton nom et ton paraphe sur un grand livre déshonoré par des employés d'Etat-civil...

» T'es-tu déjà représentée ainsi ? Je parie que non, car tu aurais rigolé... As-tu déjà vu en rêve ton beau garçon collé dans les coulisses du matin au soir, ouvrant les lettres que des banquiers t'adresseront pour vanter tes charmes, te faisant des scènes de jalousie, piétinant les bouquets de tes adoreurs?... As-tu déjà pensé au vacarme du ménage, aux vaisselles cassées, au pot à moutarde lancé par ta petite main et allant barbouiller la moustache de ton mari?... Petite, ça doit arriver ! Une actrice mariée à un honnête homme, et non à un proxénète ou un artiste, flanque toujours, une fois en passant, le pot à moutarde à la figure de son époux... Quand elle a vu son époux moutardé de la sorte, elle le trouve ridicule et elle le fait cocu... Quand elle l'a fait cocu, il la rosse ou la tue, car il est toujours assez sot pour agir ainsi... Total ? Compte, petite !... Ce total ne vaut pas un œuf dur !

Ricaudet, satisfait de sa petite péroraison, s'arrêta un instant pour souffler, tira sa tabatière de sa poche, s'emplit les narines de tabac. La jeune fille, stupéfaite, mais pas indignée, l'écoutait.

Il reprit, après un silence :

— Il résulte de cela que le vieux calottin a raison. Il a tort aussi, parce qu'il te fait de la peine, qu'il en fait à son petit, et qu'il m'embête, moi, qui n'aime pas de voir les autres, toi surtout, mouiller dix mouchoirs par vingt-quatre heures.... Mais l'être humain qui, dans cette histoire, a le plus tort de tous, c'est toi...

Marguerite le regarda fixement, déconcertée, se demandant ce qu'il allait trouver encore.

— Oui, oui, ne me reluque pas comme ça... en te disant que je suis loufoc... Je te dis que c'est toi. Tu as tort, parce que tu es une fille honnête. Tu n'as pas besoin d'être une fille honnête!...

Elle pensa qu'il devenait fou, bien qu'elle fût habituée aux raisonnements révolutionnaires de ce philosophe alcoolisé. Mais, très sûr de lui-même, Ricaudet ne s'arrêta pas.

— Une fille honnête au théâtre, petite, c'est comme un oiseau que l'on enfermerait dans une cage avec des chats. Il vole quelque temps dans le haut de la cage, puis, mourant de faim, il perd ses forces, veut aller à la pâtée qui est là, par terre, dans une assiette, et se fait croquer... Il a deux peines : celle d'avoir beaucoup souffert d'abord, et ensuite celle d'être croqué. S'il s'était laissé croquer de suite, il n'aurait eu qu'une peine et se serait épargné l'autre...

« Tu es l'oiseau, et, en ce moment, tu voles. Demain on te croquera... En attendant, tu auras eu beaucoup de mal, et tu en auras fait aux autres. Tu as tort d'être honnête, te dis-je ! Tiens, juge plutôt : à présent, avec ton capital inutile, tu fais « souffrir ton âme » comme disent les poètes, des anarchistes dans leur genre. Et tu n'as pas de plaisir... Si tu n'avais pas été une honnête fille, tout serait le mieux du monde. Je te dis que les honnêtes filles au théâtre, ça me rase, ça me défrise... J'en ai connu dans mon temps ; elles sont mortes à l'hôpital, et c'est un scalpel qui a cueilli leur virginité... Ou bien elles sont devenues

d'horribles catins... Moi, j'aime mieux les autres, voilà ! La moralisation du théâtre, c'est une foutaise, petite. C'est comme si on voulait que des cabinets d'aisance sentissent la violette. Mince !... Tout ça n'est pas pour te dire de ne pas rester honnête, c'est pour constater qu'il est malheureux que tu le sois... Si j'avais été femme, moi, j'aurais ruiné des banquiers et bu beaucoup de cognac avec l'argent des autres... De cette façon j'aurais fait deux actions d'éclat dont la société m'eût été redevable : j'aurais éparpillé des capitaux improductifs, ce qui eût été une mesure sociale épatante ; et j'aurais été heureuse, ce qui eût été une mesure personnelle tout aussi épatante. J'ai dit. Maintenant, ne pleure plus, car ça m'échigne, et ça te vide les glandes lacrymales... Fais-toi une raison, et quand tu faibliras, viens demander conseil à ton vieux camarade... J'en ai plein mes poches, des conseils ! Si j'avais autant de pièces de cent sous !

Le nez de Ricaudet bava le trop plein de tabac que le comédien y avait enfoui tout à l'heure. Ricaudet tira de sa poche un grand

mouchoir rouge, dans lequel il trompéta bruyamment. Puis il constata :

— C'est drôle ! Voilà qu'il commence à faire sombre... Tantôt il faisait clair!... Quel temps bête ! L'hiver, le soir commence l'après-midi ! Bonjour, petite, j'ai soif, je vais au coin....

Il s'en fut, clapaudant des semelles, tandis que Marguerite restait sur la banquette, absorbée, pensive, la tête dans les mains.

Malgré l'apparence brutale et révoltante de tout ce que Ricaudet lui avait dit, elle sentait que ces choses recélaient un fond vrai. La mémoire de ces principes l'induisit en une foule de pensées qui se heurtaient, se contrecarraient, d'autrefois se soutenaient au contraire dans son cerveau.

La veille, Ricaudet, avec qui elle aimait assez de parler, en effet, parce qu'il était drôle, ce vieux pochard, — Ricaudet lui avait suggéré autre chose encore : quelqu'un, au théâtre, quelqu'un d'autre que Jules, l'aimait, et souffrait d'elle. Qui ? Ricaudet, très saoul d'ailleurs, était resté dans le vague, prudemment, fort prudem-

ment. Mais il lui avait dit qu'elle était sotte, qu'elle ignorait ce que tout le monde, sauf elle et les siens, n'ignorait pas. Cela l'avait intriguée, et, après avoir beaucoup réfléchi, après s'être torturé l'esprit pour arriver à une certitude qui ne se présentait guère, elle avait fini par songer à Sary.

Le gars, depuis naguère, la rendait tout inquiète, et pourtant, pas une minute elle n'avait pensé qu'il l'aimât. Mais il tournait autour d'elle, elle le rencontrait partout, il la mangeait des yeux, la déconcertait par la fixité de ses prunelles noires, flambantes, dont elle se sentait poursuivie sans cesse. Mais pourquoi eût-elle songé que cet homme éprouvait pour elle un sentiment illicite ? Il ne lui parlait pas, si ce n'est pour les besoins du service en scène, et s'il rôdait de ses côtés, ce n'était point pour vouloir converser avec elle : bien au contraire, il semblait farouche, sombre, et manquait radicalement d'amabilité. Puis, il avait une maîtresse, — et Marguerite, qui ne fréquentait pas les lieux de rendez-vous d'artistes, et ne venait qu'au théâtre pour répéter et jouer, était sans savoir les malé-

fices dont Louise était victime de la part de son amant.

De vrai, lorsque Ricaudet lui eut parlé, Marguerite, d'instinct, perçut peu à peu, cependant, la vérité. Sa crainte, primitivement vague, s'accrut, et elle en arriva à concevoir une véritable horreur de ce mâle surchauffé, qui la poursuivait de ses regards, qui s'obstinait, enfiévré et malade, à vouloir rester dans son atmosphère, lorsqu'elle se trouvait au théâtre.

Ce fut un jeu de cache-cache.

Marguerite se mit à fuir Sary comme la peste. Quand il se trouvait sur la scène, elle allait au foyer des artistes, et ne remettait les pieds sur le théâtre qu'au moment, tout juste, où il lui fallait faire son entrée, pour repartir immédiatement après qu'elle eût fini. Lorsque, au contraire, il se trouvait au foyer, elle se glissait sur la scène. Elle le voyait louvoyer, marcher, fébrile, aller et venir, finir par retourner où elle se trouvait, et la suivre derechef, tandis qu'elle s'échappait encore. Ce mécanisme recommençait indéfiniment, et Sary ne se rendait pas compte que Marguerite, en

agissant de la sorte, le faisait à dessein.

Seulement, cela lui porta plus encore sur les nerfs et son état devint d'une exceptionnelle gravité. La seule chose qui le calmait un tantinet, la présence de l'objet de son ardente convoitise, lui échappait. Il ne remarqua pas la chose, à proprement parler, mais il en sentit l'effet. Il ne pensa pas : « Je la vois moins qu'avant, » mais il lui manqua quelque chose de plus. En réalité, il ne lui arriva point de s'apercevoir du manège de la jeune fille ; seulement, sa rage s'accrut, prit des proportions alarmantes.

Sa fièvre d'érotisme n'avait qu'un objectif. Et il avait beau s'exténuer en des sorties dégoûtantes, il n'en restait pas moins affolé par l'idée de Marguerite. La nuit, il courait les boulevards, chassait aux prostituées, allait se vautrer dans quelque matelas puant, entre les bras d'une fille soumise qu'il écrasait furieusement. Il sortait de là tout aussi enragé qu'il y était entré. — De longues heures, il errait ainsi, parmi les grandes artères presque désertes, assistant au débarras des restaurants de nuit, qui mettaient dehors noceurs et noceuses, des

messieurs en habit noir et des filles en toilettes ahurissantes et carnavalesques. Il se faisait héler, accoster, presser, obséder par des trimeuses sans chance, trottinant encore, sur le coup de trois heures, à la recherche du messie qui leur payerait l'hôtel. Il côtoyait et voyait toutes les sale-tés de Bruxelles-nocturne, le Bruxelles des aubes, las, saoul, malade et malpropre ; le Bruxelles de la prostitution, peuplé seulement, à ces heures excentriques, d'êtres dévoyés sortant de l'orgie : sur le rebord des trottoirs, des hommes rendaient au ruisseau des soupers au champagne mal digérés, maculaient le plastron de leur chemise, leur cravate blanche et leur habit, de nausées sales, fleurant l'aigre. Et les femmes faisaient de même, chantaient le vice avec des voix avinées, entraînaient encore leurs viveurs abrutis et veules, qui se laissaient mener.

Au petit lever du jour, quand des lueurs anémiques flottaient dans l'ombre et ternissaient l'éclat des étoiles dans l'immensité noire, les fontainiers venaient, avec leurs jets d'eau, nettoyer toute cette boue,

balayer cette prostitution. charrier à l'égout, par coulées opaques, cette immondice. Une autre vie commençait, le trottoir était débarrassé, lavé, affraîchi, rénové. La nuit mourait, le jour prenait l'éveil...

La tête en feu, Sary retournait alors chez lui, trouvait Louise appesantie dans le lit, cuvant son ivresse, les bras en croix, la bouche ouverte, ronflant haut. Et il la contemplait une minute, haineux : une fois il faillit l'étrangler, lui mettre tandis qu'elle dormait, les mains au cou, et serrer, serrer, tant qu'elle fût morte. Il parvint à surmonter ce désir féroce, et se coucha.

Chose bizarre, il ne songeait pas à la quitter, et il ne savait pas pourquoi il restait avec elle, alors qu'elle lui était devenue insupportable. Ils continuaient ensemble cette vie absurde et grossière : elle, mourant de chagrin, lui la haïssant et la faisant souffrir ; elle, cherchant à se consoler dans la boisson, lui en quête d'aventures faciles, à autant l'heure, qui eussent trompé sa fringale. Leur collage était devenu une chose vraiment mons-

trueuse. Tous deux avaient conscience de cette ignominie, et ni l'un ni l'autre ne parlait d'y mettre un terme.

Un matin, comme ils avaient dormi lourdement tous deux, Sary la reprit, presque en rêve, sans savoir pour ainsi dire, — et il la posséda. Elle se laissa faire, goûta ce fruit devenu le fruit défendu, se pâma plus que jamais. Et lui aussi fut étonné. C'était étrange : après une longue absence de tendresses charnelles, il ne retrouvait plus sa maîtresse. Elle lui semblait neuve ; il avait encore sur les lèvres l'arrière-goût des profanations récentes, les amours de guinguette, les baisers de contrebande, laissant après eux une trace écoeurante. Il se trouva presque satisfait de la possession de Louise...

Ensuite, ils se regardèrent, décontenancés, bêtas, comme après une première livraison. Elle s'attendit, étourdie, à une réaction immédiate. Mais point. Sary ne fut pas brutal, pas grossier, et parut calmé. Bien mieux, la journée eut une allure incompréhensible : son amant lui parla, sans dureté. Dehors, elle lui prit timide-

ment le bras, et il ne se rebiffa pas, sembla seulement légèrement honteux. Par bonheur, on ne répétait point, ce jour là; cette coïncidence leur permit de soutenir un peu la première impression reçue en n'allant pas la détruire au contact des choses qui avaient fait germer la haine de Sary.

Ils flânèrent ensemble, se grisèrent d'une ballade matinale dans la fraîcheur des avenues du haut de la ville, s'attardèrent doucement à voir passer les cavaliers et les amazones en toilettes hippiques, — qui sautillaient de petits galops coquets sur la terre glaise des allées, entre les grands arbres dépouillés par la saison morose. Des gentlemen caracolaient, chatouillaient de l'éperon et retenaient de la bride des chevaux nerveux, aux muscles en relief sur la robe brillante, et qui soufflaient par les naseaux de grands jets de buée dans le froid, fumaient par les flancs et l'encolure. Les amazones, sur des bêtes plus minces, aux attaches fines, faisaient valoir leur taille, fort moulée dans la guinde de drap, et tenaient les rênes hautes. Sur

l'asphalte, des dogcars, des tilburys, des coureuses éclatantes de vernis frais passaient au trot relevé de leurs coursiers orgueilleux sous les harnais brillants. Et tout cela filait, s'entrecroisait, dans ce froid sain des beaux matins d'hiver, — ce froid qui rénove les sangs, excite les enthousiasmes, fermente les joies inexplicites, chauffe les cœurs, donne l'envie de vivre.

Intéressés par ce mouvement mondain et gracieux, absorbés par les allées et venues, animés par l'air vif et bon, Sary et Louise marchaient sur la terre dure des piétons, oublieux pour l'instant de la veille et ne songeant pas qu'il y eût un lendemain. Dans cette atmosphère, Sary se faisait revivre les moëlles, guérissait sa morbidesse, prenait à pleine nature cette sensation palliative qui s'infusait en lui. Louise, heureuse, se laissait aller sans réfléchir à ce bonheur subit, éclos soudain comme une fleur sur un fumier. Fleur éphémère qui devait s'alanguir et mourir ainsi qu'elle avait vécu, après quelques heures d'épanouissement, au sot caprice de la nature qui conçoit, engendre, et qui tue presque simultanément.

Un régiment de petits lignards passa, au son des clairons vibrants, qui faisaient résonner dans l'air leurs marches entraînantes. Les amants s'arrêtèrent à contempler la nuée de gavroches sautant, gueulant, gambadant à dix pas devant les trompettes; puis le corps de musique, qui fit brusquement éclater un pas redoublé joyeux; puis les chefs, galonnés d'or, s'espaçant au degré hiérarchique: et les soldats, coquets, pimpants, le toquet plat, rayé d'une large bande rouge, posé un peu de côté sur les cheveux lissés à l'eau, marchant droit, fusil sur l'épaule, en une cadence nettement découpée qui faisait sonner le macadam.

Ce passage de troupes ajouta à la gaiété ambiante. Sary et Louise rentrèrent en ville tout imprégnés de bien-être, la poitrine élargie sous la poussée d'air heureux qui leur gonflait les poumons. Le repas garda cette allure; ils mangèrent de grand cœur, et Sary devint farce. Il commanda une bouteille de champagne, en riant en dessous. Louise sourit aussi, éperdue de joie. Son amant n'avait été tant aimable que de façon bien rare. Ils trinquèrent. Le vin mousseux pétilla dans les coupes et leur picota

l'estomac, leur souffla au cerveau des fumées tièdes, fort douces, qui les bercèrent imperceptiblement.

Cette fois, Louise crut bien reprendre ses droits sur le cœur de son homme ; elle pensa l'aventure finie, sa fièvre calmée, la paix conclue. Mais quand vint l'heure de la représentation, une inquiétude sournoise se glissa traîtreusement en elle. Toutes ses craintes l'assaillirent de nouveau, plus obsédantes encore, venant après le bonheur entrevu. Sary s'était assombri...

Elle avait raison de craindre, et ses terreurs furent justifiées. L'homme n'eut pas plutôt aperçu Marguerite qu'un flot de sang lui empourpra la face, ses yeux s'injectèrent comme d'habitude, sa fièvre le reprit. Louise voulut tenter un effort, lutter contre le mal, et rester tout le temps près de Sary, risqua même une phrase tendre. Les dents serrées il lui décocha une telle brutalité qu'elle s'enfuit, abandonna le théâtre, anéantie sous l'effondrement formidable de ses espoirs derniers.

Louise, cette nuit-là, fut abominablement ivre, et Sary rentra, en claquant la porte, à cinq heures du matin.



X.

LA veille avait eu lieu la première représentation de la *Clôserie des gênets*, et, malgré la réclame tintamarresque de M. Boiget, le tam-tam des journaux, ç'avait été un four d'argent. Le volage public, obstinément parti, n'était pas accouru aux invites prometteuses de l'impresario, et les rares égarés de ces derniers jours, redoutant l'ennui d'une salle vide et morne, ne s'étaient plus aventurés à l'Alhambra. Ce coup-ci, c'était la déroute, le Waterloo de l'exploitation, et chacun était bien convaincu qu'il n'y avait point à y revenir.

Sans étonnement excessif vit-on donc le lendemain l'annonce fraîchement collée au tableau, dans le foyer des artistes, par M. Boiget lui-même. Le directeur affichait son désastre, se déclarait incapable de continuer l'exploitation de l'Alhambra, et déclarait même ne pouvoir donner que cinquante pour cent des appointements dus à ses artistes. Il était ruiné, et espérait que des opérations futures lui permettraient de se libérer envers son personnel créancier.

A la lecture du billet, tous se tinrent cois d'abord. La chose était prévue, mais néanmoins elle produisait son petit effet, l'éclosion du mal attendu.

Les artistes se regardèrent, ébauchèrent des gestes significatifs. Puis Sary dit :

— Nous sommes dans la merde !...

Ce fut le signal. On revint de l'étourdissement, les langues se délièrent et la pétarade s'annonça. Madame Véga surtout y alla de son boniment :

— Et bien ! nous sommes jolis ! Encore une gnole !... Il n'y a que ça pour nous autres ! Du propre, ce Monsieur Boiget qui

nous arrange comme ça. Tous les directeurs sont les mêmes : des gens malhonnêtes !... Oui... malhonnêtes !... Je le dis, moi, je n'ai peur de personne, moi !... Cinquante pour cent ! Quand on s'est donné tant de mal ! C'est comme les correspondants : encore une fameuse race ; à les entendre, oh ! monsieur Boiget, c'était de l'or en barre... Pas de danger !... Eh bien ! nous en avons la preuve, qu'il n'y avait pas de danger !... Je dois deux mois à ma propriétaire, moi... Nous verrons si elle se contentera de cinquante pour cent, ma propriétaire ! Nous autres, les pauvres artistes, on a vite fait de saisir nos habillements, de vendre nos malles ! Les directeurs, eux, ils mettent un billet, voilà tout ! Ah ! bon sang de Dieu !...

Tout le monde éclata. C'était vrai, cependant ! Il n'y en avait pas un qui n'eût des dettes, et tous attendaient leurs appointements pour les régler. Mais ça ne se passerait pas comme ça ! On verrait bien ! Plus souvent qu'on se laisserait plumer ainsi ! Une résiliation illégitime et rien que la moitié des appointements par dessus le

marché! Non pas! non pas!... On s'était laissé faire souvent... Mais, cette fois!... Ah! mais non!... On serait vraiment trop bête à la fin!

Les exclamations allaient bon train. Les malheureux comédiens évoquaient le souvenir de désastres passés, des jours noirs engendrés par ces désastres, — et des mêmes jours noirs qu'il allait falloir subir. Physionomies sombres, au front un pli soucieux, hantés tous par la crainte de ce lendemain misérable qui les attendait, ils conversaient. Leur colère tomba vite et fit place à une tristesse confuse qui alla en s'accroissant; chacun établissait son petit bilan, et chacun se trouvait anodé, pauvre complètement. Jane seule et les Chaltin étaient tristes pour les camarades. Jane avait son amant; Chaltin avait quelques économies. Ils n'étaient pas sur le pavé, eux, mais n'en prenaient pas moins part au malheur des autres.

On soupirait, dans le foyer, en attendant M. Boiget. Et comme tous étaient découragés, abattus de tristesse et d'ennui, un étranger entra, en ôtant son chapeau,

avec l'attitude obséquieuse de quelqu'un qui va présenter une supplique.

C'était un jeune homme, de taille moyenne, imberbe presque, avec une petite moustache follette sur la lèvre supérieure; et habillé de vêtements usés, pantalons effiloqués au bas, jaquette trouée aux coudes.

-- Comme il a l'air malheureux! dit madame Chaltin.

L'inconnu s'expliqua; il fransquillonnait en parlant, et sa nationalité était évidente. Il était déserteur, s'était battu avec un supérieur, n'avait eu que le temps de s'enfuir pour n'être pas envoyé devant le Conseil de guerre, et de là aux compagnies disciplinaires, à *Biribi*. Arrivé en Belgique, il n'avait pas trouvé d'ouvrage, malgré toute sa bonne volonté; depuis deux jours il n'avait ni mangé, ni dormi... Enfin, à bout de courage, n'ayant plus de fierté, et sachant qu'il trouverait des compatriotes au théâtre, il venait leur demander un secours.

— Un tout petit secours! insista-t-il.

Le pauvre diable avait parlé les yeux

baissés, honteux vraiment de sa démarche. On voyait, on sentait que ce n'était pas là un quémandeur de profession.

— Mon Dieu, mon Dieu! c'est-y malheureux! dit Jane, les larmes aux yeux.

A voir et à entendre ce crève-la-faim, ils oublièrent tous leur propre malheur, dans un généreux élan de charité. De suite on se cotisa. Baudour fit le tour avec son chapeau, et récolta pour le compatriote. Et chacun déposa son obole, apprêtée d'avance, de très grand cœur.

— Merci! merci!... Et puis ça fait du bien de rencontrer des figures de son pays! disait le déserteur.

Il partit en serrant la monnaie dans son mouchoir — une loque sale — et en se confondant en remerciements réitérés.

Comme il se trouvait dans l'escalier, Baudour lui cria : « Vive la France! » et il répéta : « Vive la France! » d'une voix émue.

— Pauvre bougre! hein!... Nous ne pouvions tout de même pas le laisser sans rien, dit Baudour.

Justement, M. Boiget parut, avec une

mine d'abattement méditatif. Il fut très étonné, s'attendant à un éclat, de trouver des visages attendris plutôt. D'ailleurs, le gros de leur fâcherie à tous était tombé. Ils voulaient s'expliquer, voilà tout, tâcher d'obtenir justice.

— Mes petits enfants, dit Boiget sur un ton de circonstance, vous viendrez toucher un à un, dans mon bureau... Catastrophe!... mes enfants!... catastrophe!...

On se tut. Boiget entra dans la petite place directoriale.

— Laissez-moi faire, dit la duègne, je vais la première... Laissez-moi faire!

Elle entra.

Sur la pointe des pieds, les autres se portèrent dans le corridor, près de la porte close, pour ouïr ce qui se dirait. Dès le début, on perçut les lamentations exagérées de M. Boiget, et les ripostes de madame Véga, aigrement susurrées.

— Ma signature?... Ah! non... je ne puis pas... disait la vieille.

— Mais vous devez me donner quittance, mon petit chat, insistait Boiget.

— Mais vous ne me donnez que la moitié de ce qui m'est dû...

— Voyons, faites pas la bête, mon lou-lou, vous savez lire... vous avez vu le billet au tableau...

Ici, malgré sa décision prise d'être calme, madame Véga s'emporta violemment :

— Le billet?... Ah! oui, le fameux billet!... Je m'en fous de votre billet... Tiens!... Ça ne me paie guère, votre billet, moi! C'est pas avec votre billet que je solderai mon loyer peut-être? Je dois deux mois à ma propriétaire!... On me flanquera dehors et on gardera mes malles! Mes malles, c'est-à-dire mes outils de travail, mes robes, mes toilettes, mes perruques. Voyons! vous le savez bien... Enfin, là! j'ai besoin de mes appointements, voilà tout...

— Ne nous fâchons point, mon petit chien, voyons, ne nous fâchons point, tentait de concilier Boiget.

— Eh! pardi, je ne me fâche pas! Il me faut ma galette, sans plus. Ne payez pas le costumier si vous voulez, mais payez les artistes!...

S'adoucissant :

— Voyons, Monsieur Boiget, faites un

trou ailleurs... Vous ne l'ignorez pas, nous nous sommes tous engagés pour des riens!... J'ai toujours gagné plus. Tenez, à Angoulême, j'avais cent francs de plus...

Le gros homme s'impatienta à son tour :
— Fallait y rester, à Angoulême! Je ne me suis pas mis à vos genoux pour que vous soyez de ma troupe. Dirait-on pas!...

Derechef alors on entendit la voix de madame Véga haussant de ton, en majeur. Son verbiage allait à vapeur; on chauffait là-bas, on chauffait! Des éclats de gosier résonnaient dans le théâtre. Si fort, que monsieur et madame Chaltin, restés seuls au foyer avec Marguerite et Sary, passèrent dans le couloir, comme les autres.

Sary pâlit. La jeune fille était en face de lui, sur la banquette cirée, les mains dans le petit manchon noir. Et elle était si coquette, sa jolie tête sous une toque de loutre, une longue tresse de cheveux, épaisse, ramenée sur ses genoux par dessous le bras gauche. Elle tenait les yeux obstinément fixés au sol, en une rêverie consciente, l'esprit troublé par cette suite d'événements tristes et violents. La frange

soyeuse de ses cils jetait un bourrelet d'ombre sur les paupières inférieures, ce qui donnait à son visage quelque chose de très doux, de plus doux encore que de coutume.

Ah! qu'il eût voulu la prendre, soudain, telle quelle, dans toute sa grâce voluptueuse. Une flamme aux yeux, Sary la mangeait du regard, hypnotisé par cette vierge, tout son être impétueusement éveillé.

Cette fois, le manège eût été trop évident : Marguerite n'osa pas se lever. Elle restait clouée à son banc, toute coite.

Il dit : « Mademoiselle!... » Mais la voix s'étrangla dans sa gorge. Non, décidément, il aurait plus vite fait de lui sauter dessus, comme un loup se jette sur un agneau, de la broyer sur sa poitrine énorme, de l'emporter, pantelante, aux yeux de tous, de fuir avec elle en une course folle!... Il haletait...

Elle avait levé les paupières et le fixait, presque tremblante.

— Vous dites, Monsieur Sary?...

Il répéta :

— Mademoiselle!... Mademoiselle!...

La phrase rétivait. Tout son sang se portait à sa gorge, l'étouffait, comme pour l'empêcher de parler ; il éprouvait la sensation d'un étau qui l'eût serré à le faire mourir. Et tout son corps était paralysé.

Marguerite effrayée le regardait de ses grands yeux : elle sentait toujours, planté sur elle, ce regard sauvage et pesant, qui ne l'avait pas quittée aux funérailles du vieux Caverlat.

L'homme fit un effort, comme pour lever un poids énorme ; sa bouche s'ouvrit, il voulait parler, et il ne put que reprendre :

— Mademoiselle.....

Puis ce fut une espèce de râle. Cette fois Marguerite eut vraiment peur, à le voir ainsi ; il allait avoir un coup de sang?... Elle se leva, indécise, et lui aussi, presque automatiquement, comme si elle lui eût imposé une volonté maîtresse. Mais des voix éclatèrent dans le couloir, et un bruit de pas s'entendit. Sary reprit ses sens, et tandis que mademoiselle Chaltin rejoignait le groupe des artistes, à côté, il la suivit, essuyant d'un revers de main la sueur froide qui lui perlait le front.

La discussion s'envenimait entre Boiget et madame Véga. Chaltin, ennemi des éclats, avait fini par tourner la clichette de la porte, Baudour avait poussé un peu celle-ci, puis un peu encore, et encore un peu... De telle sorte qu'en fin de compte, l'huis grand ouvert, le directeur se trouva en communication directe avec les autres sujets de sa troupe, et maintenant tout le monde disait son mot; c'était un meeting général. On s'avisa même d'entrer, à pas menus, et le bureau s'était rempli quand Marguerite y parut, puis Sary.

— Mes petits enfants, je vous en supplie, ne vous emballez pas, cadencait le gros Boiget en se tirant les cheveux dans un geste bien calculé.

— Y a pas à s'emballer, grinçait la mu-sette de madame Véga. Mais soldez-nous, et puis voilà! On n'en demande pas plus...

— C'est vrai, mille dieux! soldez-nous, dit Sary, la voix altérée.

Chaltin fit un appel au calme. On n'était pas au marché au poisson, que diable! Il fallait discuter en gens sérieux!

Sur un silence, Boiget s'exprima :

— Je vous jure, mes petits enfants, que je n'ai plus un clou pour me gratter le derrière; voyons, croyez-moi! Plus un clou, vous dis-je. Vous comprenez bien que je vous payerais sinon... Mes artistes avant tout... Mais c'est moi la victime. Vous autres aussi, mais pas tant que moi...

— Ah! faut voir! faut voir! fit la duègne irritée. Je dois deux mois à mon propriétaire... On va me mettre à la porte, moi...

— Moi, j'ai plus un rond... hein Darsy ? dit à son tour Albert.

— Plus un rond, opina Darsy.

— Mais je vous offre la moitié de vos appointements, mes bébés, répétait désespérément M. Boiget. Si je fichais le camp sans vous payer, vous ne feriez pas plus de bruit...

— Ça, c'est vrai, dit Baudour avec sincérité.

Chaltin dit son mot :

— Monsieur Boiget, ce n'est pas précisément pour moi... Moi, bien sûr, je ne suis pas intéressé... Mais pour les camarades... Je comprends leur cas... je le

comprends... J'ai connu ça aussi, et je vous jure que ce n'est pas rose. Enfin vous savez ce que vous avez à faire... Mais, franchement, ça n'est pas rose, je le répète!

Le directeur fit trois pas, ruminant quelque chose. Et brusquement :

— Eh bien, tenez! je vais vous montrer que je ne suis pas mauvais, pas si mauvais que vous le pensez..... Il n'y a pas à dire, je ne pourrais que vous donner la moitié maintenant... Je ne pourrais pas faire plus... Mais si vous voulez, nous allons tenter une tournée en province, avec *Patrie*... Vous serez payés tous les soirs, et si l'entreprise réussit, je solde tout ce que je dois... hein? Est-ce dit?...

C'était une planche de salut. Tout le monde accepta avec enthousiasme. Chaltin seul n'y tenait pas trop; mais les autres insistèrent. Il y allait de leur pain : la famille Chaltin était indispensable. Si elle refusait, ce bel arrangement s'écroulerait d'un coup, et les voilà sur le pavé... Voyons, il ne pouvait refuser, Chaltin. Ça ne serait pas chic!... Entre camarades!

La sœur de Chaltin intervint, émue :

— Allons-y, mon Dieu... puisqu'ils en ont besoin!...

— Eh bien, c'est dit!

Et les visages rayonnèrent, et les bons propos partirent. Tous ces grands enfants se laissaient amuser d'un hochet. Chaltin y songeait bien, lui, mais il ne voulait pas les décourager. Qu'était-ce qu'une tournée en province? Réussirait-elle, au cœur de l'hiver, quand tous les théâtres réguliers ont ouvert leurs portes? Et, après les huit ou quinze jours que tout au plus elle pouvait durer, que feraient-ils, tous ces miséreux, sans sou qui vaille?... Mais eux, légers, ne voyaient que la joie de doubler le cap du moment, d'échapper à un lendemain odieux. Et, bast, après demain on aviserait! Le temps fait tout!...

Il fut décidé qu'on jouerait une fois de plus la *Closerie des Genêts*, le soir même, et qu'on partirait le lendemain.

— Le surlendemain, dit M. Boiget. Il me faut le temps de faire une demande à l'administration communale de la ville où nous irons en premier lieu, et de recevoir une réponse.

On quitta le bureau sur cette phrase, après avoir pris, de bon cœur, les cinquante pour cent offerts par l'impresario.

Les Chaltin étaient ennuyés. Marguerite était pensive...

Ma foi, tant est vraie la réputation d'insouciance et de puérilité dans les choses pratiques, faite aux artistes, la représentation du soir fut gaie. Le relèvement était plus vigoureux que la chute, et, malgré l'impression morose des banquettes vides, on y allait d'enthousiasme. Aux entr'actes on parlait ferme dans le foyer; pour donner cours plus long aux conférences entreprises on s'habillait à moitié là, après avoir quitté rapidement la loge particulière. Sary se fâcha même en voyant Léonce descendre tenant sa patte de lapin et achevant son maquillage devant la glace, pour causer plus longtemps.

— Eh bien ! sont-ce des manières ? Les loges sont-elles faites pour les chiens?... Vous allez vous faire la trompette en public à présent!... C'est rien propre!...

On rit beaucoup au troisième baisser du rideau. Ce sacré Baudour ! était-il cocasse !

Il avait coupé, coupé dans sa réplique, au point que le souffleur éperdu, tournant et retournant les pages, y avait perdu son latin. Tout cela pour hâter la représentation.

— Tiens ! fit Baudour avec bonhomie, nous en aurons toujours donné pour notre argent!...

La saillie était de circonstance ; on s'en gaussa, les rates geignirent. Tout le petit monde de l'Alhambra se montrait fort gai. Et, bien sûr, on arroserait la veine au « Domino » ce soir !... D'avance, Ricaudet s'en lèchait les babines.

Piétinant le carré traditionnel qu'ils avaient élu, près du rideau, Jules et Marguerite se taisaient. La jeune fille avait annoncé la nouvelle du départ, et il en avait reçu l'annonce comme un autre coup de stylet lui pénétrant la poitrine. Le Calvaire n'était donc point gravi ? Que réservait encore l'avenir, dans cet aquilon néfaste qui les emportait, vertigineux et terrible, détruisant tout sur son passage ? Serein bonheur, joies partagées, amours d'aurores, espoirs caressés, horizons entre-

vus, tout s'évanouissait, petit à petit, en une fumée mauvaise, qui laissait après elle des relents âcres. Cet acharnement du sort avait quelque chose d'absurde et d'invincible, qu'il faudrait donc subir jusques au bout, comme un sacrifice fatal et nécessaire? — Il leur restait cette consolation d'heures tristes passées ensemble, sur ce théâtre, dans un coin sanctifié; l'iniquité de pouvoirs occultes leur venait encore arracher cette satisfaction, — infliger une meurtrissure de plus à leur cœur éprouvé. Ce départ subit était comme une barrière définitive jetée entre Elle et Lui, qui s'étaient donnés fermement, ne prévoyant point la volonté sans appel des circonstances. Croire qu'il fallait périr dans cette lutte inégale! Penser qu'il fallait se soumettre à ces caprices du Destin! Non! oh! non!...

Jules s'approcha de Marguerite, lui prit doucement la main; ils se regardèrent: et de ce contact, infiniment doux de leurs êtres se confondant, naquit l'émotion du passé, ce frisson qu'ils avaient senti les parcourir quand, en un jadis récent, s'éta-

blissaient entre eux de ces rapports secrets, inconnus et troublants ; qui voulaient les anéantir en un indicible éther ; qui les enlevaient au sol pour les nues souveraines ; qui développaient autour d'eux seuls une atmosphère d'encens où ils paraissaient grandir, ministres consacrés de leur culte réciproque.

— Marguerite !...

Ce nom fut un souffle, qu'il laissa fuir de ses lèvres frémissantes. Et elle aussi palpitait toute, comme une feuille à la brise, noyée en la caresse de cette rénovation amoureuse...

Autour d'eux, le vide. Tout le monde, profitant de l'entr'acte, était au foyer. Les machinistes avaient vite fait de poser le décor et, tout au fond de la scène, bien loin, buvaient à même le goulot d'un litre de liqueur. Le pompier de garde, un vieux caporal aux cheveux givrés, somnolait, accroupi sur un escabeau de coulisse.

— Marguerite...

Elle mit sa tête sur son épaule, les yeux dans les siens, sentant son haleine chaude lui passer sur le front. Il la serrait plus

fort, elle se passionnait à cette étreinte languide, — et il sembla prendre une décision.

Par saccades, mais avec une note doucement vibrante de supplication, Jules parla :

— Ecoute bien... mon petit ange... ma Marguerite... Je viens de réfléchir... tout d'un coup... quand tu m'as dit que tu allais partir... Tu m'aimes, n'est-ce pas... plus que tout... comme je t'aime moi?... Eh bien... partons Marguerite... partons... ma petite femme... Cela paraît insensé et c'est sage, je te l'affirme... Cela va résoudre toutes les questions... éloigner toutes nos douleurs...

Elle dit, gravement :

— Tu crois?...

Il reprit :

— Je te l'affirme... je te jure presque... car on ne sait jamais... Moi j'ai confiance... Je sens que c'est le salut... la solution du problème... le bonheur pour nous... Oh! ma petite Marguerite, je te supplie... tiens... je te supplie... Je t'expliquerai... Mon père... Partons, dis... Je te prendrai dans la ville où tu iras... la

première ville... C'est combiné... Je t'aime tant, ma petite femme, mon ange...

En monologuant, il avait incliné la tête, imperceptiblement, et il lui parlait sur la bouche, touchant presque ses lèvres des siennes. Et, se taisant, il la baisa longuement ainsi, d'un baiser chaud et mouillé qui les pâma.

Marguerite dit alors :

— Puisque tu es sûr... nous partirons!...

Elle était ferme, avait prononcé ces mots catégoriquement. Jules ne s'en étonna même point, ou à peine. Pouvait-elle dire non? Eût-il marchandé tout sacrifice, lui?... La conclusion était logique : il l'attendait, il n'avait pas lieu de s'en émouvoir.

Ce fut Marguerite qui répéta :

— Nous partirons.

Et cette fois ils s'assombrirent tous deux, émus d'une pensée tacite, qu'ils ne se dirent pas. Ils entrevoyaient la douleur de Chaltin, de la tante aussi, cette bonne femme confiante, ouverte et franche. Ce coup qu'ils allaient recevoir! Ah! certes, il y avait encore de gros nuages noirs là-bas, des

taches d'encre d'augure sinistre. De poncives réflexions leur venaient : c'était « horrible et beau », ce qu'ils allaient faire. Mais l'égoïsme amoureux triomphait. L'avenir parlerait....

Brusquement ils se séparèrent. Contre un décor de troisième plan, accoudé, Sary, le visage en feu, les considérait d'un regard halluciné, effrayant avec sa face patibulaire. Et, plus loin, dissimulée, Louise regardait Sary, blanche comme un lys, sous la lumière d'une herse, et mordant son mouchoir, douloureusement.

Il ne mentait pas, Jules. Jamais il n'avait songé à enlever Marguerite. Les Chaltin avaient mis en lui leur confiance, qu'il n'eût pas voulu trahir. Mais ce départ subit que son amante venait de lui annoncer trompait ses premières résolutions ; la pensée d'une fuite à deux avait germé, et mûri dans son cerveau de suite, comme il l'écoutait. Oui, ses parents et ceux de la jeune fille en concevraient de gros chagrins ; mais ne souffraient-ils pas aussi, eux-mêmes, et le poids des tierces peines pourrait-il jamais triompher, dans la

balance de leur propre martyrologe? Une équipée romanesque, pour avoir des débuts fâcheux, était susceptible aussi de concilier les choses, de provoquer la carte forcée. Sans doute le père Destrais céderait-il après ce dénouement imprévu. Et quand bien même!... Jules en avait assez des heures endueillies, des torsions secrètes, des lumières inexaucées. Puisque la vie était un champ clos où se mesuraient les violences, il entrerait en lice également, au mépris des affections familiales : veuille Dieu que le tournoi eût une apothéose où vainqueurs et vaincus prissent part fraternellement! Après tout, philosophiquement, il n'y avait au fond de tout cela que des lois de l'existence, et peut-être n'eût-il été que sot de craindre les audaces.

Le consentement de Marguerite le fit sectaire de sa décision. Avant la fin de la soirée il l'avait combinée froidement, et avait fait part à la jeune fille de ses plans conçus. Elle l'avait écouté, toujours grave comme devant, et l'avait approuvé. Indissolublement le pacte était conclu, la campagne décidée et stratégiquement définie.

La nuitée au « Domino » fut bruyante. Exultants étaient les pensionnaires de M. Boiget, comme si quelque miracle les eût tirés d'un insondable précipice. Baudour faisait des comptes, tout haut, invitant les consommateurs étrangers à suivre ses calculs. Il ne comprenait pas comment l'exploitation de l'Alhambra ne se soutenait point. Il n'y avait pas de frais, que diable ! Voyons, qu'y avait-il de frais de troupe ?... Deux cents... trois cent cinquante...

De temps en temps les autres rectifiaient un détail, et Baudour continuait, avec volubilité. Ah ! s'il avait été directeur, lui ! On aurait marché autrement ! Tenez, il aurait fait ci... il aurait fait ça... et en calculant que... Bref, il y avait des fortunes à gagner à l'Alhambra. Mais il fallait que le mécanisme fût autrement mené, que l'on jouât telle pièce, et pas telle autre... Quant à la tournée, c'était de l'or ! On allait gagner des sommes fabuleuses, oui, fabuleuses !...

Avec un morceau de craie, Baudour établissait des chiffres sur la table, fondait des calculs excentriques, évaluait les recettes possibles, additionnait, soustrayait,

multipliait, divisait à sa façon. Et tous les autres se passionnaient, suivaient ses travaux attentivement, comprenaient ou ne comprenaient pas, mais concluait avec lui :

— Oh ! pour sûr !... Ce sera très riche !
Nous mettrons du beurre dans les épinards !

Près de Baudour, Sary semblait prendre attention au sujet palpitant que développait son collègue. Mais il était ailleurs : et Louise qui, de l'autre bout de la table, le contemplait avec une haine admirative, une haine aimante, le voyait parfois serrer les poings...



XI

RICAUDET sauta du lit en se faisant la réflexion que, lorsqu'on n'a pas mangé la veille, on a la tête aussi vide qu'après une saoulerie. De plus, au dessus du nombril, dans la fossette de l'estomac, il éprouvait des tiraillements douloureux, rappelant assez bien ces crampes qui vous tendent le mollet à vous faire crier, ensuite de marches forcées.

— Je ferais peut-être mieux de dormir encore, pensa Ricaudet. Ceux qui mangent

tous les jours à leur faim disent que « qui dort dîne ».

Mais il ne put refermer l'œil : des papillons noirs voltigeaient devant ses prunelles, et ses jambes tricotaient nerveusement dans les gros draps de toile écrue. A ce jeu, les couvertures finirent par glisser sur le parquet, en un tas, et, envahi par le froid, Ricaudet fit « Brrr! » en se levant, cette fois pour de bon.

Il passa vivement le pantalon effiloché du bas, percé aux chevilles, qui pendait au bois de lit, jambes ouvertes, les emmanchures traînant par terre. Puis, s'étant réchauffé les cuisses au contact de l'étoffe, le cabot alla voir, par la lucarne, l'air qu'il faisait au dehors.

— Bougre de temps! fit-il.

L'hiver pleurait. Après les fortes gelées, puis les neiges des jours écoulés, brusquement, ce matin-là, le ciel, attiédi par des vents du midi, avait fondu ses glaces, qui se dégoulinaient en une lamentable chute d'eau. Des averses violentes, soufflées par trombes, fouettaient Bruxelles, à la volée, giclaient sur la ville, en hullulant dans les

cheminées, tambourinant contre les vitres, glougloutant dans les égouts surchargés. Les toitures d'ardoises reluisantes renvoyaient les reflets du jour gris, — les corniches sanglotaient, les tuyaux de gouttières râlaient sans trêve. Et sur les pavés paraissant oints d'huile, de grosses gouttes sautillaient ou mouraient dans les flaques, en faisant des ronds. Les tas de neige amoncelés d'espace en espace par les balayeurs, fondaient et s'écoulaient au ruisseau en fanges noires. — Comme il était perché au faite d'une grande bicoque du haut de la ville, sous les tuiles, Ricaudet eut aussi l'avantage d'un coup d'œil typique : devant lui, la ville basse dressait un fouillis de toits grands et petits, affichant des bouts de pignon, laissant émerger du tas des pointes de clochers, des dômes d'églises et de monuments, surhaussés et massifs dans le peuple serré des bâtiments ordinaires, loin étendus, à perte de vue, de plus en plus vagues et brouillés vers l'horizon, nettement découpés et froids par ici. Sur cette ville frileuse et échaudée, la rafale passait, flagellante, et, sous elle, la

capitale courbait le dos, se tassait comme un moutard sous la ratapiole paternelle.

Ricaudet fredonna :

Quand on n'a pas d' parapluie
Ça doit être humide!...

Puis il alla s'asseoir sur le rebord de sa couche, croisa les jambes, regarda ses chaussettes de laine, trouées au talon et très sales, parce que, depuis deux semaines tantôt, il ne possédait plus que cette paire... Il oublia son refrain; en vérité, il n'avait pas envie de chanter, fût-ce des ritournelles de circonstance. Les tiraillements de son estomac vide devenaient de plus en plus insupportables.

— Voyons... récapitulons, dit-il.

Et il compta sur ses doigts.

— Il y a trois jours, j'ai emprunté cent sous à Chaltin... Je les ai bus... Avant-hier, j'ai emprunté deux francs à Baudour... Je les ai bus... Hier, j'ai essayé d'emprunter cent sous à Albert... Il ne me les a pas donnés, ne les ayant pas. Auparavant, j'avais déjà refait tous les camarades, qui m'ont dit de ne plus recommencer, que ça ne

prendrait plus... Il en résulte que j'ai eu tort de tant boire; j'aurais dû garder au moins deux sous par franc pour manger. C'est un manque de pratique qui me vaudra une gastralgie... Enfin, là n'est pas la question! Courons au plus pressé... nous raisonnerons après...

Il jeta un coup d'œil autour de lui. La mansarde était toute nue. Partout l'humidité avait plaqué sur les murs des brunissures poisseuses. A droite tout un pan de papier à tapisserie s'était décollé et s'affaissait; un peu plus loin, une serge verte, mal tenue par deux crampons de fer, cachait une jaquette roussie dont un bras dépassait et s'allongeait sur la muraille.

— En fait d'objets à porter au « *clou* », continua Ricaudet, il ne me reste que ma personne. Je crois que j'en retirerais peu de chose. Total : bernique !... Avec bernique on ne mange pas... Où trouver à manger?... Voilà la question, comme dit Hamlet.

Il s'emporta mentalement :

— Mais aussi, depuis trois jours nous devons partir, et ce sacré Boiget retarde

toujours sa tournée... C'est-y des manières?... C'est pas étonnant qu'on crève de faim!... Aie!!

Une crampe le saisit, lui tordit les entrailles, se perdit dans ses flancs, où, après un effort, elle se calma. Ricaudet fit une grimace, son nez se pinça, ses yeux tournèrent.

— Ah! mais... Ah! mais... Ah! mais non, mes petits enfants, voilà trop de mal! dit-il.

Il n'y avait plus d'eau dans le baquet de faïence. Pris de fièvre, Ricaudet l'avait bue cette nuit : il s'abstint donc de se débarbouiller, et, après avoir décroché la jaquette roussie, il l'endossa et sortit.

Dans la rue, il se troubla; une petite douleur malicieuse crapaudait encore dans son ventre, se préparait à décocher un élanement que Ricaudet sentit venir. Comme il restait droit, sans bouger, un balcon lui pissa dans le cou un jet d'eau froide, qui glissa entre les omoplates, roula sur le dos, alla se perdre en dessous. Ce fut l'effet de ces douches d'eau glacée que l'on reçoit en pleine transpiration; il

fut étouffé un instant, un frisson le remua, puis, colère, il mâchonna un juron entre ses dents et se mit à marcher.

Tout en flaquant des godillots dans les mares, il se remit à raisonner :

— Or, emprunter pour boire, d'abord, ne me gêne pas... Emprunter pour manger me rend honteux... Par là, chacun a sa petite dignité ! Moi, j'pourrais pas aller dire : « Mon vieux, passe-moi quarante sous, j'ai pas déjeuné hier et la gargoulette chante la faim. » Tandis que j'me gênerais pas du tout pour débiter mon petit boniment : « Dis donc, vieille branche, t'as pas deux francs ; j'ai oublié mon porte-monnaie, et je voudrais licher une petitenoece ! » — Or, si je tiens ce discours, les camaros m'enverront au plotte ! Et cependant, je ne peux pas aller leur dire, voyons, que j'ai besoin d'une miche de pain ! Ce serait plus difficile que de jouer au bouchon ! J'pourrais pas, non j'pourrais pas ! On a d'la dignité ou on n'en a pas !...

Il allait ainsi depuis un quart d'heure. A sa gauche, une cyclopéenne bâtisse grise s'éleva. Des quartiers de grès énormes dres-

saient leurs murailles géantes; une coupole pesante, perchée aux nues, se diffusait dans l'averse qui buait le ciel. Ricaudet s'arrêta, et se souvint qu'il habitait près du Palais de Justice. Puisque, en somme, il ne savait où il allait, marchant à l'aventure, il pensa qu'il ne ferait pas mal d'aller se réchauffer un peu là, pour voir. Sans doute devait-il y faire drôle...

Il contourna la masse, déboucha sur la place nue du Palais de Justice, perçut vaguement, devant lui, l'espace brouillé d'un lointain légèrement estompé dans les brumes pluvieuses, grimpa les longues marches blanches du perron, entra dans la salle des pas perdus.

Une rumeur montait, vibrait aux échos du vide, parcourait, tremblante, les vestibules sonores, élevait ses gammes incertaines dans l'évasement de la coupole : il semblait que là, invisibles dans les creux ouverts du palais évoquant le décor de quelque féerie puissante, des chœurs religieux chantaient les réminiscences agonisantes d'un pâle cantique. Les voix se fusionnaient, mouraient en une seule canti-

lène, d'une mélodie monotone, dont la plainte résonnait doucement, répercutée d'abord aux dédales du pourtour, et allant se perdre au faite de la salle immense. Un éclat, parfois, sonnait plus dur dans l'accord, rebondissant comme une balle élastique, de muraille en muraille, pour s'éteindre enfin dans le vague.

Ricaudet se laissa aller à une mélancolie d'illusions. Il voulut se figurer que, dans la munificence de cette grandeur il ne souffrait point de la misère, — qu'il était transporté en quelque temple de paix, d'égalité, — et qu'il était chez lui. Une crispation d'estomac l'arracha à cette contemplation ; il vit, sur les dalles, les filoches de son pantalon juter, ses souliers malades chasser l'eau qui fuyait en minces rigoles. Et il avait faim...

Autour de lui passaient des robes noires, gonflées, avec de larges manches en entonnoir que les courants d'air faisaient bomber, et des morceaux d'hermine qui rappelaient la neige d'hier.

— Ce sont des « bavards », dit tout haut Ricaudet.

Les avocats, en surplis à ailes, coiffés de toques, déambulaient à pas lents, deux à deux, ou en groupes, et faisaient des gestes en parlant beaucoup. D'aucuns, isolés, compulsaient des paperasses ; d'autres promenaient des serviettes de cuir très grosses, qu'ils tenaient sous le bras avec affectation. Il y avait aussi des greffiers préoccupés qui fliaient vite, en faisant sonner leurs talons, des employés subalternes qui prenaient l'air important, comme pour faire savoir aux profanes qu'ils étaient chez eux. Ricaudet traversa ce monde ; il voulait aller voir le « tribunal des voyous », qu'un gardien aimable, à tunique lisérée de rouge, lui désigna.

— Silence ! dit un gendarme.

Ricaudet se tint coi, et regarda. Derrière la banquette des témoins, une foule de miséreux, haillonnants, loqueteux, malpropres, semblables assez à ceux-là même qui défilaient là-bas, devant le prétoire, se serraient, faisaient mine d'écouter, — venus là, en réalité, pour se réchauffer à la bonne chaleur de la salle de justice. Devant, des avocats à nonnaient rapidement une mince argu-

mentation, pour la forme, en s'approchant du tribunal. Trois juges et un greffier. Un des juges nettoyait ses ongles, l'autre dormait, le président monocordait des sentences, et le greffier écrivait sans trêve, la tête couchée sur le papier. Face à ce quatuor une suite de vagabonds défilaient un à un, s'écoutaient condamner et passaient à gauche.

— Votre nom ?... profession ?... Vous n'avez pas de moyens d'existence ?... Trois mois, trois jours !...

C'était une litanie. Ricaudet eut l'impression qu'il était encore autrement heureux, tout de même, que ces misérables, gibier de prison, voués à la captivité..

— Profession ?...

— Crève de faim, dit une voix rauque.

— Ah ! très bien ! épatant !... ne put s'empêcher de dire Ricaudet.

On se retourna sur lui. Le président leva le nez, regarda au fond de la salle, ayant entendu vaguement l'exclamation, il ne savait trop quoi. Un gendarme prit Ricaudet par la manche, solidement, ouvrit la porte tapissée et le mit dehors.

— Boum ! un affront !... murmura le comédien. Et il se dit philosophiquement :

— C'est bien fait !... Ça m'apprendra d'aller voir juger les autres quand je devrais chercher un moyen de boustifail-ler...

Une idée lui passa par la tête, qu'il estima intéressante :

— Dire que ce gendarme, qui m'a flanqué dehors avec indignation, est déjà allé me voir peut-être, et qu'il m'a applaudi !... C'est cocasse, la vie !...

Et il quitta le Palais de Justice.

Maintenant, les douleurs de son estomac s'étaient faites continuelles. C'étaient des gargouillements d'abord, qui roulaient, semblaient aller d'intestin en intestin. Puis, quelque chose se contractait fort, et cela produisait une affre coliqueuse qui faisait tant de mal que Ricaudet en devenait tout pâle. A la longue, il s'en vint aussi un violent mal de tête, qui lui battit les tempes et l'occiput comme un marteau lancé régulièrement. Ses yeux parfois se troublaient, et, comme au lever, il voyait voltiger devant lui une multitude de papillons noirs,

qui disparaissaient pour reparaître, sans cesse.

— Vraiment ! c'est embêtant, pensa le comédien. J'ai déjà eu faim, mais pas autant...

En passant devant les boulangeries, les charcuteries, les débits de comestibles, il détournait la tête, avec un mouvement comique. Mais les odeurs de victuailles, saisies au passage, le poursuivaient, lui faisaient monter l'eau à la bouche.

La journée se passa à chercher Louise. C'est en elle seule que Ricaudet mettait son espoir de dîner aujourd'hui. Une fatalité méchante s'acharna contre sa misère : Louise était introuvable. Vainement Ricaudet alla-t-il frapper à la porte de l'appartement où Sary et Louise concubinaient ; vainement Ricaudet alla-t-il rôder aux environs du « Domino » où il n'osa pas entrer, car il y avait encore un petit compte à régler à la caisse ; vainement se rendit-il à trois ou quatre reprises chez la concierge de l'Alhambra. Comme on ne jouait plus ni ne répétait dans le grand bâtiment désert et triste, les artistes n'avaient

plus raison de s'y rendre. C'était bien plutôt par acquit de conscience que Ricaudet avait risqué ces démarches inutiles ; aussi un peu parce que, un instant, il avait songé à grever la bourse du Pipelet de l'endroit. Mais chaque fois une honte l'avait pris, et la demande, mentalement formulée, était restée dans sa gorge. Cette fois, il avait vraiment besoin d'argent, et des scrupules naissaient en lui, et il n'osait pas... il n'osait pas !...

A six heures, le ventre de Ricaudet hurlait, et le cabot avait envie d'en faire autant. De plus, il était las, peu habitué à des promenades semblables, tout un jour durant. Ses entrailles criaient désespérément famine. Sa tripaille vide gloussait ; les douleurs étaient intolérables.

Une rage le prit ; il se mit à cheminer à grands pas, malgré la fatigue de ses guibolles éreintées. Ricaudet ne riait plus, ne philosophait plus ; Ricaudet avait faim...

Le soir mouillé avait tiré son rideau noir, et il onduait toujours. La ville affaissée, pantelante, semblait prise d'un grand

spleen dans cette nature pleurnicharde. Ça et là, le reflet sanglant d'un réverbère crouissait dans les mares, — des lueurs follettes, envoyées par les gaz dorés, couraient dans les ruisseaux. Et une armée de parapluies trottinait sur les trottoirs : des hommes allaient vite, le bas du pantalon replié ; des femmes révélaient des blancheurs de linge, dépassant les jupes retroussées, et montraient des chevilles fines, sur de petits pieds évitant les boues. Des toutous crottés rasaient les murs, au petit trot.

Ricaudet était trempé jusqu'aux moëlles. A présent il marchait sans trop savoir, il n'avait pas de but ; il essayait de trouver quelque chose qu'il ne trouvait pas. Une scène l'arrêta.

Sur le seuil d'une boutique de boulangerie, un gros caniche, replet, frisé, la tête haute, seyait au sec, abrité du déluge. Et, comme pour faire la réclame, il gardait dans sa gueule deux petits pains unis de corps, qu'il ne mangeait point, semblant les avoir ainsi pour tenir une contenance, et faire l'invite aux marauds.

Ricaudet passant, un petit marmouset souilleux, qui devant la vitrine de la boutique guignait le chien depuis quelque temps déjà, s'approcha prudemment du caniche, fit mine de le caresser, retira la main craintivement, puis, enhardi par l'attitude pacifique du toutou, lui frotta la tête. Ce manège dura quelques secondes ; ensuite, très prudemment encore, le petit va-nu-pieds, toujours caressant la bête de la dextre, mit la main gauche aux petits pains, et tira, doucement, avec précaution. Les dents du chien serrèrent d'abord, puis lâchèrent peu à peu... Le gamin eut sa proie...

Ricaudet avait vu ; Ricaudet avait ouvert de grands yeux... Il mit la main sur l'épaule de l'enfant, prit vivement les deux petits pains, les sépara, en garda un, rendit l'autre au petiot qui tremblait, et dit :

— Gamin, tu as été plus malin que moi... C'est égal, le Christ a dit qu'il faut s'entr'aider. Voilà ta part, je garde la mienne...

Le moutard avait levé la tête, craintif et ébahi, et le regardait avec des yeux ronds.

Une nature grasse lui coulait du nez et pénétrait entre les lèvres.

— Mouche-toi, maintenant, fit Ricaudet.

Le gamin pirouetta brusquement, se mit à fuir comme s'il eût eu le feu au derrière ; Ricaudet le vit filer, éclaboussant des dames qui maronnèrent, faisant sautiller au vent ses haillons. Le comédien dévorait sa miche. Quand il eut fini, il constata qu'il avait plus faim que jamais. Et tandis que son estomac, mis en éveil, poussé à la convoitise, protestait, Ricaudet se reprocha de n'avoir pas gardé les deux petits pains que le gamin sans doute n'avait pas pris par faim ! Ces gosses-là mendient, et attrapent autant d'argent qu'ils veulent des gogos attendris ! Tandis que lui, Ricaudet, ne pouvait pas mendier !...

Le cabot ignorait les colères, préférant d'ordinaire philosopher dans les mauvais cas. Mais cette fois, il se sentit pris tout à coup d'une fureur contre tout, contre cette vie de chien, cet hiver pleurard, ces gens qui passaient et qui avaient l'air bête, — ayant mangé, — ces étals de bonnes choses qu'il ne pouvait pas avoir, — les camarades

qu'on ne peut exploiter assez, — le directeur qui était une canaille de retarder sa tournée, tout, tout, tout!

— Si on me retrouvait pourtant, demain, sur une pierre de morgue! pensa Ricaudet.

Il se souvint alors avoir passé quelquefois là-bas, dans les refuges de cadavres inconnus, qu'on laisse pourrir huit jours sur une dalle, avec un robinet au-dessus du crâne, et que des curieux, avides d'horreurs, viennent contempler longuement en faisant des réflexions obscènes. Ricaudet eut peur; lui qui jouait si souvent à l'indifférence, faisait des réflexions cyniques et des sermons je-m'enfoutistes, narguait l'au-delà et affectait de se moquer du trépas comme d'une guigne, se sentit suffoqué à la pensée puérile qu'il pourrait être aussi allongé ainsi derrière un vitrail, avec une charogne de noyé à sa gauche, et un suicidé à sa droite. La fièvre qui lui brûlait le cerveau exalta cette vision. Ricaudet avait des vertiges, qui l'étourdissaient comme lorsqu'il était saoul, mais provoquaient une impression douloureuse au lieu de la bonne béatitude des ivresses.

— Voyons, c'est impossible ! dit-il.

Brusquement il se frappa le front. Oh ! là là, cette idée !! Il en fut tout ragailardi, s'encouragea, marcha plus vite. Elvyre ! il allait voir Elvyre!...

Il pensa bien, assurément, que son ex-maîtresse n'allait pas le recevoir joyeusement après la saleté qu'il lui avait faite. Ça, pour sûr ! Mais enfin, elle avait une bobosse pour lui, et un homme habile fait ce qu'il veut d'une femme qui est châtouillée d'un béguin. — Ricaudet était rajeuni, il avait vu sa planche de salut, sa porte d'évasion. Et il fut vite rue des Bouchers.

Cependant, rendu craintif par les désillusions successives de la journée, il s'assura bien qu'Elvyre était toujours là avant de commander une consommation. — Elle y était en effet, assise sur une chaise perchée sur l'estrade, dans une décoration funambulesque qui prétendait représenter un jardin. C'était bien Elvyre, avec ses yeux pochards, sa façade maquillée, sa surdent noire qui troussait la lèvre, et ses nippes de toutes pièces, rouges, bleues, vertes, frangées d'or, surhumainement ridicules.

Une grosse truie, hommasse, bourrelée de chairs en paquet, décollétée outrageusement, faisait des révérences et dégoisait des salauderies sur une ritournelle litaneuse, qu'accompagnait un piano discord, tapoté en cadence par un petit homme aux paupières saignantes. D'autres femmes juchées, en cercle, sur l'estrade, faisaient, à qui mieux-mieux, valoir leurs « avantages » dans des attifements ridicules.

La salle était peuplée de soldatesque en maraude d'amour, fourrageant des servantes vicieuses qui venaient passer là le congé hebdomadaire. Quelques petits jeunes gens aussi, avec des cravates de satin et des pantalons larges, — attirés par les mollets prometteurs. Et des bonshommes d'allures louches, sentant furieusement la casquette pontée, asseulés devant des tables poisseuses. Tout ce monde fumait, buvait, criait, bâfrait des œufs durs, des oranges et des crevettes dont ils avaient plein la bouche en reprenant les refrains.

Elvyre n'avait pas aperçu Ricaudet. Elle

chanta à son tour, comme les autres, et ce fut seulement lorsqu'elle fit sa tournée pour réclamer " ses petits bénéfices " que, s'adressant à son ancien amant, elle le reconnut.

— Mon petit ange, dit Ricaudet, assieds-toi, prends quelque chose, et écoute-moi !

Elle eut une mine ahurie, ne s'attendant pas à le revoir.

— Je t'épate, hein ! dit simplement Ricaudet.

Elvyre bredouilla, puis elle fit des manières, mijaura, refusa de s'attabler, disant que tout était bien fini entre eux, et tout de même prit une chaise et demanda un bock. Quand la bière de couleur douteuse eut été apportée, Ricaudet, tenaillé par sa faim, excité par le désir de la satisfaire coûte que coûte, devint éloquent. Rouge sous son maquillage, Elvyre prit une pose. Ricaudet se cala sur son siège :

— Elvyre, ma bien aimée, après un long stage je viens enfin de m'apercevoir que l'amour triomphe de tout... C'est toi qui avais inculqué à mon cœur les premiers sentiments d'attachement véritable qui sont l'apanage de cette noble passion...

Elvyre trouva que ces mots sonnaient bien et parut sourire un peu. Ricaudet devint de plus en plus éloquent :

— Tu me fis donc connaître toutes les joies sans mélange de l'amour partagé, tu divinisas mes aspirations humaines et sentimentales... tu...

Ici, il s'arrêta ; il s'embrouillait en voulant être trop persuasif. Reprenant ses sens, il persista :

— ... Tu devins, en un mot, la chair de ma chair, la vie de ma vie...

Cette fois, Elvyre sourit vraiment, très flattée. Ricaudet rattrapa son fil :

— Des gloires nouvelles m'appelèrent. J'essayai de me débarrasser de la passion que tu avais fait naître en ce que j'ai de plus intime... Et après une scène douloureuse, — te souviens-tu, Elvyre? — je te quittai... Oh ! je souffris bien !...

La beuglante eut une mine de doute très accentué.

— Aïe ! voilà le point difficile ! Tâchons de doubler le cap, pensa Ricaudet.

Et volubile :

— Oui, mon Elvyre, je souffris bien !

Mais, dans un fol orgueil, je voulus refréner en moi mes pleurs, dissimuler mes alarmes, taire mes plaintes. Hélas! aujourd'hui, toujours dans les mêmes gloires, cependant, je suis incapable de dissimuler encore, et je viens te dire : O Elvyre, pardonne-moi! Aime-moi toujours comme je t'ai aimée, comme je n'ai cessé de t'aimer!...

Il observa la bonne femme du coin de l'œil, en pensant :

— Attrape ça! C'est du mélo! On n'y résiste pas!...

Elvyre cependant n'était pas absolument convaincue : elle chipotait la frange de son corsage, faisait une moue indécise. Ricaudet jugea utile de donner encore un coup d'épaule.

— Remettons-nous ensemble, mon Elvyre. Revivons les tendres moments du passé, aimons-nous comme avant. Voilà mes vœux : ce doivent être les tiens! Pardonne, Elvyre, pardonne!

Et il pensa :

— Ouf! c'est pas malheureux! J'ai été traître, comique, me voilà jeune premier, pour obtenir une croûte!

Elvyre enfin déclara, très séduite par la phraséologie du cabot, que celui-ci débitait au reste avec un véritable accent de sincérité, se figurant être à la scène :

— C'est bien mal ce que vous avez fait !...

— Je m'en accuse, et j'en ai bien souffert, va, Elvyre, dit Ricaudet, en mettant la main sur son cœur. Mais, me voici à toi pour jamais, cette fois, et j'espère que ce soir même je serai dans tes bras.

La femme eut un haut le corps :

— Ah ! non, pas ce soir... vois-tu, demain si tu veux... Ce soir, j'ai quelqu'un !

— C'est différent, fit Ricaudet. Chacun ses petites affaires ; va pour demain alors. Mais je vais bien souffrir de jalousie, cette nuit...

En parlant, il fit trembler sa voix ; cela attendrit Elvyre, qui jugea nécessaire d'être gentille ; la réaction s'opérait. La femme était regagnée ; il s'agissait maintenant de gagner le dîner !

Ceci était plus délicat, et Ricaudet se grattait la nuque en y songeant. Mais il eut vite fait de trouver : il appela la serveuse et fit mine de vouloir payer les con-

sommations, puis d'être très saisi. Il se fit rougir en retenant sa respiration, se fouilla et se refouilla, puis, comme un homme désespéré :

— Ah! mon Dieu!... j'ai laissé mon argent chez moi!... Ah! mon Dieu... Oh!... Quel ennui!

— Te gêne donc pas!... te gêne donc pas, dit Elvyre, en réglant le compte.

— Ah! si, c'est ennuyeux, c'est vraiment ennuyeux!... Surtout que je dois absolument aller au « Domino » pour affaires... Ah! que c'est ennuyeux!...

Elvyre causa d'autre chose, mais lui, par une habile prétérition, ramena la conversation sur le sujet. Elle finit par dire :

— Veux-tu quarante sous?...

Ricaudet affecta de refuser, disant qu'il allait rentrer chez lui, mais que c'était ennuyeux parce que c'était loin, près du Palais de Justice... Bref, il la força à insister, empocha enfin ses quarante sous.

Alors, quand il eut la pièce, il devint tout à coup bruyamment joyeux. Il voulut embrasser devant tout le monde Elvyre, qui en fut radieuse, tant il sut bien la

circonvenir. Puis, il sentit de nouveau une crampe lui tennailler l'abdomen. Justement, Elvyre devait retourner à l'estrade pour chanter : il saisit le prétexte, lamenta qu'il devait aller au « Domino », que l'heure était déjà passée, mais qu'il ne pouvait se séparer d'elle. Et il lui dit adieu, à demain, en larmoyant, vraiment attendri, tandis qu'elle retournait parmi les chanteuses du fond.

Dehors, Ricaudet eut l'impression d'une victoire. Il leva le nez, huma l'air très fort, puis, tâtant la pièce qu'il tenait ferme dans sa paume, il murmura :

— C'est épatant ! Si j'avais faim comme ça souvent, je finirais par croire que je l'aime, cette femme!...



XII

VERTIGINEUX, le chemin de fer fit glisser son boa noir sur les campagnes blanches. Par les vitres ternes des portières, les comédiens prirent un plaisir enfantin à voir le ciel se teinter de gris sale, puis de jaune douteux, pour s'effondrer enfin tout doucement en une chute floue de blancs duvets. D'immenses solitudes s'étendirent, indécentes en leur nudité, des bandes de pays, en robe de vierge fourrée d'ouate, à perte de vue s'allongèrent, immaculées, avec les uniques taches, émergées d'horizons lointains,

de leurs clochers malingres et de leurs arbres morts. On traversa une Belgique engourdie et muette dans son linceul de gaze lamée d'argent, se déroulant en un panorama d'uniformité, que des nuées éperdues de corbeaux croassants troublèrent seules dans la paix des longs sommeils.

La troupe de M. Boiget se pelotonna, et, en dépit des protestations de madame Véga, qui craignait pour ses bronches, on descendit les carreaux de vitre afin de respirer à pleins poumons l'air froid du dehors, qui s'engouffra dans le wagon. En vérité, l'amour du renouveau fit oublier à tous ces grands enfants l'ennui et les déboires de ces huit jours passés. Au contraire, on s'amusa du récit de ces ennuis et de ces déboires, qui, à la faveur de la joie présente, rejetaient loin leur vêtement maussade, et ne gardaient que leur aspect comique. Ricaudet, dans sa langue originale, narra son idylle renouée avec la pure et chaste Elvyre, et fit, sur l'amour moderne, une pétition de principe dont on se tordit. Albert et Darsy avouèrent qu'il

avait fallu se serrer le ventre, les cinquante pour cent touchés ayant été bien vite absorbés par des bouts de dettes en retard. Cette confiance enhardit les autres : Baudour ne se reconnut pas plus riche, ayant encore vingt sous en poche. Madame Véga avait bien le double, — et Léonce avait été plantée là par son Roumain au moment critique. On se gaussa fort de cette « purée » générale, et l'on s'avoua qu'en somme on avait vécu d'espoir plus que de tout autre chose : il était temps de partir !

A présent, ma foi, on reconnaissait que ce pauvre M. Boiget eût eu difficile de ne pas employer huit jours aux préparatifs de la tournée, et l'on ne protestait plus parce que celle-ci avait été retardée de la sorte. Dame ! des événements étaient survenus ; il avait fallu attendre les autorisations communales, faire placarder les affiches, envoyer les communiqués aux journaux, faire le tam-tam. On comprenait ce formulaire !

Mais les espérances rajeunissaient ; une fois embarqués, les faces s'étaient épanouies, le cap était doublé, et Baudour se

replongeait avec jouissance dans ses calculs pour y trouver la preuve incontestable de fortune à venir... On parla de tout et de rien... de l'œil poché de Louise surtout. La veille, il y avait eu une terrible scène au « Domino ». Louise s'était enivrée complètement, et, devant tout le monde, Sary l'avait battue comme plâtre, la traitant de saoulaude, d'ignoble garce, de femme à soldats, de tonneau de genièvre et autres douceurs de l'espèce. Il avait fallu intervenir, tant il tapait ferme, gris aussi, assurément. Et, en vérité, on trouvait dégoûtant à la fin, de frapper ainsi une pauvre femme sans défense. Elle avait eu tort de se saouler, pour sûr! Du reste ça lui arrivait trop souvent depuis naguère... Mais ce n'était pas encore une raison pour la tuer à moitié. C'est que, avec ses énormes poings, ce Sary, il lui aurait bien donné un mauvais coup! Heureusement que les camarades étaient là!

Tout le long du trajet, on eut des regards de commisération pour la pauvre enfant, silencieuse au bout de la banquette, cachant tant bien que mal le côté gauche de son

visage où saillait une grosse enflure violette. Enfin, on pouvait dire ce qu'on voulait, ce Sary était un fier salopieud de l'arranger ainsi. Passe qu'il fût toqué jusqu'à la folie de la petite Chaltin, mais assommer ainsi l'autre pour se venger de ne pas avoir l'une, c'était monumentalement malpropre!

Bien entendu, on faisait ces réflexions tout, tout bas, pour Sary d'abord et pour Chaltin ensuite. Il n'eût pas fallu qu'ils entendissent. Il y en aurait eu des histoires! Chaltin, pour avoir remarqué les allures d'aliéné de Sary, n'en connaissait au moins pas l'origine; et quant au régisseur, il ne se serait à coup sûr pas gêné pour faire des « yeux au beurre noir » à d'autres que sa femme! Fallait pas s'y frotter!...

Quand ils sortirent de la gare de Namur, il neigeait à gros flocons.

— Mais c'est charmant, Namur, c'est charmant! exclama Léonce.

Tous opinèrent du bonnet, alors qu'en fait la petite ville était bien triste, bien triste d'aspect, sous son manteau de neige. Face à la station, une suite d'hôtels

ouvraient leurs façades inanimées sur la grande place silencieuse et blafarde. A gauche et à droite d'icelle, un boulevard s'allongeait, un boulevard phtisique avec les ombres maigriottes de ses arbres dépouillés, levant au ciel des bras désespérément tordus. Pas une voiture, pas un mouvement qui pût donner de la vie à ce paysage de province; des piétons clairsemés sur la nappe neuve du sol rompaient seuls la monotonie lamentable du tableau, encapuchonnés et frileux, fuyant à pas de souris sous la rafale.

Monsieur Boiget conduisit son personnel à l'hôtel, où l'on déjeuna rapidement, très joyeux, en faisant sonner les couverts et les vaisselles. Ricaudet, Albert, Baudour, Darsy, les fringaleux, se gorgèrent, pour se venger des famines éprouvées. Au sens de tous, la cuisine était délicieuse, et l'on bombardait le tenancier de félicitations exaltées, qui laissaient le bonhomme ahuri. Au dessert, tandis que Ricaudet faisait un discours sur la nécessité de boire un verre de genièvre après chaque repas, pour éviter les empoisonnements. — Albert se mit à

fumer délicieusement son dernier cigare, en promettant bien d'en acheter d'autres demain, quand il aurait touché son cachet... Cela fit partir les bons propos et s'édifier les châteaux en Espagne. Baudour y alla, pour la centième fois, de ses chiffres, — et pour la centième fois on l'écouta passionnément. Quelle joie de penser à des jours meilleurs!

Pâle et triste, Louise, qui n'avait pas mangé, observait Sary dévorant Marguerite du regard. Et dans ses yeux il y avait un drame...

Entre madame Véga et Alberts'éleva une discussion géographique à laquelle tout le monde s'ingénia à prendre part. La duègne voulait que l'Escaut passât à Namur, Albert soutenait que c'était la Meuse. On recourut à l'arbitrage de l'hôtelier qui donna raison au jeune premier. Madame Véga s'en trouva fâchée, et revint sur ses appréciations de tout à l'heure relativement à la cuisine, en déclarant qu'il y avait beaucoup trop de raisin et de sucre dans le lapin. Des protestations s'élevèrent. C'était ainsi que le lapin devait s'accommoder. On citait des exemples de cuisine modèle. Jane mit un terme à

cette discussion culinaire en proposant d'aller faire un tour du côté de l'eau. On accepta avec enthousiasme : l'hiver, elle devait être drôle, cette grande rivière ! Darsy s'inquiéta de savoir si la Meuse était bien aussi grande que la Seine à Paris?...

Vers trois heures, on partit en corps, bien emmitouflés. Marguerite seule resta dans sa chambre, pour faire du blanc-gras, disait-elle. Quant à M. Boiget, qui était préoccupé, il déclara devoir se rendre à la location.

Le bureau de location était établi dans un cabaret, près du grand théâtre. Quand M. Boiget y entra, fort étonné de cette dérogation à la coutume, il jeta un coup d'œil circulaire. Le café était sombre, mal éclairé par le jour blême fuyant à travers les fenêtres étroites. Au milieu de la salle un grand poêle, à buse courbe, mettant un boyau sur le plafond cendré, dégageait une chaleur lourde, qui vous prenait au front. Devant, un comptoir verni, avec des petits verres qu'une vieille femme rinçait continuellement. Attablés, près des murs, des gens du peuple jouaient aux cartes, en

tapant les atouts violemment, avec des cris de triomphe, et commandaient des tournées. A gauche, quelques personnes discutaient avec la demoiselle de céans qui ébauchait des gestes évasifs en se fourrant le nez sur une feuille de location étalée devant elle.

— Alors... vous croyez qu'on ne jouera pas?...

— Je ne sais pas... je ne sais pas... répétait la demoiselle d'un air de doute. Il y a si peu !...

— Mais cela pourrait encore venir, voyons, cela pourrait encore venir !...

L'entrée de M. Boiget fit sensation. Dans cet homme courtaud, rasé de près, à double menton, coiffé d'un chapeau haut de forme, à bords plats, excessivement correct avec ses vêtements bien sanglés, on reconnut de suite le directeur de la tournée.

Un temps. M. Boiget salua. Une inquiétude le secouait, car il avait entendu une phrase de la conversation en cours.

— Monsieur est le directeur, sans doute? dit la demoiselle.

— Parfaitement.... parfaitement.... Je venais...

— Attendez donc ! je vais appeler papa !

Le cabaretier parut. C'était un petit homme chauve, d'aspect inhomogène, figurine malicieuse tenant à la fois du sacristain et du comédien. Il prit un air important, appela M. Boiget par son nom, s'installa devant la feuille de location :

— Voyez-vous, le bureau pourrait donner... moi je jouerais à votre place...

— Alors... vraiment... ça ne va pas ? balbutia Boiget...

— Dame ! voyez...

Boiget se pencha sur la feuille, marquée de rares petites croix bleues dans les carrés de traits noirs. Autour de lui on chuchotait.

— Il y a cinquante-deux francs, dit le cabaretier.

— Cinquante-deux francs ! exclama Boiget.

— Pas un sou de plus... Maintenant, voici les frais... Cent francs de salle... vingt-cinq francs de patente... cinquante francs de gaz... trente francs de lumière électrique... douze francs de contrôle... vingt-cinq francs de machinistes... puis les

et cætera

ouvriers, les pompiers, *et cætera, et cætera*... Enfin, vous savez bien quoi... je vous ai envoyé la liste... Ah!... j'oublie... trente francs de chauffage...

Il ajouta :

— On pourrait bien faire cent francs au bureau... peut-être...

— Mon Dieu, mon Dieu ! mais je ne peux pas jouer, geignit Boiget.

Les assistants se récrièrent. Ne pas jouer ! ne pas jouer ! Mais c'était de la folie ! Il y aurait beaucoup de monde, énormément de monde, on pouvait les croire ; cela ferait une très belle salle !

— Monsieur, dit l'un deux, je suis journaliste, je connais *mon* public...

Il dit « *mon* public » en appuyant, et continua :

— Eh bien, je vous assure, il y aura beaucoup de monde... J'ai organisé votre réclame d'ailleurs... Ça ne peut pas manquer, je vous affirme !

Mais Boiget pleurnichait :

— Il n'y a que cinquante-deux francs de location, Monsieur !... Est-ce raisonnable, voyons?...

— C'est vrai tout de même, dit la demoiselle avec compassion ; moi je ne jouerais pas !

Tout le monde lui fit des signes derrière le dos de Boiget. Elle allait tout gâter ! On n'aurait pas le plaisir de voir *Patrie* ! C'était bête !...

— Croyez-moi ! jouez, Monsieur, jouez ! dit le journaliste.

Puis se coulant à ses côtés :

— Je me permettrais même de vous demander quatre fauteuils... pour ma famille... J'ai très bien fait votre réclame...

Et il tendait sa carte.

Boiget y mit un paraphe et sortit. Le cabaretier le hêla dans la rue :

— Eh bien, jouera-t-on, M. Boiget ? Faut-il faire chauffer la machine ?...

— Faites chauffer tout ce que vous voulez ! cria Boiget en filant d'un pas rapide.

Il entra, tout essoufflé, dans la première taverne sur son passage, avala rapidement une consommation, consulta un Guide de chemin de fer, et repartit en courant dans la neige.

A la gare, M. Boiget scruta la salle d'attente d'un œil défiant, prit un coupon de première classe, et s'embarqua dans le premier train pour Bruxelles.

Sur le quai... — mais non... vision folle!... image malade!... — il avait cru reconnaître la fille de son pensionnaire Chaltin et Jules Destrais, le fiancé, s'enfourgonnant pour une autre direction...

On avait de la neige et de la boue par dessus les chevilles, plein les jupons, et madame Véga, jamais satisfaite, protestait véhémentement. C'était-y permis de vouloir faire des promenades pareilles pour voir une sale rivière et des montagnes toutes blanches? Eh bien! non, là! En avant la cavalcade des rhumes, demain; on allait être propre! Etenroué, bon sang de Dieu! S'il ne fallait pas être fou!

Mais on laissait dégoïser son boniment à la duègne, et l'on rentrait doucement, à cette nuit tombante, si étrange, qui descendait en voiles minces sur les coteaux neigeux, là bas, et faisait errer dans l'air des ombres

fugaces, de plus en plus insinuanes. Quand ils eurent franchi le pont de Meuse, pour rentrer dans la ville, ils se retournèrent encore une fois, intrigués, eux, citadins, par cette nature bizarre. Le fleuve, qu'on entendait rouler sous les arches, fuyait en une bande huileuse, lavait le pied des rocs massifs, d'une coulée continue, et s'évanouissait bien vite dans les grisailles d'un vague lointain. Des tons de fusain, plaqués de blancheurs, s'estompaient sur les escarpements raides, à droite, dessinaient sans contours des masses énormes, bloquées à l'emporte-pièce, élevées en fantastiques hauteurs, et se perdant dans la confusion du ciel et des brumes. Opiniâtre, la neige, en sa lente tombée, continuait d'envelopper ces puissances formidables, et, par dessus tout, le fluide sombre d'une nuit rapide opérait son envahissement de toutes parts.

— C'est fièrement riche ! dit Darsy. C'est autre chose que nos montagnes de théâtre !

Un peu fatigués ils rentrèrent en ville, pris peu à peu de la mélancolie des soirs, après toute cette journée de bavardages. Il restait tout juste le temps de souper et

de se rendre au théâtre, si l'on voulait ne pas se presser trop à l'heure du maquillage.

— Marguerite!... Marguerite!...

— Mademoiselle est partie tout à l'heure, dit le patron d'hôtel à Chaltin.

— Partie?

— Oui, Monsieur, une demi-heure après vous. . J'ai pensé qu'elle allait vous retrouver...

Partie! Marguerite! Chaltin resta stupéfait. Sa sœur le regardait d'un air calme, étonnée, mais point effrayée.

— Elle sera sans doute allée au théâtre, pour voir la scène, dit-elle.

— Au théâtre! Mais je ne le lui ai pas permis, gronda Chaltin. Au théâtre?... seule!... Mais c'est la première fois!... Je n'y comprends rien!...

— Bah! bah!... elle est trop grande pour se perdre, n'est-ce pas?

Chaltin était énervé, ne recevait pas la nouvelle avec tant de calme. Il répéta :

— Au théâtre!... Et il lui faut trois heures pour aller au théâtre... Qu'est-ce

que ça signifie, pour l'amour de Dieu; qu'est-ce que ça signifie?

Puis il déclara :

— Je vais voir... je vais voir... Car enfin, elle me dépasse, cette histoire-là! Pour sûr il lui est arrivé quelque chose!...

Cette fois, madame Chaltin fut prise d'une frayeur. Et, la mine inquiète :

— C'est vrai, au fait! Il est cinq heures passées... Ah! mon Dieu! va vite!... vite!...

Son frère s'échappa. Les autres étaient déjà à table, et mangeaient de cœur. On s'étonna de voir sur le visage de Louise l'énigme d'un étrange sourire, par moments. Hein! qu'est-ce que cela voulait dire? Ce devait être nerveux; on se confina dans cette idée quand on la vit, par contre, se mettre à pleurer tout à coup, sans raison. L'effet de la liqueur du pays se faisait sentir. Louise avait bu, à jeun, quatre grands verres de genièvre, dans un cabaret où tous étaient entrés, près de la Meuse, pour se réchauffer.

—N...de D...! tu gueules!... Vas-tu ne pas gueuler! blasphéma Sary. Es-tu saoulé?...

On le calma. Voyons, il devait être sage aujourd'hui. Et puis, on n'était pas chez soi. Il fallait laisser un bon souvenir dans la ville.

— Je me fiche des souvenirs ! grogna-t-il.

Les fourchettes cessèrent de cliqueter un instant quand madame Chaltin, tout effarée et inquiète, raconta que Marguerite avait disparu tout à l'heure. Maintenant, elle s'effrayait de plus en plus, à mesure qu'elle parlait. Et son frère qui ne rentrait pas ! Les minutes lui paraissaient des siècles.

Sary avait l'air stupéfié, et sa main s'agitait d'un petit tremblement nerveux. Louise le regarda ainsi longuement, et elle eut encore une physionomie bizarre, puis se remit à pleurer, mais silencieusement, pour que Sary, consterné, ne l'entendît pas.

D'ailleurs, tout le monde se sentit très inquiet, et le repas s'acheva sans bruit. En voilà, des affaires ! Où cette petite avait-elle bien pu se rendre, dans cette ville étrangère ? Pourvu qu'elle fût à l'heure au spectacle !... Mais s'il lui était arrivé un accident ?... Ah ! mon Dieu ! et la représentation alors !...

L'heure passait et Chaltin ne reparais-
sait pas. Sary, qui frappait fébrilement
son couteau sur le bord d'une assiette, pro-
posa d'aller au théâtre. Il était l'heure, au
surplus, et l'on ne pouvait pas attendre plus
longtemps.

Vivement les artistes sortirent, une
angoisse les étreignant tous, un pressen-
timent confus que chacun n'osait pas
avouer à son voisin.

La masse lourde du théâtre, dégagée
aux abords, restait noire dans le noir. Pas
la moindre petite lumière qui trahit un
peu de vie dans l'énorme bâtiment, qui
reposait, endormi sous la neige. Et aucun
mouvement, aucune trace d'activité, rien,
— rien que cette quiète somnolence de la
bâtisse cubique appesantie au milieu des
ténèbres.

Toute la petite ville, au reste, paraissait
sommeiller déjà, silencieuse et morne, dans
le lugubre repos du soir. Un beffroi bim-
bammait seul, paresseusement, avec un
grave ton de cloche mourant en des bour-
dons continus. Aux coins de la place, des
cafés lançaient, par leurs fenêtres, des jets

de lumière jaune sur les trottoirs capitonés.

— C'est pas allumé? Comment se fait-il? dit madame Véga.

Ils contournèrent le bâtiment, pénétrèrent dans le théâtre par l'entrée des artistes. Le concierge les arrêta.

— Vous désirez, messieurs et dames?

— Mais... nous venons jouer... *Patrie*... vous savez bien ..

— Pardon... on ne joue pas

Ils eurent un cri.

— Comment! on ne joue pas!...

— Absolument pas : les foyers ne sont pas allumés... il n'y a aucun ordre...

— Voyons, mon bonhomme, vous devez vous tromper... ça n'est pas possible, dit Baudour, se raccrochant à un espoir.

— Je ne me trompe pas, Monsieur... Le contrôleur est venu tantôt... Il a vu votre directeur... Il n'y avait que cinquante-deux francs de location... Alors... vous comprenez...

Hélas! oui, ils comprirent alors. Une consternation absolue leur fit baisser la tête; ils sortirent sans savoir... marchè-

rent... se retrouvèrent sur la place, et là, sous un réverbère, le groupe s'arrêta.

Pendant quelques secondes, ils n'échangèrent pas une parole : le coup les avait assommés, ils se trouvaient à bout de forces, incapables même de se lamenter.

— Ah! n... de D...! mille n... de D...!
dit Sary.

— Boiget... Boiget... je suis sûr qu'il est parti! ..

C'était Baudour qui parlait. Cette phrase fit la lumière :

— Ah! la rosse!... Ah!... le saligaud!
Si on le tenait!... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que nous allons faire?

Darsy, serrée contre Albert, pleurait à chaudes larmes. Et tous étaient abattus, la tête basse. Des passants s'étaient arrêtés et regardaient ce groupe navrant comme on regarde des bêtes dans une ménagerie, avec une curiosité un peu craintive. Des voix disaient :

— Ce sont des artistes...

— Oh! oui, ça se voit!...

— Quels drôles de manières ils ont, hein, ces gens-là!...

— Tiens ! tu vois, celle-là qui pleure...

— C'est, peut-être, qu'elle n'a pas bien joué hier.

A mesure, un rassemblement se forma. Mais on restait à distance, pour ne pas être trop près des comédiens... Et les discours continuaient :

— Ils devaient jouer *Patrie*, mais on ne joue pas ce soir...

— Ah ! on ne joue pas ?

— Non !... Il n'y avait pas de location. J'ai été voir tout à l'heure...

— Mais aussi quelle pièce bête, *Patrie* !

— Naturellement ! Si c'était *Faust*, au moins...

— Ou bien, des pièces nouvelles, de la haute comédie : *Le Maître de Forges*, par exemple.

— Comme ils ont bien l'air des *artisses* !

Eux cependant restaient toujours là, se serrant les uns contre les autres. Ils étaient anéantis de découragement et de douleur. Albert dit :

— Comment allons-nous retourner ?

— Et manger demain...

Cette chute brutale les jetait tous dans

le gouffre à nouveau, mais plus à fond que jamais. Et, dans cette ville étrangère, où ils étaient comme des chiens au milieu d'un jeu de quilles, ils se trouvaient plus désespérés encore, seuls et méprisés, sans argent, sans protection, sans rien !

On vit tout à coup arriver Chaltin, qui fit d'une voix sourde :

— J'ai été partout !... Pas de nouvelles !...
On ne l'a vue nulle part !...

Les pauvres cabots parurent oublier un peu leurs peines devant celle de ce père que l'on voyait tout pâle dans l'orbelle lumineuse du réverbère. Madame Chaltin se prit à crier et pleurer bruyamment, comme un enfant que l'on a battu. Le rassemblement s'augmenta, se resserra aussi autour des artistes ; un apitoiement avait fini par passer dans la foule et se contagiait.

— Ces pauvres gens, comme ils sont tristes !

— Ils ont l'air bien malheureux !...

— Naturellement, ce n'est pas gai de ne pas jouer !...

Quelqu'un risqua même de s'adresser directement à eux.

— Allons, ne vous désolez pas !. . Vous ferez une bonne recette demain !. .

Des nouveaux venus interrogeaient :

— Qu'est-ce que c'est ? Il y a un malade ?..

— Mais non... ce sont des *artisses*...

— Ah ! des acteurs ?... Tiens, oui ... et qu'est-ce qu'ils ont ?...

— Voyez donc cette grosse, comme elle pleure !

— Et la petite là-bas !... Je l'ai entendue dire qu'elle n'avait pas à manger !...

Un sergent de ville montra son képi galonné parmi les têtes, joua des coudes, l'air important :

— Circulez !... circulez !...

— Monsieur, dit Chaltin, vous n'avez pas vu ma fille ?... Je cherche ma fille, monsieur... Elle est partie tout à l'heure !... Il doit lui être arrivé un malheur !...

— Votre fille ?... Qu'est-ce que c'est, votre fille ?...

— Elle est de la troupe...

Le fonctionnaire eut une mine entendue :

— Une actrice ?... Pas peur... elle se retrouvera bien, dans ce cas !...

Puis, à droite et à gauche :

— Allons, circulez ! circulez !...

Dans la tête de Sary, quelque chose se détraqua : l'absence de la fille de Chaltin, ce départ incompréhensible l'affolait plus que les parents eux-mêmes ; violemment tendu, le ressort sauta, et, comme une bête éperdue, l'homme s'enfuit, inconscient, fendit la foule, s'éloigna, longea les murs, traversa des rues, en une course d'ahuri.

Un bruit de chaos l'arrêta ; il se pencha sur un parapet.

Dessous lui, des monstres noirs, énormes, passaient lentement ou en des fuites foudroyantes, avec des souffles d'ahan ; des traînées de wagons serpentaient dans les rails, se tordaient en courbes rapides, disparaissaient dans des bouffées de vapeur chaude dégorgée par les machines haletantes. A l'infini, massées ou étagées dans une opacité de nuit, des milliers de lumières multicolores pointaient en étoiles ; des disques jaunes et rouges, verts et bleus, des brillances glauques, éclataient dans le plan d'arrière ; sanglants au milieu de l'opale subtilisée des foyers électriques, passaient les rayons émergents de leurs

plus mâles. Par la gauche, gueule béante sur la plaine des voies entre-croisées, la gare de Namur brûlait ses feux écrasés sous le dôme des hangars, dégorgeait des trains en filière, des locomotives en manœuvre, les happait à nouveau, les rendait toujours... Et de ce mouvement formidable et mécanique, naissait une infernale polygamme saisissante : bruits de ferrailles secouées, stridences de sifflets, déchirantes d'abord, pour se perdre en l'agonie d'une plainte vague modulée, — entre-chocs sourds de tampons, grincements continus, souffles rauques et râles sonores des locomotives, — tout ce vacarme immense montant et descendant en *crescendo* et *decrescendo* confus, mourant pour renaître et mourir encore...

L'aigre mélodie d'une trompe s'amena du lointain, sembla prendre des échos, frissonna dans l'air. Elle se couvrit d'un hulllement plaintif, puis un orage gronda, et d'arrière, un train de vitesse parut dans un éblouissement, crachant le feu par sa machine, et passa sous le pont avec des rugissements de tonnerre. Il prit une voie

de garage, se ralentit ; la locomotive exhala des sanglots profonds et des souffles creux, comme épuisés ; la masse noire s'argenta au passage sous le jour bleuâtre d'une lune électrique, et elle entra en gare, suante et majestueuse.

Sans conscience, comme en songe, Sary voyait et entendait cette vie géante, paraissant bouillir dans l'enfer de ce tableau nocturne. Il lui semblait qu'en son crâne embrasé sous l'afflux des sangs, travaillait une fournaise semblable : cela sourdait, cela sifflait, cela martelait aussi. Son moi n'était que la prothèse de cette activité monstrueuse qui se déroulait là, dessous et devant lui, en une fantasmagorique réalité...

De nouveau il s'enfuit, comme tout à l'heure... erra, une heure, deux heures... il ne sut jamais... Il avait des visions de tout, de l'Alhambra, de la neige, des soirées à succès, de la foule amassée autour de lui, de sa maîtresse bleuie sous ses coups, — mais surtout — oh ! surtout ! — de Marguerite, la douce enfant que convoitait sa passion sensuelle, Marguerite

partie, — où ? — loin... loin... arrachée aux vœux de sa chair palpitante, — disparue, à jamais sans doute, dans la région inaccessible des songes...

*

* *

La chambre est vaguement éclairée par une petite lampe Carcel, appendue au plafond dans un support de laiton biscornu-ment travaillé. Un lit de sapin, abrité de rideaux blancs, s'ajuste dans une alcôve, près d'un petit lavabo en fer forgé. Sous une cheminée de marbre, avançant la tablette potectrice des vieux âtres wallons, une chaufferette à pattes, toute rouge, ronronne. Par terre, des bouts de tapis disparates mettent en cet habitacle la note burlesque de ce luxe moisi des hôtelleries de province.

Devant la petite table, recouverte de serge verte, Louise Berrand, en cheveux, les frisons ébouriffés, est assise, accoudée sur le bois, et sondant le vague.

Comme hier, comme dans la suite des jours passés où, lâche et veule, elle a cherché dans l'alcool le succédané des remèdes qui lui font défaut, — Louise est

ivre. Ce soir, elle s'est achevée à l'hôtel même, suçant aux petits verres l'oubli et la paralysie animiques, mais sans y parvenir, les nerfs tendus en une fiévreuse sur-excitation. A peine a-t-elle réussi à tomber en une exaltation de névrose, qui lui met de l'électricité au corps, et fait ébullir son esprit troublé par l'ivresse.

Elle a fini par quitter les comédiens, les laisser dans la salle commune d'en bas, où chevauchent de lamentables scènes, et, titubante, est montée à sa chambre.

Elle attend...

Un pas d'homme sonne dans l'escalier, fait craquer les marches. Sary entre, ferme la porte d'un heurt violent, et s'arrête net. Sa maîtresse le regarde: il a les yeux égarés, lançant des éclats hyalins, et tout son visage a changé d'aspect, en une contraction musculaire qui le rend affreux.

— Que fais-tu là, toi?... Que fais-tu là!!...

Louise recule sa chaise, se lève; elle aussi n'a plus sa physionomie normale; il y a, dans ses traits, le reflet d'une sorte de jouissance haineuse, presque un sentiment

de triompher révélé sur sa figurette amincie.

Elle dit :

— Je t'attendais...

Se retire un peu à droite, et tandis qu'il ne bouge point, dans une posture de pierre :

— Je t'attendais, pour te dire... Tu vas me battre, je sais ! C'est ton habitude... je m'y suis faite...

Elle essaie de rire; un haut-la-gorge, une effluve d'ivresse, lui coupe la parole. Sary serre les poings. Elle continue :

— Tu vas me battre, mais tu auras plus de mal que moi... Ce mal paiera les caresses que tu m'as faites!... Chacun son tour... C'est bien le moins que tu aies le tien... Ecoute, je sais où *ils* sont, moi, tu comprends?... j'ai surpris *leur* secret, avant-hier, quand nous sommes allés rechercher les costumes à l'Alhambra... Je n'ai rien dit à personne... je te réservais la surprise!...

Louise fait une pause. Par une de ces incompréhensions de l'ivresse, une seconde elle est distraite par la flamme de la lampe — qui, sans aliment, sevrée d'huile, com-

mence à se mourir. Sary fait un pas, au hasard. Elle reprend, battant en retraite :

— Eh bien! tiens : elle est filée, Marguerite Chaltin, tu entends bien! Filée, enlevée par son amant... par celui qu'elle aime... pas toi... l'autre! .. Ah! et celle-ci, hein!...

Sa bouche ricane ; le poitrail de Sary bat comme un soufflet de forge. La jeune fille fait un pas en arrière encore, se trouve près de la fenêtre, contre le mur. La lueur agonisante de la lampe ne l'atteint plus, la laisse dans l'ombre.

— Maintenant, ils sont loin... C'est l'autre qui l'a... tu comprends?... L'autre qui la possède, tout à fait, qui a son corps... m'entends-tu bien? son corps!... Et toi, tu n'as rien!... Voilà ce que je sais... Voilà ce que je te dis... Voilà ce que je te répète!... Oh! tu peux me battre, maintenant; tu ne l'auras pas, elle!... Ah!...

Elle lui crache son venin, lui souffle le mal avec jouissance, exhale à pleines lèvres la sanction vengeresse des rancœurs subies, des tortures accumulées. Elle comprend la torsion qu'elle lui fait

subir, à ce mâle déçu, elle s'en délecte âprement. Mais soudain, elle se tait...

Dans la terne clarté que la flamme émaciée du lumignon fait flotter par la chambre, Louise voit Sary se crispier. Ses yeux ronds lui sortent des orbites, la chair pubescente de son cou se tend à rompre, des reliefs rouges marquent sa sanguine encolure de taureau, un peu d'écume blanchit le coin de ses lèvres... D'un bond il est à elle; la table se renverse; un poing s'abat.

Les dents de Louise claquent. Elle comprend. Elle supplie :

— Georges !...

C'est atroce... Contre le mur, où Louise s'est retirée, le crâne de la jeune fille heurte plusieurs fois, avec des résonnances lugubres qui se mêlent aux rauquements sourds de la brute. Du prurit inassouvi, de la rage impuissante, de la torture charnelle, s'engendre un furieux éréthisme de vengeance sanguinaire. Dans ce délire de folie criminelle jaillit un fugitif éclair de raison. Un râle supplie encore : « Georges ! oh ! Georges ! » et Sary croit avoir un instant la con-

ception de son meurtre, mais ne peut s'en défendre...

C'est tout. Et comme Louise est déjà morte, il continue d'écraser contre la brique, de toute la force déchaînée de son herculéenne musculature, la tête de sa maîtresse, exsangue et mutilée.

Des serpents de sang écarlate glissent, rampent, pénètrent sous le tapis. Une flamme bleue danse au bec de la lampe et s'éteint... Du noir. L'homme ne voit plus le cadavre appesanti, tordu à ses pieds, et reste stupide....

FIN



PUBLICATIONS DU MÊME ÉDITEUR

Nous supprimons dans nos catalogues environ **250 ouvrages divers** COMPLÈTEMENT ÉPUIÉS DANS NOS RAYONS, et notamment les ÉDITIONS ORIGINALES DES AUTEURS SUIVANTS, publiées par nos soins :

JEAN D'ARDENNE, Notes d'un Vagabond. — HARRY ALIS, Les Pas-de-Chance. — PAUL ALEXIS, Le Collage. — PAUL BLUYSEN, Le Larbin de Madame. — CAMILLE BERRU, Le Revers d'une médaille. — A. DE BERNARD, Les Ophidiennes. — O. BENT, Les Coudes sur la Table. — BOYER D'AGEN, La Gouine. — PAUL BONNETAIN, Charlot s'amuse. — EMILE BONNETAIN, Mon petit homme. — GEORGES BRÉGAND, Heures sensuelles. — ROBERT CAZE, Femmes à soldats ; Le Martyre d'Annil ; La sortie d'Angèle. — LÉON CLADEL, Par devant Notaire ; Six morceaux de littérature ; Petits cahiers ; Martyrs ridicules, etc. — ROBERT CHARLIE, Chateté. — DONNET-DUBREUIL, M^r et M^{me} Morale. LUCIEN DESCAYES, Le Calvaire d'Héloïse Pajadou ; Une vieille Rate ; La Teigbe. — FRANCIS ENNE, l'Abbé Delacollonge ; D'après Nature (1^{re} et 2^e séries). — GEORGES ERKROUD, Kees-Doorik ; Kermesses ; La Nouvelle Carthage. — PIERRE ELZÉAR, La femme de Roland. — J. F. ELSLANDER, Rage Charnelle ; Le Cadavre. — FÈVRE-DESPREZ, Autour d'un Clocher. — FLOR O'SQUARR Chrétienne. — GRAND JACQUES, Diligence de Lyon. — HENRI FOUQUIER, Au Siècle Dernier. — LÉON GANDILLOT, Entre Conjoins. — JEAN GASCOGNE, Discretion. — G. GODDE, Le Père Durieu. — ED. DE GONCOURT, En 18... — ERNEST D'HERVILLY, Vénus d'Anatole. — JULES GUÉRIN, Fille de Fille. — THÉO HANNOX, Rimes de Joie ; Au Pays de Manneken-Pis ; Frère Cupidon ; Mirliton priapique, etc., etc. — LÉON HENNIQUE, Deux Nouvelles ; Benjamin Rozes. — LEMONNIER, Un Mâle ; Le Mort. — EDMOND LEPELLETIER, Laitou. — GUY DE MAUPASSANT, M^{lle} Fifi. — RENÉ MAIZEROT, L'Amour qui saigne. — CATULLE MENDÈS, Le Crime du Vieux Blas. — OSCAR MÉTÉNIER, La Chair ; La Croix ; Les Voyous au Théâtre. — ERNEST MOREAU, Paffain.... — RAYMOND NYST, La Création du Diable. — ED. PAZ, Anémiées. — FRANCIS POITEVIN, Ludine ; Songes ; Petitau. — JEAN RICHEPIN, La Chanson des Gueux (pièces condamnées). — EDOUARD ROD, Chute de Miss Topsy. — CH. DE SIVRY, Le Prêtre, etc. — SUTTER LAUMANN, Les Meurt-de-Faim. — LUCIEN SOLVAY, Au Pays des Orangers ; Belle-Maman. — ADOLPHE TABARANT, Virus d'Amour. — THÉO-CRITT, Entre Amoureux. — OCTAVE UZANNE, Correspondance de M^{me} Gourdan ; Centenaire bibliographique, etc. — SAM WIENER, Le Mont St-Michel, etc., etc., etc.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.